

Sommaire

Eléments pour la discussion : état des lieux	p. 3
Activités des archéologues-animateurs	p. 11
Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées	p. 13
- Les Angles – Le Château	p. 13
- Argelès-sur-Mer – Pic Saint-Michel Nord	p. 14
- Arles-sur-Tech - Santa Creu	p. 16
- Canet-en-Roussillon – La Bombarde	p. 19
- Elne – Parking du Couvent	p. 20
- Espira-de-Conflent – Sarcophage de la Place de la Rectorie	p. 22
- Latour-de-France – Dolmen Saint-Martin	p. 24
- Montesquieu – Le Château	p. 25
- Perpignan – Couvent des Minimes	p. 26
- Perpignan - Collège Jean-Moulin	p. 29
- Perpignan – Saint-Jacques	p. 29
- Perpignan – Place de Catalogne	p. 35
- Perpignan – R.N. 9, déviation Grand Saint-Charles	p. 38
- Perpignan – Rue de l'Anguille	p. 40
- Perpignan – Rue Lazare Escarguel/Place Jean Jaurès	p. 42
- Perpignan – Place du Puig	p. 44
- Perpignan –Théâtre municipal	p. 47
- Perpignan –Vilarnau – Mas Miraflores	p. 50
- Port-Vendres – Redoute Béar	p. 51
- Prades – Maison Jourda	p. 52
- Toulouges – Ancienne Poste	p. 55
- Divers – Prospection et inventaire	p. 56
Conférences	p. 59
- Etude scientifique des directions solaires et des orientations architecturales, par Daniel Campergue.	p. 59
- Cabaret : Histoire et archéologie d'un <i>castrum</i> , par Marie-Elise Gardel.	p. 60
- Le Puech-Haut – Paulhan (34), un habitat fossoyé du Néolithique final de la moyenne vallée de l'Hérault, par Alain Vignaud.	p. 62
- Centuriation et histoire du paysage en moyenne Vallée du Rhône, par Thierry Odier.	p. 65
Excursions	p. 68
- <u>Sortie à Barcelone du 19 février 2000</u>	p. 68
- <u>Sortie annuelle de l'association en Vallespir (1er juin 2000)</u>	
Les plombs inscrits des Bains d'Arles (Amélie-les-Bains), par Jean Abélanet	p. 69
À propos des origines de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, par Aymat Catafau	p. 76

<u>Sortie en Provence (24-25 juin 2000)</u>	
- À propos de la visite du Mas des Tourelles	p. 81
- Provence et Comtat Venaissin	p. 84
- <i>Glanum</i> ou <i>Glanon</i>	p. 86
Exposition	
- Des vases sur un toit !	p. 91
Exposition des céramiques découvertes sur le toit de l'église Saint-Jacques (Perpignan – <i>Casa Xanxo</i>).	
Fenêtre sur le Sud	p. 93
Soutenance de diplôme	p. 99
Notes de lecture	p. 101
Bibliothèque	p. 103
Composition du Bureau et du Conseil d'Administration	p. 106
Conférences et sorties	p. 107

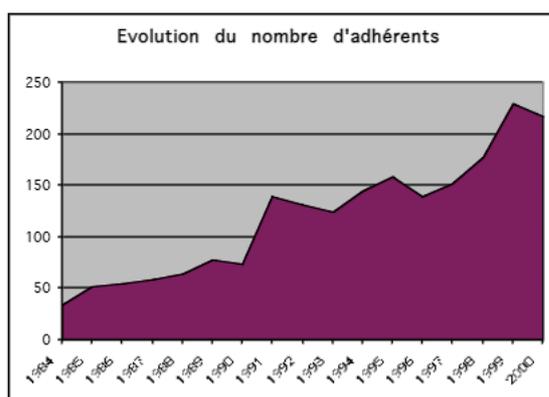
Etat des lieux

18 ans, l'A.A.P.-O. a 18 ans,
l'âge de la majorité.

Pour chaque individu, la croissance pose de nouveaux problèmes, il en est de même pour les organisations. Notre Association n'y échappe pas, elle devra, si elle veut continuer à vivre, s'appliquer à les résoudre, c'est la tâche collective qui nous attend. Mais avant d'entreprendre les travaux, il faut faire un état des lieux. C'est le rôle de cette contribution : état des lieux avant travaux. En restant au plus près de la réalité, sans phrase inutile, en marquant les forces et les faiblesses. Un coup d'œil sur le passé, un coup d'œil sur le présent et *quid* de l'avenir prévisible ?

UN COUP D'OEIL DANS LE RETROVISEUR

Nombre d'adhérents : l'évolution



En 1982, lors de sa création, l'Association ne réunit que des archéologues ou archéologues potentiels¹.

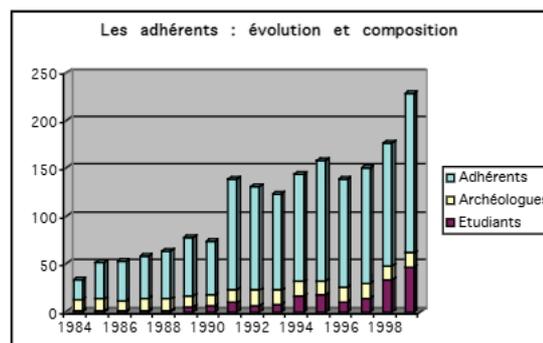
¹ Les tableaux sont d'Olivier Passarrius, qui a également participé à la recherche des documents.

Le cap des 50 adhérents est franchi en 1985. Le nombre d'archéologues n'a pas augmenté, c'est le public intéressé qui commence à s'agréger.

En 1991, le cap des 100 est nettement dépassé, en 1995, celui des 150 et en 1999, celui des 200.

Pour lire ce tableau, on peut appliquer plusieurs grilles.

D'abord, celle de la composition



Le nombre d'archéologues reste pratiquement stable tout au long de la période. Stabilité trompeuse : ce ne sont pas exactement les mêmes en 1984 et en 2000. Certains ont quitté l'Association, soit parce qu'ils se sont expatriés, soit parce qu'ils ont préféré jouer « perso ». Ceux qui sont restés aussi ont changé : ils étaient alors étudiants ou en situation d'apprendre. Ils ont aujourd'hui leur thème d'étude et ont parfois trouvé un emploi dans leur spécialité. D'autres sont arrivés, qui ont remplacé les départs. Ce sont les archéologues de la troisième génération, bien ancrés dans leurs études, très actifs et, à leur tour, à la recherche d'un emploi.

Parmi les simples adhérents, on commence à voir pointer quelques éléments qui composeront peut-être la 4e génération.

Que puissent ainsi se côtoyer 4 générations d'archéologues est un grand succès pour notre Association.

Le nombre des simples adhérents (le mot n'est pas péjoratif, il est simplement commode !) a beaucoup augmenté de 1984 à 2000, avec deux périodes nettement distinctes: 1984-1990 et 1990-2000.

Pour les étudiants, trois phases ressortent. 1984-1988 : les étudiants sont pratiquement inexistantes dans l'Association. 1989-1997 : leur nombre augmente peu à peu, avant d'exploser dans les années 1998-2000.

Pour apprécier ce qui se passe avec ces deux catégories, une autre grille est nécessaire.

2) les grandes dates de la vie associative

--1982 : création de l'Association, composée, comme il a été dit, uniquement d'archéologues.

--1983-1986 : révision des collections anciennes et des sites déjà connus, à l'instigation du Service Régional d'Archéologie.

--1985 : création d'un emploi Jeune Volontaire pour continuer ces travaux.

--1985 : Journée Départementale de l'Archéologie qui permet aux archéologues de présenter le résultat de leurs travaux au président du Conseil Général ainsi qu'à 8 autres conseillers cantonaux, à de nombreux maires et à un public important (bulletin n°2). Il en résultera, 4 ans plus tard, grâce au soutien du Service Régional d'Archéologie, l'aménagement d'un dépôt plus adapté que celui du Palais des Rois de Majorque.

--1986 et 1988 : 4 journées de prospections collectives, réunissant jusqu'à 50 participants, sur l'emprise du barrage de Caramany (bulletin n°8).

--1987 : participation de l'Association aux travaux de l'autoroute Arles-Nîmes. Constitution d'un pool de matériel.

--1989 : colloque à l'Université sur les voies romaines du Rhône à l'Ebre: *via Domitia, via Augusta*.

--1989 : inauguration du nouveau dépôt, rue Marcelin Albert.

--1992 : premier recrutement d'une bibliothécaire (sous contrat C.E.S.).

--1993 : l'Association fête ses 10 ans d'existence (en fait, 11 !), à Caramany (bulletin n°8).

--1994 : l'A.A.P.-O. manifeste : l'affaire du trou de la honte (bulletin n°9).

--1995 : exposition «l'âge des métaux en Roussillon» réunissant du mobilier provenant de 32 communes du département. Exposition tournante : Canet-en-Roussillon, Bélesta, Argelès-sur-Mer, Perpignan, Saint-Paul de Fenouillet, Salses (Catalogue d'exposition).

--1997 : hommage à G. Claustres à Peyrestortes et publication d'un numéro spécial des Etudes Roussillonnaises sur l'archéologie du département (E.R., tome XV).

--1997 : mise en place des prospections de sauvetage dans les zones constructibles. Programme réalisé sous direction A.F.A.N.. en 97-98 puis continué sous direction A.A.P.-O.

--1998 : présentation à l'Université du DAF 61 «*voies romaines du Rhône à l'Ebre: via Domitia et via Augusta*».

--1998 : embauche de deux archéologues-animateurs.

--1999 : l'A.A.P.-O. manifeste à Corneilla-del-Vercol.

Chacune de ces manifestations a pu contribuer à l'augmentation de nos effectifs, il faudrait y ajouter, pour faire bonne mesure, les conférences mensuelles, les sorties, la parution régulière du bulletin (14 numéros, 15 avec celui-ci) et sans doute aussi des événements extérieurs à l'Association mais qui ont eu un certain retentissement sur l'archéologie départementale : les programmes de prospection et inventaire, les recherches sur l'emprise du barrage de Caramany : sondages en 1991, fouilles en 1993 et 1994 (bulletins n°6 et 8), sur le Mas Miraflor en 1998 (bulletin n°13), sur le Petit-Clos en 1999 (bulletin n°14), sur Vilarnau en 1998, 1999 et 2000 (bulletins n°13 et 14). L'existence (hélas éphémère : 2 ans !) d'un poste

d'archéologue municipal à Elne a contribué, lui aussi, à faire naître des vocations et du même coup à renforcer l'Association.

Ce sont ces grands chantiers, joints à l'enseignement de l'archéologie à l'Université, qui ont contribué à drainer les étudiants vers l'Association : un petit nombre d'abord au moment des travaux de Caramany, un nombre beaucoup plus important à partir de 1998, date d'embauche de nos deux archéologues dont l'impact sur la vie associative est évidemment important.

UN COUP D'OEIL SUR LE TABLEAU DE BORD

Dans la composition de nos adhérents, on peut donc lire toute l'histoire de l'Association et, dans une moindre mesure, toute l'histoire de l'archéologie départementale.

On peut aussi la lire, d'une certaine façon, dans le degré de fidélité de nos adhérents.

Stabilité et mobilité

Plus de 60 adhérents nous accompagnent depuis plus de 5 ans, certains, en fait, depuis l'origine. Un nombre sensiblement égal n'a cotisé que depuis 1 an. On a là les deux pôles : la stabilité, qui donne une assise solide à l'Association, renforcée par les liens d'amitié qui se sont noués au fil des années, et la mobilité, qui assure le renouvellement. Certains viennent voir et puis s'en vont, un petit nombre reste. Les plus volatiles sont les étudiants qui ont adhéré pour pouvoir accéder aux activités de terrain. Beaucoup d'entre eux nous quittent l'année suivante. La plupart ne sont pas réellement liés à l'Association, et puis la condition d'étudiant est, par définition, transitoire.

Entre les deux, des adhérents qui durent, ce qui est encourageant.

Donc le pôle stable est assuré par les archéologues d'une part et par les simples adhérents de l'autre ; l'ensemble vieillit lentement, ce qui est dans l'ordre

des choses mais pose tout de même le problème du renouvellement.

Comment ces trois strates vivent-elles les différentes activités ?

-- Les conférences : en 2000, le nombre d'auditeurs a varié de 40 à 144 personnes. Les deux séances de compte-rendu, en octobre et novembre, sont de loin les plus suivies. Les 5 autres, de janvier à mai inclus, font figure de parents pauvres avec une moyenne de 50 participants.

L'Assemblée Générale de décembre 1999 a réuni 70 participants.

Trois remarques :

--les travaux locaux sont manifestement beaucoup plus attractifs mais ils sont le plus souvent trop peu nombreux pour fournir à eux seuls le thème des 5 conférences ;

--si l'on excepte les deux séances d'octobre et novembre et l'A.G. de décembre, les chercheurs sont peu représentés dans la salle. Ce qui présente un gros inconvénient : le conférencier, qui vient parfois de très loin, toujours gratuitement, se trouve privé d'une satisfaction importante qu'il escomptait retirer de sa prestation : parler devant ses pairs ;

--la présence des étudiants est aussi très discrète.

Que conclure de ces constatations ? Que chercheurs et étudiants sont trop occupés à leurs propres recherches ? À leur vie familiale ? Qu'ils connaissent déjà, pour l'essentiel, les principaux résultats exposés en séance ?

Quoi qu'il en soit, il y a là une dégradation évidente : dans les années 80, pratiquement tous les archéologues assistaient à toutes les conférences.

Les sorties

4 en 2000, comme en 1999. 70 adhérents environ participent par roulement aux sorties et remplissent régulièrement les 50-55 places disponibles du bus. Là aussi les archéologues se font rares. Les étudiants sont entre 5 et 10.

La «journée» en Roussillon

Inaugurée en 1997 à Peyrestortes, elle a eu lieu en 1999 à Port-Vendres et en 2000 en Vallespir. C'est l'occasion de faire plus ample connaissance avec un secteur du département et aussi de maintenir les liens amicaux grâce au repas associatif. Un peu plus de 100 personnes cette année avec une bonne participation des archéologues. Timide présence des étudiants.

La bibliothèque

1778 ouvrages, 201 titres de revues et 517 tirés à part concernant le fond local. Au total, 9830 références informatiques. Le nombre d'utilisateurs est en augmentation. Bref, cet instrument absolument indispensable tourne bien, grâce à notre bibliothécaire-documentaliste. Seul point noir, le processus de décision pour les achats est trop compliqué et fonctionne mal.

Les deux jeunes archéologues-animateurs

Leur apport est très important. Au plan de la recherche archéologique et de la protection du patrimoine : 10 interventions cette année, dans 8 communes différentes; 20 sites nouveaux repérés dans les zones à risque. Au plan de la présentation ponctuelle du mobilier issu des fouilles : 3 en 2000. Au plan de l'accueil et de l'animation : avec notre documentaliste, ils «sont» l'Association, pour tous ceux qui passent au dépôt départemental.

L'animation archéologique

Elle découle de ce qui précède. Les adhérents qui le souhaitent sont associés aux activités : prospection, traitement du mobilier. Une quinzaine de personnes, adultes et étudiants, y participent à peu près régulièrement.

La participation aux fouilles est presque uniquement le fait d'étudiants, dont très peu se manifestent en cours d'année. En fait, ils ne sont, pour la plupart, adhérents à l'Association que par accroc : pour pouvoir avoir accès à des activités de terrain.

Malgré tout, le dépôt départemental est devenu un lieu de vie archéologique très animé (parfois trop !). Pour qui a connu le même local au début des années 1990, le contraste est saisissant. Parmi les causes de cette évolution, il serait injuste de ne pas signaler la présence de l'A.F.A.N. et celle du représentant du Service Régional de l'Archéologie, néanmoins le rôle de l'A.A.P.-O. a été et demeure considérable.

L'aide aux chercheurs

Elle se manifeste de plusieurs façons : prêt de matériel, accès à la documentation, accès au fichier pour l'appel aux volontaires, mais aussi aide à la gestion des crédits de fouille. Ces derniers ne sont plus adressés directement aux titulaires des autorisations, ils doivent désormais transiter par une association, de même les aides accordées par le Conseil Général. L'A.A.P.-O. gère ainsi les crédits de 3 chantiers importants, et a embauché pendant 6 mois un salarié supplémentaire, toutes tâches qui alourdissent d'autant le travail des trésoriers.

Les relations extérieures

1) Avec le Service Régional de l'Archéologie.

La présence à Perpignan du représentant du S.R.A. a changé les données de l'archéologie départementale. Elle a permis de prescrire et de contrôler, presque au quotidien, toutes les petites opérations qui, grâce aux emplois-jeunes, font peu à peu pénétrer l'archéologie au cœur de nos agglomérations (reste le monde rural !). Elle permet aussi un dialogue continu avec les élus qui les place en face de leurs responsabilités dans le domaine du patrimoine.

Sur ces deux plans, les contacts permanents entre l'Association et le représentant du S.R.A. sont très fructueux.

2) Avec l'A.F.A.N.

Au plan local : les relations sont bonnes, d'autant que les archéologues

de l'A.F.A.N.. sont aussi membres de l'A.A.P.-O. Toutes proportions gardées (la grenouille ne prétend pas être aussi grosse que le bœuf), la cohabitation a des effets bénéfiques pour les deux associations : les prospections et les diagnostics de l'une entraînent les interventions de longue durée de l'autre ; le professionnalisme de celle-là amène celle-ci à des pratiques plus rigoureuses ; la première bénéficie de l'ancrage local de la seconde, et cette dernière de l'extension géographique de l'autre.

Sur un plan général : le raidissement du ministère (jouant à fond la carte A.F.A.N.. pour faire passer son projet de loi sur l'Etablissement Public d'Archéologie), qui interdit pratiquement aux bénévoles, pour des raisons de sécurité, de travailler sur un chantier de fouilles et aux amateurs d'effectuer des sauvetages s'ils ne sont pas salariés A.F.A.N., est un rude coup pour nous. Il risque de nous couper brutalement de l'archéologie de terrain. Il a rencontré notre hostilité, qui doit continuer à se manifester.

3) Avec l'Université

Elles passent aussi par les relations personnelles puisque plusieurs de nos adhérents enseignent en Histoire ou en Archéologie et Histoire de l'Art. Il y a là une passerelle intéressante vers le monde étudiant et celui de la recherche. Comme dans le cas précédent, nous ne pesons pas le même poids, ce qui doit nous amener à faire preuve de modestie et de prudence.

4) Avec les élus

Le Conseil Général nous a longtemps ignoré. Aujourd'hui, dans sa nouvelle composition, il marque un intérêt certain pour le patrimoine et pour l'archéologie. Il y a peut-être là une possibilité d'avancer vers la création des infrastructures que nous réclamons depuis toujours : un dépôt digne de ce nom et un Service Départemental de l'Archéologie.

Et les publications ?

L'année 2000 a vu la fin de notre bout de chemin (depuis 1994) avec les

Etudes Roussillonnaises. Les Amis du Vieux Canet avaient des objectifs qui n'étaient pas les nôtres, nous nous en sommes plusieurs fois expliqués sans pouvoir parvenir à un accord satisfaisant. La mort de Pierre Ponsich, qui soutenait le plus souvent notre point de vue, a précipité les choses. Le département d'histoire de l'Université a lancé une revue «*Domitia*», qui nous ouvre ses portes et une représentation au comité de lecture. Un premier numéro est en chantier.

En fait, les archéologues roussillonnais dans leur majorité publient peu, seul un projet commun pourrait aider à secouer cette apathie.

Le fonctionnement interne

L'Assemblée Générale discute et vote les rapports d'activité et le rapport financier, elle se prononce sur les projets et les infléchit s'il y a lieu, elle élit les membres du C.A. Sans être de pure forme, elle joue plutôt un rôle d'information que de décision.

La décision revient le plus souvent au Conseil d'Administration. Il se compose en 2000 de 20 membres, tous plus ou moins praticiens de l'archéologie. C'est dire que, pour l'essentiel, la direction de l'Association est entre les mains des archéologues.

Le C.A. s'est réuni cette année 5 fois avec une moyenne de 14 présents à chaque réunion. Il a évoqué tous les problèmes de l'archéologie départementale, de 3 à 4 heures de débats chaque fois (auxquelles il faut ajouter 1h pour le casse-croûte, où l'on discute... d'archéologie !) qui laissent tous les participants épuisés. C'est trop long mais comment procéder autrement ? Les séances se déroulent dans un ordre relatif, en tous cas meilleur qu'il y a quelques années.

Chaque séance fait l'objet d'un compte-rendu écrit diffusé à tous ses membres.

Le travail du C.A. est préparé et relayé par des commissions créées en fonction des circonstances, et par le bureau. Cette année ont fonctionné 5 commissions : celle du suivi des archéologues-

animateurs de l'association ; celle du colloque en hommage à Jean Abélanet et de l'exposition qui y est liée ; celle des sorties ; celle d'une hypothétique exposition sur le Roussillon romain ; celle sur un éventuel Service Départemental d'Archéologie.

Le bureau assure l'exécution des décisions du C.A. et la continuité de l'Association. Il est composé de 6 membres, dont seulement 2 archéologues «praticiens», ce qui réduit sa «légitimité» et son efficacité. Les tâches purement techniques, la trésorerie par exemple, sont assurées avec beaucoup de professionnalisme et de dévouement mais il est plus difficile de prendre des décisions d'ordre général, or le C.A. ne peut être réuni en permanence ! Les archéologues ont tendance à refuser cette charge, tandis que les autres, qui acceptent de l'assumer, donnant ainsi beaucoup de leur temps, n'ont pas toujours en mains les données nécessaires pour décider en connaissance de cause. Peut-être est-ce pour cette raison que, cette année, les commissions ont un peu court-circuité les réunions de bureau.

ET À L'HORIZON ?

Forces ...

Notre force, c'est d'abord ce noyau stable d'adhérents, une bonne centaine, que l'on retrouve aux conférences, dans les sorties et qui se manifeste aussi, mais dans une moindre mesure, lors des activités proposées. Le potentiel humain et matériel amassé au cours de ces 18 ans est maintenant au rendez-vous. Par son réseau d'adhérents qui couvre la plus grande partie du département, notre Association reçoit des informations sur les travaux d'aménagement susceptibles d'avoir des incidences sur les vestiges connus, elle peut aussi, lors de négociations difficiles, peser sur les décisions à prendre pour la protection et l'étude du patrimoine.

Notre force, c'est aussi tout ce qui s'accomplit avec et autour des jeunes archéologues et qui porte l'archéologie

et l'Association en de nombreux points où elle n'avait pas pénétré jusque là.

Notre force, c'est enfin nos projets. Dans l'immédiat, la préparation du colloque en hommage à Jean Abélanet est bien avancée. À ce stade, on peut d'ores et déjà affirmer que le colloque se tiendra fin mai 2001 sur deux thèmes : « Archéologie des Pyrénées Catalanes » et « Pierres dressées, pierres ornées », qui verra la participation de nombreux chercheurs français et étrangers. L'exposition qui devrait l'accompagner « Roches gravées des Pyrénées-Orientales » est encore en suspens.

Un projet, qui n'est pas celui de l'A.A.P.-O., mais où beaucoup de nos membres participent et qui représente en quelque sorte l'aboutissement de nombreux travaux associatifs : la préparation d'un volume, pour notre département, de la « Carte Archéologique de la Gaule ». D'ores et déjà, ce projet a entraîné la copie de nombreuses études anciennes, qui ont enrichi considérablement le fonds local de notre bibliothèque.

...et faiblesses.

La première qui saute aux yeux, c'est le lent vieillissement de notre Association, sans que la relève soit automatiquement assurée. Le contact avec les jeunes, les étudiants, dont beaucoup ne font que passer, doit être systématiquement recherché.

Mais c'est du groupe «archéologues» que viennent les difficultés principales. D'abord, comme il a été constaté plus haut, le fossé se creuse entre simples adhérents et archéologues, qui sont peu nombreux à participer aux conférences et aux sorties. Si les choses continuent à aller leur train, on aura, de fait, deux «associations» qui ne se retrouveront qu'à certaines occasions. Ainsi disparaîtrait ce qui fait l'originalité et la force principale de l'A.A.P.-O.

On retrouve le même problème dans la composition du bureau où les archéologues de terrain sont maintenant minoritaires, ce qui le rend peu représentatif du C.A. et donc gêne le fonctionnement régulier de l'Association.

Le tout se résume en un problème de temps et d'intérêt. Un archéologue professionnel qui veut publier et assumer sa vie familiale dispose de très peu de temps. Un archéologue amateur, qui doit assurer sa subsistance en exerçant un métier, n'en a pas davantage. Un jeune chercheur, lui, dont les soucis familiaux sont moindres, doit s'assurer un avenir, ce qui le requiert tout autant. Quant aux archéologues retraités, ils sont plutôt rares.

En arrière plan, se profile le problème de l'intérêt. Comment évaluer l'apport de l'Association ? Mérite-t-il autant d'efforts ? Sur le plan général de l'archéologie, incontestablement. Mais au niveau de chaque archéologue ? Pourquoi gaspiller mon temps, par ailleurs si précieux, à faire vivre une structure collective, alors que, à moi particulièrement, elle apporte assez peu ? Surtout si d'autres l'assument à ma place ?

Les tâches reposent donc sur un nombre très réduit de personnes et les projets importants ne peuvent être menés à bout que par une tension extrême des forces qui laissent ensuite exsangues ceux et celles qui y ont participé - et l'on ne parvient pas ainsi à tirer convenablement parti des efforts fournis et du résultat, souvent plus qu'honorable, obtenu.

Une bonne illustration de ces constatations réside dans la difficulté que nous avons à renouveler les membres du bureau. Ainsi, l'actuel président est en poste depuis 9 ans (après avoir été successivement secrétaire et vice-président, donc membre du bureau depuis 1982 !) ; le vice-président depuis 3 ans (après avoir été trésorier pendant 5 ans) ; la secrétaire depuis 7 ans ; le trésorier depuis 7 ans aussi.

Les archéologues auraient-ils donc changé depuis 1982 ? Peut-être. Les nouvelles générations, dans un monde qui détruit insidieusement les corps intermédiaires, pour ne laisser subsister que des spectateurs ou des consommateurs individuels, sont peut-être moins sensibles à la nécessité de se regrouper, de faire vivre des structures

associatives. Quant aux générations antérieures, elles se fatiguent et elles ont changé aussi...

Mais le changement le plus évident (comme la vérité) est ailleurs : en 1982, l'archéologie, dans le département, en était à ses balbutiements ; de ce fait, chacun était relativement disponible, n'ayant pas encore trouvé sa place. Un certain nombre de tâches collectives requéraient l'effort de tous pour commencer à développer une archéologie digne de ce nom. Depuis, le terrain a été déblayé, chacun s'est engagé dans des recherches bien précises qui le mobilisent beaucoup plus. Et il faut ajouter aussi que les activités de l'Association se sont multipliées, demandant toujours plus de temps.

Comment faire face à cette situation, qui, pour n'être pas tout à fait nouvelle, n'en devient pas moins critique aujourd'hui ? La solution ne m'appartient pas, nous ne pouvons pas faire l'économie d'une réflexion collective et mon objectif premier ici, c'est d'y apporter ma contribution.

Deux remarques, pour terminer :
--dans 2 ans et demi, nos trois salariés arriveront en fin de contrat, s'ils ne nous ont pas quitté en cours de route pour une meilleure insertion professionnelle. Cette échéance sera de grande conséquence sur la vie associative.

--il est évident que l'A.A.P.-O. a pris en charge quelques-unes des missions qui incomberaient à un service public. C'est vrai notamment de celles qu'accomplissent nos trois «permanents». Un Service Départemental d'Archéologie, s'il était créé, les reprendrait à son compte. C'est une raison supplémentaire pour se mobiliser prioritairement sur cet objectif.

Pour le reste, il faut savoir ce que chacun est prêt à donner et, après débat, maintenir, développer ou réorienter nos activités.

18 ans, l'âge de la majorité,
l'âge de la pleine responsabilité,

il faut s'y engager avec lucidité et, si possible, avec des forces renouvelées.

Jean Pierre Camps (Président).

Activités des archéologues-animateurs

Les interventions archéologiques :

• Les fouilles :

- * Arles (église Sainte-Croix)
- * Elne (rue du Couvent)
- * Espira-de-Conflent (place de la Rectorie)
- * Montesquieu (le château)
- * Perpignan (église Saint-Jacques)
- * Perpignan (église Notre-Dame-des-Anges)
- * Perpignan (le couvent des Minimes),
- * Rivesaltes (rue Vieille)
- * Pollestres (les Teixons)
- * Toulouges (rue de l'Évêque Oliba)

Ces opérations sont de courte durée, une semaine, mais cela ne signifie pas pour autant que leur importance est minime : elles font partie de ces opérations jusqu'à présent généralement négligées par l'archéologie de sauvetage, faute de moyens financiers ou de rapidité d'intervention. Souvent, elles ont permis de libérer le terrain rapidement, pour le commencement ou la poursuite des travaux. Dans certains cas, elles ont montré la nécessité d'une fouille plus approfondie. Quant aux résultats, en eux-mêmes, ils sont loin d'être négligeables, constituant parfois de véritables révélations (Saint-Jacques à Perpignan, et Espira-de-Conflent).

• Les prospections :

- * Commune de Rivesaltes (au printemps)
- * Communes de Perpignan, Espira-de-l'Agly, Millas et Nyls (à l'automne)

Les prospections se sont déroulées de préférence sur les zones lotissables afin de protéger au mieux le patrimoine archéologique. Elles ont permis la découverte de nouveaux sites et la révision de sites mal connus. Cette année, alors que les prospections ne sont pas encore terminées, près de 20 nouveaux gisements ont été recensés.

Fouilles et prospections ont donné, bien entendu, ou donneront lieu à un rapport remis au Service Régional de l'Archéologie et à l'aménageur.

L'animation archéologique :

Elle s'adresse en premier lieu aux adhérents de l'association, mais aussi aux étudiants, ou même lycéens et collégiens, qui participent aux stages de prospection, aux séances de traitement du mobilier (lavage, tri, inventaire, collage), et à la rédaction de notices archéologiques.

À l'intention des étudiants de l'Université du Temps Libre, a été organisée une journée consacrée à l'origine du village en Roussillon (conférence et visite de Castelnuou et Thuir).

Pour tout public, des présentations ponctuelles de mobilier découvert récemment en fouille ont été réalisées (Baixas, Espira-de-Conflent, Perpignan).

Le rangement du dépôt archéologique :

Un mois et demi a été consacré au rangement du dépôt archéologique : une partie des collections a été déménagée du premier étage au rez-de-

chaussée, pour éliminer la surcharge sur le plancher.

Participation à la gestion de l'association : secrétariat, mise en forme du bulletin, préparation des sorties, accueil des adhérents et du public...

La gestion de l'association :

Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées

Commune : Les Angles

Nom du site : Le château

Définition et datation : Château d'époque médiévale

Type d'intervention : Sondage archéologique

Responsable : Agnès Bergeret (A.F.A.N.)

Equipe de fouille : Serge Kossev (A.F.A.N.), Didier Paya (A.F.A.N.), Marie-Claire Perrin (A.F.A.N.).

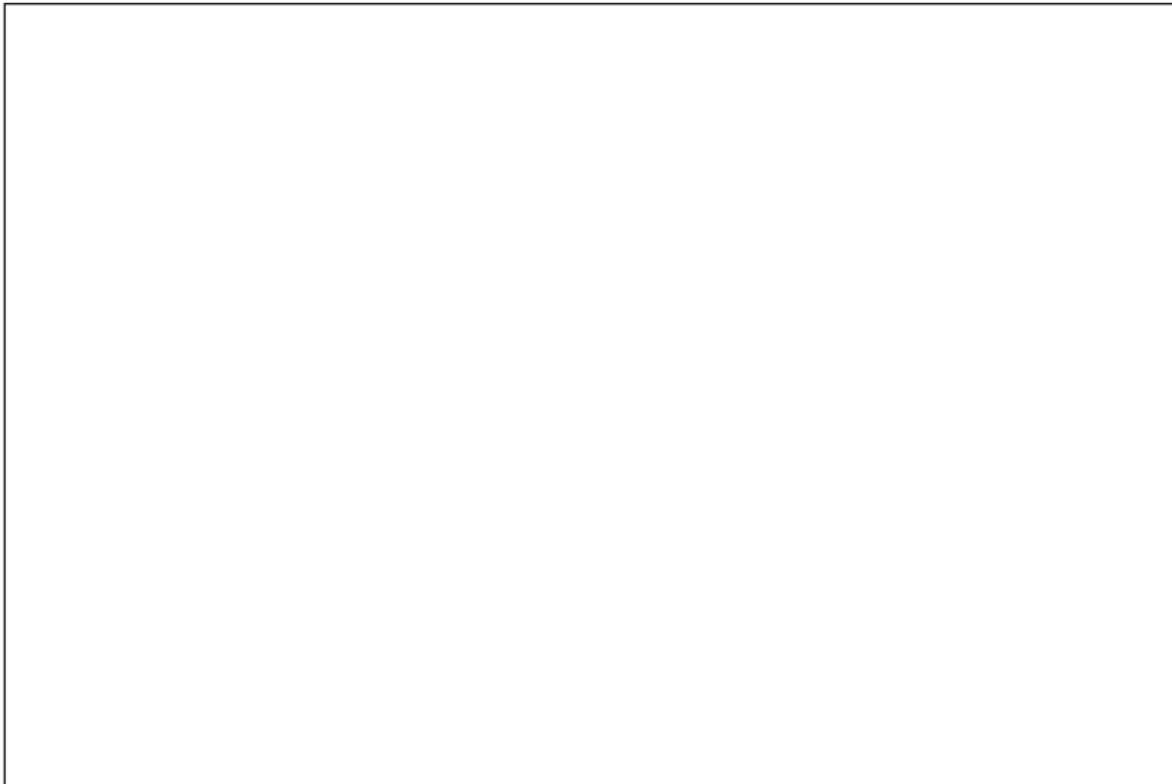
Collaborateurs : Patrice Alessandri (A.F.A.N., céramologie), Stéphane Lancelot (A.F.A.N., dessin de petits objets), Frédéric Raynaud (A.F.A.N., étude d'archives), Anne Recolin (A.F.A.N., dessin

assisté par ordinateur), Marie-Pierre Ruas (CNRS, carpologie), Laurent Fabre (A.F.A.N., anthracologie).

Résultats :

Le « château » des Angles a fait l'objet d'une intervention archéologique, d'une durée d'un mois, suivant des prescriptions scientifiques établies par Thierry Odier (Service Régional de l'Archéologie). Cette fouille succède à un diagnostic réalisé en juin 1999, sous la direction de Muriel Vecchione (A.F.A.N.).

Les Angles - Le Château : vue d'ensemble du site en fin de fouille (cl. A. Bergeret).



L'étude s'est concentrée sur trois problématiques particulières. La pre-

mière a concerné la recherche de la limite occidentale de l'enceinte. La se-

conde a visé à déterminer la nature de l'occupation au sein même de l'enceinte encore en élévation, soit une superficie voisine de 200 m². Enfin, les archéologues se sont intéressés à la restitution de l'accès par la tour porte percée au centre du mur oriental de la fortification.

Si aucune limite ouest prégnante n'a été retrouvée, les réponses apportées aux deux derniers axes de recherches ont été très fructueuses. En effet, au sein de la zone basse de l'ancienne cour-poulailler de monsieur Buscail, plusieurs murs ont été dégagés structurant des espaces alors répartis entre volumes d'habitation et espace de circulation, l'approvisionnement en eau étant assuré par un puits en partie observé. L'occupation au sein de cette zone est attribuée à deux grandes périodes chronologiques distinctes. Une première implantation durant les Xe siècle-XIIe siècle et une réoccupation, avec réorganisation de certaines parties du bâti, au cours des XIIIe siècle-XIVe siècle. Cette seconde phase s'est accompagnée d'une réédification de l'enceinte et d'un rétrécissement de l'emprise de l'espace protégé. La découverte du fond d'un fossé aménagé dans le substrat granitique au pied du mur oriental et la mise au jour d'un aménagement du rocher dans l'axe de la tour porte, ont permis d'avancer l'existence d'un pont ou d'un tablier en bois soutenu de part et d'autre du fossé par des aménagements aujourd'hui disparus. L'accès par cette tour porte longtemps obstruée va être bientôt rétabli. Sous quelle forme ?

*
* *

Commune : Argelès-sur-Mer

Nom du site : Pic Saint-Michel Nord

Définition et datation : Habitats de l'âge du Bronze final III et de l'Antiquité Tardive - haut Moyen Age

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable : André Constant (professeur certifié, doctorant à l'U. de Toulouse - Le Mirail)

Stagiaires (étudiants, adhérents A.A.P.O.) : Jérôme Bénézet (U. Aix), Chervier Cécile (U. Lyon II), Vincent Degoix (U. Aix), Frédérique Gellis, Gaëlle Granier (U. Lyon II), Amélie Labit (U. Paris IV), Marie Blandine Salefran (U. Paris X), Olivier Sarda (U. Aix), Nolwenn Zaour (U. Rennes II).

Collaborateurs et intervenants scientifiques : Michel Bonifay (M.M.S.H. Aix-en-Provence – étude importations de l'Antiquité tardive), Jérôme Kotarba (A.F.A.N., inventaire mobilier) et Florent Mazière (Allocataire de Recherche C.N.R.S., doctorant en archéologie à l'U. d'Aix-en-Provence, inventaire mobilier de l'Age du Bronze), Nolwenn Zaour (étudiante en D.E.A. à l'U. de Rennes II, mobilier métallique), Carole Puig (archéologue, doctorante en histoire médiévale U. de Toulouse - Le Mirail, métrologie).

Résultats :

Le site du Pic Saint-Michel Nord se trouve sur les premiers contreforts du massif des Albères. Il occupe un petit replat limité au nord par une falaise d'une vingtaine de mètres de haut, à 405 m d'altitude et à 300 m en contrebas des ruines du château féodal d'Ultrera. Il fait partie d'un ensemble de quatre sites datés entre l'Antiquité tardive et le XIe siècle (Pic Saint-Michel, Pic Saint-Michel Est, et La Pave II)¹.

Dans le but de mieux cerner la genèse et l'essor du premier *castrum* d'Ultrera, cité en 673 de notre ère², nous avons engagé une fouille en juillet 2000 sur le site du Pic Saint-Michel Nord³, da-

¹ Ces sites ont été inventoriés dès 1992 dans le cadre d'un Programme de Prospection et d'Inventaire des sites archéologiques de la basse vallée du Tech et des Albères, dirigé par Jérôme Kotarba.

² Le *castrum Vultraria* est cité dès 673 par Julien, archevêque de Tolède, qui relate la lutte du roi wisigoth Wamba contre Paul, duc de Septimanie.

³ La fouille bénéficie d'un soutien financier du S.R.A., du Conseil Général et du C.N.R.S. par

té de cette période. Les objectifs de cette fouille visaient à dégager le plan de cet habitat puis, par des sondages, d'établir la fonction du bâti et d'en préciser la chronologie.

Plan du site et chronologie

La superficie du gisement est actuellement estimée à 350 m², dont 220 m² ont déjà été décapés. Le site occupe tout le replat limité naturellement par la topographie (abrupt au nord et affleurements rocheux au sud). Bien qu'il soit implanté sur une pente assez forte (4 m de dénivelé du sud-ouest au nord-est), il présente dans l'ensemble un bon état de conservation. Nous avons dégagé au cours de cette campagne le plan d'un bâtiment divisé en plusieurs pièces. Il s'organise en terrasses successives de part et d'autre d'un passage central orienté, de 2 m de large, et aménagé sommairement par des dalles de gneiss posées à plat. Trois pièces ont été disposées le long de cet espace de circulation qui débouche sur une zone ouverte, interprétée pour l'instant comme étant une cour.

Les murs sont tous bâtis en pierres locales (gneiss) simplement dégrossies et liées à la terre. La présence de fines dalles de gneiss brutes de délitage laisse supposer l'existence d'une couverture constituée de ce matériau.

Chronologie et états de constructions

Le mobilier permet de dater le site entre la seconde moitié du Ve siècle et le VIIIe siècle de notre ère. Durant cette période, le site a connu deux phases de construction:

- la première phase (seconde moitié Ve-VIe siècles de notre ère) n'a été identifiée que ponctuellement. À ces niveaux correspondent trois murs qui suggèrent l'existence d'un premier bâ-

timent, dont le plan est pour l'instant incomplet.

- une deuxième phase (VIIe-début du VIIIe siècles). Cette séquence se caractérise par la construction de nouveaux murs qui scellent les niveaux de l'Antiquité tardive et par la reprise de murs de la première phase. À ce moment, la fonction des pièces est délicate à interpréter car les aménagements domestiques sont soit inédits, soit difficiles à caractériser, notamment dans la pièce nord-est: substrat aménagé en banquette, probable escalier d'accès, étrange structure quadrangulaire appuyée contre un mur et à l'intérieur de laquelle se trouve un calage de poteau. Dans ces conditions, le plan de ce dernier état est difficile à interpréter, mais déjà quelques remarques s'imposent: une grande pièce au sud-ouest pourrait correspondre à un local de stabulation, alors que la pièce située au nord-est semble liée à un espace de travail. Les prochaines campagnes auront pour but d'éclaircir ce problème.

Sous les niveaux et les murs des Ve-VIIIe siècles de notre ère, on note la présence d'un habitat de l'âge du Bronze final III caractérisé par une fosse et deux sols correspondants.

Conclusion

L'occupation protohistorique est remarquable car, dans le massif des Albères, les sites de cette période demeurent mal connus.

Quant au site du Pic Saint-Michel Nord, il présente un intérêt majeur pour la connaissance de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age. D'une part, pour la première fois dans cette partie du Roussillon, nous avons dégagé le plan d'un voire deux bâtiments qui appartiennent à une séquence encore mal connue. D'autre part, ce site correspond sans doute à un pôle castral du haut Moyen Age: la topographie le suggère et, comme nous l'avons dit, il est mentionné en *castrum Vulturarium* (673 de notre ère) dans l'*Historia Wambae regis* de Julien de Tolède. Ce point mérite d'être souligné et ces premiers résultats enri-

le biais d'une A.P.N. dirigée par Laurent Schneider (« Etablissements perchés et fortifiés de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Age en France méditerranéenne (IVe-IXe siècle.): destins singuliers ou évolution générale ? »).

chissent donc l'étude de la genèse locale du réseau castral.

*
* *

Commune : Arles-sur-Tech

Nom du site : Santa Creu

Définition et datation : Chapelle pré-romane et romane, four moderne

Type d'intervention : Diagnostics

Responsable : Carole Puig (A.A.P.-O.)

Aménageur : Municipalité d'Arles-sur-Tech

Équipe de fouilles : (Association Rempart) Sarah Beseme, Louis Chabaud, Emeline Crocy, Cécile Miguel-Montanes, Marie Millet et Julien Pociello, Sandrine Raboczy (animatrice), Marie Chavoutier, Jérôme Dombard, Jessica de Saint-Paul, Magali Dulauroy, Giulia Frisina, Aude Nowé et Maxime Raczek, Caroline Duchardon (animatrice)

L'église Sainte Croix a subi ces dernières années des dégradations et une importante humidité se développe à l'intérieur du bâtiment. Pour remédier à cela, une tranchée a été ouverte, il y a quelques années, à l'est et au sud de l'église. Elle n'a pas résolu pour autant le problème d'humidité, mais a causé d'irréremédiables dégâts dans les niveaux archéologiques. L'association des Amis de Sainte Croix s'est créé à la suite de ces travaux, et œuvre à la réhabilitation du site, sous la direction des Bâtiments de France, en ce qui concerne le bâti, et du Service Régional de l'Archéologie.

Cette opération a été réalisée en collaboration avec l'association Rempart, et se divisait en deux chantiers d'initiation à l'archéologie de jeunes âgés de 16 à 18 ans.

Ainsi, la première prescription archéologique a donc été d'abaisser le sol qui se trouve à l'est du chevet, jusqu'aux niveaux sépulcraux, de manière à dégager cette partie du bâtiment.

Le deuxième point sur lequel portait l'intérêt archéologique concerne le bâtiment qui se trouve au sud de l'église. Ce dernier, appelé l'ermitage, est en

cours de reconstruction. L'année dernière, deux arcs en briques ont été découverts à la base du mur sud, laissant supposer l'existence d'un four à cet endroit. La fouille de ce bâtiment avait donc pour objectif de déterminer sa fonction ainsi qu'une éventuelle datation.

Enfin, sous le couvert des Bâtiments de France, il était prévu que les tranchées qui entourent l'église soient rebouchées. Les coupes ont donc été relevées de manière à obtenir un maximum d'informations.

Premier volet : Dégagement du chevet de l'église (première mention dans les sources écrites : 1531, mais l'église est dite préromane).

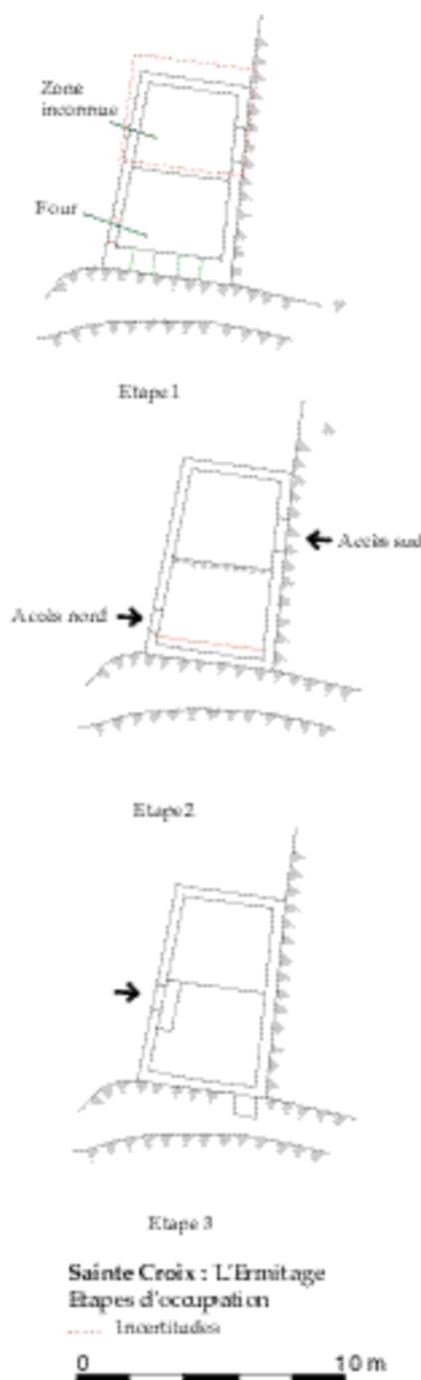
Un sondage réalisé à l'emplacement présumé du cimetière a permis de repérer le niveau sépulcral et de réaliser ensuite le terrassement. Les niveaux supérieurs ne présentant pas d'intérêt archéologique (remblais issus des tranchées), ont par conséquent, été enlevés.

Deuxième volet : La coupe.

Sous la terre végétale se trouve un premier niveau archéologique contenant des débris de construction (très récent probablement). Il est peut-être à mettre en relation avec la réfection de la toiture de la nef, dans la première moitié de ce siècle.

L'on peut ensuite observer un épais niveau homogène, contenant plusieurs squelettes en connexion et quelques esquilles d'os (au total, 3 squelettes ont pu être individualisés sur la longueur de la coupe). Le matériel présent dans ce niveau est surtout composé de tuiles courbes, et de céramiques communes réductrices (IXe–XIIIe siècles). Aucune céramique glaçurée (XVe–XIXe siècles), très nombreuses dans le bâtiment sud, ne s'observent dans la tranchée. Les niveaux sépulcraux sont donc à caler dans une fourchette chronologique essentiellement médiévale, à savoir IXe–XIIIe siècles. Cependant, il ne faut pas négliger l'éventualité qu'il puisse y

avoir des sépultures postérieures. En effet, les sources attestent de l'existence du cimetière encore au XVI^e siècle, mais cela n'est pas confirmé ici.



Le dernier point, et non le moindre, tiré de l'observation des coupes, concerne les niveaux inférieurs, qui s'individualisent nettement de la couche sépulcrale. Ainsi, entre le substrat et la "terre de cimetière", l'on peut observer :

- un mur, arasé par une sépulture qui s'est directement posée dessus. Cette dernière est prise entre deux céramiques médiévales. Ce dernier serait donc, au plus tard, médiéval.

- du côté est, une fosse, comblée par un sédiment brun, fonctionne avec la base de ce mur, mais son interprétation reste indéterminée. Dessus, un amas de blocs est peut-être un effondrement du mur.

- du côté ouest, des niveaux de sols fonctionnent avec ce mur : deux niveaux lités, charbonneux et cendreux s'observent sur plus d'un mètre. Ils sont tous deux recouverts par des tuiles courbes posées à plat. Ces niveaux suivent la pente naturelle, et sont cassés au sud par le retour de la tranchée (le long de la chapelle latérale). Il semblerait que nous soyons ici en présence de sols, dont la destruction, par incendie certainement, a provoqué un effondrement de la toiture de tuiles. Le fait qu'une céramique commune médiévale soit prise entre les niveaux de sols et la toiture effondrée, mais aussi que ces niveaux se trouvent sous la couche sépulcrale, induit qu'il s'agit probablement d'un bâtiment médiéval, voire alto médiéval.

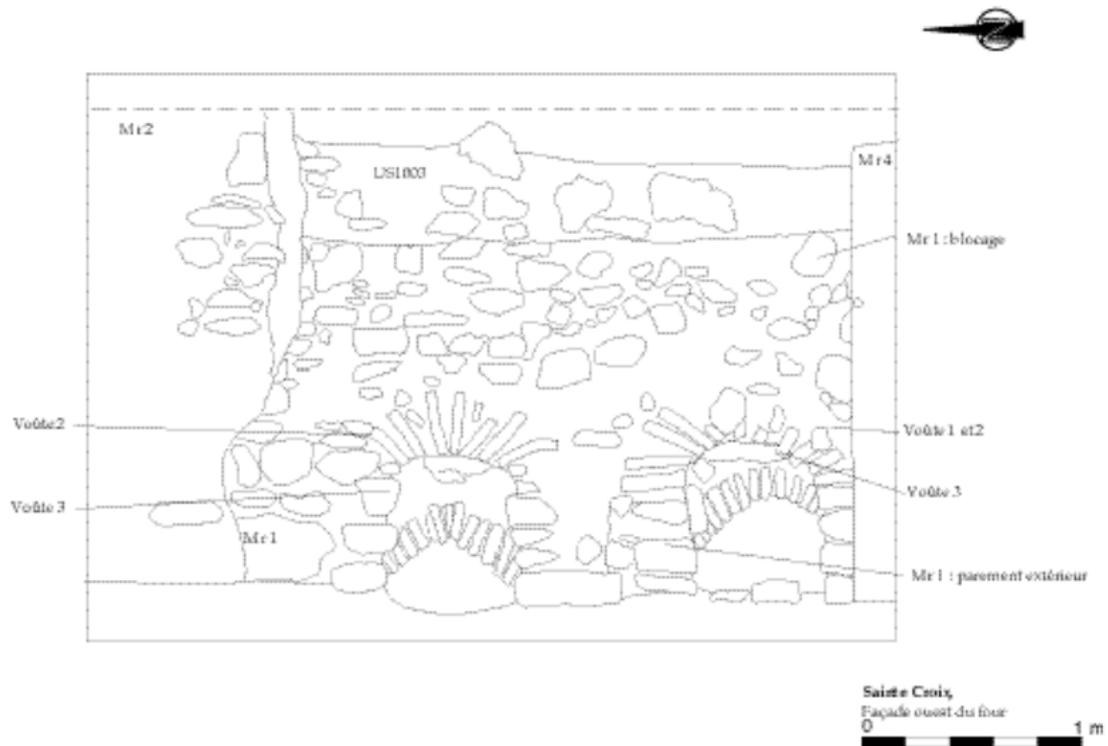
De plus, la berme de la tranchée a été repoussée, de manière à mieux observer les coupes. Le muret dépassait donc d'une vingtaine de centimètres. Or, celui-ci n'est pas perpendiculaire au mur de l'église qui se trouve 0,50 m environ, juste en face. Enfin, l'appareillage de ce dernier ne présente aucune anomalie sur laquelle le mur aurait pu être appuyé. Il semblerait, par conséquent, que le bâtiment découvert ici soit probablement antérieur à l'église. Il faudrait dans ce cas envisager l'existence de ce bâtiment, sa destruction (incendie), puis la construction de l'église qui aurait alors cassé les niveaux d'habitat. La fourchette chronologique entre l'existence de ce bâtiment et la construction de l'église ne peut malheureusement pas être définie.

L'église se dote ensuite d'un cimetière dont l'utilisation est également

médiévale pour l'essentiel de ce qui a pu être observé dans les coupes, mais qui a certainement perduré à l'époque moderne.

Les sources écrites complètent ces premières données. Ainsi, cette église, préromane, n'apparaît qu'au XVI^e siècle sous le vocable *Santa Creu de Quercop*. Elle induit une plus grande ancienneté du site. En effet, ce lieu est alors très tôt évoqué dans les sources, dès l'époque

carolingienne, mais il s'agit alors d'une fortification qui décline très vite, pour disparaître complètement au XIII^e siècle. Le toponyme perdure, mais il n'est pas possible de le localiser, ni de savoir s'il s'agit d'un habitat. Parallèlement à cela, il existe un lieu de culte, que nous connaissons par la mention d'un chapelain.



Troisième volet : Le four.

Le bâtiment sud est à peu près carré et se trouve aujourd'hui en bordure d'une terrasse à l'ouest et au sud. La base des murs de la façade ouest est maçonnerie de blocs liés à l'argile rouge compacte, rubéfiée, et percée de deux alandiers. Il s'agit sans aucun doute d'un four. Son utilisation et sa datation ne peuvent pas être déterminées pour le moment.

Ce bâtiment est considéré par la tradition orale comme étant l'ermitage qui apparaît dans les sources au début du XVIII^e siècle. La fouille atteste qu'il a d'ailleurs subi de nombreuses réfections :

- premier état : le four.

- deuxième état : à une date inconnue, un bâtiment plus vaste a été élevé dessus. Cette fois, les murs sont liés au mortier de chaux. Tout d'abord, une porte ouverte dans le mur sud permettait d'accéder au premier niveau, qui couvre la partie est au-dessus du four. Une autre porte dont on observe encore le linteau dans le mur nord permettait d'accéder au niveau inférieur (soit la sole de l'ancien four).

- troisième état : plus tard, la porte sud a été bouchée, et la porte nord a probablement été remblayée à la même date. L'accès s'est fait par une nouvelle entrée, percée dans le mur nord, mais plus haut, devant laquelle a été placé un mur. Ceci correspondrait à un nouvel

état, où la partie ouest du bâtiment serait de plain-pied avec la partie est, au moyen d'une éventuelle charpente (des trous de boulins s'observent dans le mur sud dans la partie ouest).

Dans tous les cas, la fouille de ce bâtiment n'a permis d'observer que des remblais très récents (XXe siècle). Il faut attendre une opération supplémentaire pour atteindre la sole du four et peut-être espérer des éléments de datation pour le premier état de la structure. Toutefois, si nous considérons que ce bâtiment est bien l'ermitage et que ce dernier apparaît au XVIIIe siècle, les fours seraient par conséquent antérieurs. Ce point reste néanmoins à vérifier.

De nombreux fragments de tuiles courbes surcuites s'observent un peu partout sur le site, et dans les niveaux sépulcraux. Or, à la différence des fours à tuiles connus, il n'y a pas de rejets de terre cuite important. L'utilisation de cette structure pose elle aussi un problème, s'agit-il d'un four à tuile ou d'un four destiné à sécher, rouir ou griller un produit végétal qui n'aurait pas laissé de traces (chanvre...)?

Pour conclure, le site revêt une importance majeure sur deux points (outre le bâtiment ecclésial, bien sûr) :

- la présence d'un habitat qui précède l'église et qui pourrait très bien être une dépendance du fameux Quercorb croisé dans les sources du IXe siècle... (Relation habitat-église dans l'origine du village, ancienneté de l'occupation à Sainte Croix, rareté des sites de cette époque découverts dans les Pyrénées-Orientales...)

- la présence de four, sans datation pour le moment. Mais il s'agit de vestiges en élévation très bien conservés qui peuvent être anciens (Moyen Age ?).

*
* *

Commune : Canet-en-Roussillon

Nom du site : La Bombarde Nord

Type d'intervention : Opération de diagnostic par tranchées mécaniques

Définition et datation : Epoques diverses
Responsable d'opération : Jérôme Kotarba

Intervenant de terrain : Pascal Bertran (A.F.A.N., géomorphologue) et Catherine Bioul (A.F.A.N., topographe)

Résultats :

Cette opération archéologique de diagnostic a été réalisée dans le cadre d'un vaste projet d'aménagement à long terme de cette partie du territoire de Canet-en-Roussillon. Elle a été en particulier motivée par la réalisation prochaine par la municipalité de travaux importants d'hydraulique pour respecter la réglementation liée aux risques d'inondation.

La zone concernée par cette étude se trouve directement à l'arrière du port de Canet-en-Roussillon, du côté de la zone technique portuaire. Il s'agit d'une façon générale d'une vaste lande au sol sableux. Des creusements importants y ont été pratiqués anciennement et ont créé deux plans d'eau artificiels alimentés par la nappe phréatique. Le bras du Gouffre qui borde le secteur étudié correspond à un ancien bras de la Tet,

Cette opération de la Bombarde Nord a permis de découvrir, de façon très vraisemblable, la ligne de rivage d'époque romaine. Celle-ci serait en retrait à cet endroit de plus de 500 m par rapport à l'actuelle. Les vestiges archéologiques découverts dans les sables de plage datent de la République romaine et du Haut Empire, alors que ceux qui se trouvent en arrière, dans une zone lagunaire, sont surtout attribuables au Bas Empire.

Les sondages profonds réalisés permettent de retrouver partiellement la topographie d'époque romaine. Le terrain plat actuel dû au recouvrement par les crues des derniers siècles, renferme dans le sous-sol une histoire sédimentaire complexe où alternent lit de la Tet, creusement de chenaux, comblements plus ou moins rapides et plus ou moins organiques, plage de sable... Des vestiges archéologiques se trouvent dans ces sédiments. Ils sont sans doute les té-

moins de l'importante activité de débarquement et d'embarquement de marchandises qui a dû avoir lieu depuis l'époque romaine du fait de la proximité de la ville antique de Ruscino. La probabilité de découvrir dans les excavations des futurs travaux des restes d'épaves ou des cargaisons bien conservées paraît forte. La zone de lagune et de marais en arrière du cordon littoral a pu aussi être le lieu d'activités artisanales (marais salants en particulier) et aussi de pêche et de chasse. La mise en rapport de ces ressources avec les différents habitats tout proches du *Puig del Baja* semble possible et particulièrement intéressante.

Cette première campagne de diagnostics mécaniques montre donc un fort potentiel archéologique. Les travaux

de recalibrage du bras mort du Gouffre devraient donc être précédés d'une approche archéologique fine, couplée avec différentes études environnementales pour bien définir le milieu dans lequel se font les activités humaines.

*
* *

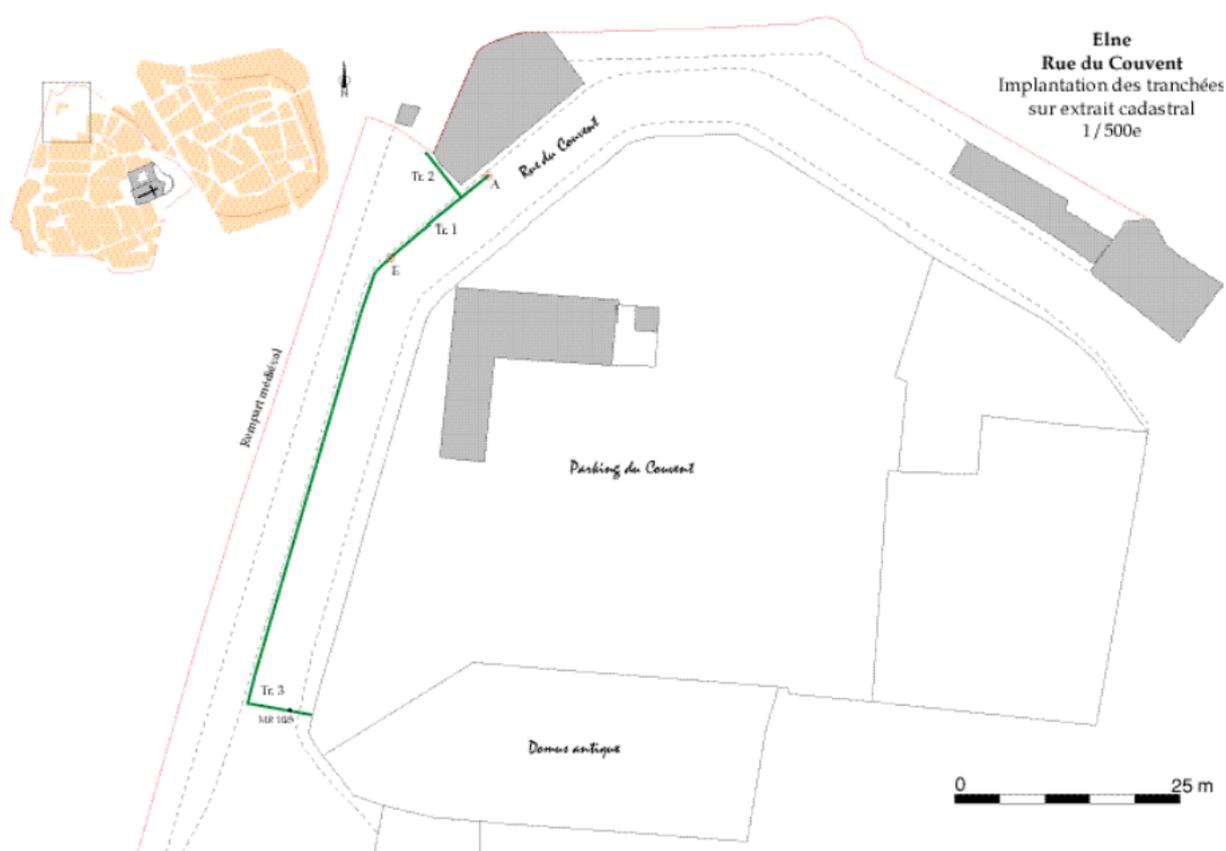
Commune : Elné

Nom du site : Parking du Couvent

Définition et datation : Antiquité, époque moderne

Type d'intervention : Suivi de travaux

Responsable : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.) avec la participation de Jérôme Kotarba et Florent Mazière (A.A.P.-O., étude du mobilier)



Résultats :

Le 9 février 2000, le Service Régional de l'Archéologie a signifié à l'entreprise Cedès l'arrêt temporaire des travaux de pose d'une canalisation de gaz sur la commune d'Elné. Cette conduite doit relier un branchement, dé-

jà existant, situé à proximité du parking du couvent, à un bâti nommé la tour des Quatre Vents¹. Ces travaux consistaient

¹ Cette maison est construite sur l'emplacement d'une ancienne tour médiévale accolée à l'enceinte. Certains vestiges de cette

en la réalisation d'une tranchée de 74 m de longueur, sur 0,45 m de large et 1 m de profondeur environ. Implantés sur la partie occidentale du plateau de la vieille ville d'Elne, protégé et inscrit sur le Plan d'Occupation des Sols, ces terrassements ont recoupé et détruit de nombreux vestiges antiques, médiévaux et modernes.

La pose de cette canalisation de gaz a été réalisée à la demande de la municipalité d'Elne, sans qu'aucune consultation n'ait été entreprise au préalable auprès de la Direction des Affaires Culturelles.

L'intervention archéologique s'est déroulée en deux temps. La première étape a consisté à effectuer un nettoyage et un relevé précis des vestiges recoupés par la tranchée de pose de la canalisation de gaz. Puis dans un second temps, nous avons réalisé un suivi des travaux et une observation des coupes stratigraphiques, avant la mise en place de la canalisation².

La vision du sous-sol offerte par cette tranchée de pose de canalisation de gaz reste, compte tenu, notamment, de sa faible largeur, très limitée. Il en découle inéluctablement des difficultés quant à l'interprétation et à la datation des vestiges observés en coupe stratigraphique.

Les vestiges d'époque protohistorique, s'ils sont bien attestés à l'emplacement du parking du Couvent³, restent très fugaces sur la zone qui nous occupe (rue du Couvent). Le mobilier résiduel (amphore ibérique notamment) est présent dans la plupart des

niveaux observés, qu'ils soient médiévaux ou d'époques moderne et contemporaine. Toutefois, une seule fosse rattachable à l'âge du Fer a pu être individualisée. Cette dernière se situe sur la partie septentrionale de la tranchée 1. Cette structure (US 1022), qui correspond certainement à un fond de silo intrusif au terrain naturel, a livré un mobilier attribuable à la première moitié du II^e siècle avant notre ère⁴. À proximité, une deuxième fosse, elle aussi intrusive au substrat géologique, a été reconnue. La fouille partielle de cette dernière, essentiellement comblée de galets et blocs, a permis de récolter quelques fragments de *tegulae* antique, dont plusieurs rebords caractéristiques, ainsi qu'un petit lot de mobilier d'époque romaine (fragments d'amphore italique, de céramique grise monochrome et de *dolium*). Ce mobilier, chronologiquement hétérogène, ne permet pas de proposer une fourchette de datation précise. En effet, si quelques indices semblent attribuables à l'époque romaine républicaine, la présence de nombreux fragments de tuiles plates semblent, au contraire, appartenir au moins au début de la période augustéenne⁵.

Si la découverte de ce type de structure reste, somme toute, assez banale sur ce secteur de la ville antique, leur altitude, et notamment celle du substrat qu'elles recoupent, sont tout à fait intéressantes. En effet, le sondage anciennement réalisé au centre du parking du couvent avait permis d'étudier des niveaux d'époque protohistorique à plus de 5 m de profondeur. Cette différence d'altitude entre ces deux zones d'observation, distantes d'environ 50 m, confirme l'hypothèse⁶ de la présence d'un talweg. Il pourrait s'agir d'une dépression qui prend naissance à hauteur de la rue d'Iéna pour trouver son exutoire au niveau de la rue de Sèvres. Les niveaux d'occupation présents à cet en-

construction sont encore visibles à l'intérieur de la maison.

² Je tiens ici à remercier Jérôme Kotarba et Florent Mazière pour leur aide, notamment pendant la phase de terrain.

³ Cet endroit a fait l'objet de sondages archéologiques en 1950 (fouilles de Roger Grau). En 1984, un sondage de 4m2 a été réalisé au centre du parking. Ce sondage a permis de mettre en évidence une stratigraphie structurée, s'étalant du IV^e siècle à nos jours, de 5,50 m de puissance (bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, n°1, mars 1985).

⁴ Datation aimablement réalisée par Florent Mazière.

⁵ Datation aimablement réalisée par Jérôme Kotarba.

⁶ Information Jérôme Kotarba et Annie Pezin.

droit ont été piégés par des apports naturels (sédimentation par colluvionnement) et artificiels (remblais de destruction et exhaussement du sol suite à une occupation quasi-continue).

L'état d'arasement des structures mises au jour durant cette intervention et la disparition des niveaux de sols antérieurs témoignent certainement des importants travaux de terrassement inhérents à la construction du rempart médiéval puis du bastion du *Pou de les Encantades*.

À hauteur de la « Tour des Vents », la tranchée de pose de la canalisation de gaz a recoupé une structure bâtie, initialement interprétée comme étant un caniveau. Cette construction se présente sous la forme de deux murs parallèles distants l'un de l'autre d'exactly 1 mètre. Les murs sont construits en caïroux liés à un mortier de chaux assez grossier, de couleur blanche, et sont intrusifs au terrain naturel.

Ces deux murets, d'environ 0,40 m de large, ont été observés sur une hauteur d'environ 0,80 m. L'espace limité par ces deux structures est comblé par un sédiment limoneux sableux, brun moyen qui contient quelques fragments de tuiles courbes, de caïroux et des restes de faune.

La largeur de ce probable caniveau et sa position, en bordure de rupture de pente et au contact quasi-immédiat de la fortification, nous ont incités à consulter les plans anciens faisant référence à la ville d'époque moderne et du début de l'époque contemporaine.

L'étude de cette documentation nous a permis d'identifier cette structure qui correspond en fait à un passage souterrain permettant d'accéder à un bastion d'époque moderne accolé à l'extérieur du rempart⁷. Ce bastion, dit du « Pou de les Encantades » a été commandé en 1509 par le roi Ferdinand d'Aragon et réalisé sous le règne de Charles Quint⁸.

⁷ Plan non daté publié dans Bassède 1969, p. 43.

⁸ Bassède 1969, p. 42.

*
* *

Commune : **Espira-de-Conflent**

Nom du site : **Sarcophage de la Place de la rectorie**

Définition et datation : **haut Moyen Age**

Type d'intervention : Fouille de sauvetage

Responsables : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.) et Richard Donat (étudiant en anthropologie, E.H.E.S.S. Toulouse) avec la participation de Jérôme Bénézet (A.A.P.-O.)

Résultats :

Lors de travaux de réfection d'un drain situé le long du mur occidental de l'église Sainte-Marie d'Espira-de-Conflent, les ouvriers de l'entreprise Parents ont mis au jour un sarcophage en calcaire. Ce dernier, partiellement engagé sous le mur de l'église, avait déjà été dégagé par l'entreprise Py à la fin des années 1970. À cette époque, l'entreprise, pourtant agréée par les Monuments Historiques, en avait partiellement raboté le couvercle afin de poursuivre le creusement du drain.

Suite à cette découverte, l'entreprise Parents a immédiatement stoppé les travaux et prévenu la municipalité qui a signalé la découverte au Service Régional de l'Archéologie.

L'intervention archéologique qui a suivi a été réalisée du 6 au 7 décembre 1999. Cette opération consistait à fouiller le sarcophage, qui contenait deux individus, et à préparer la dépose de la cuve qui a été réalisée le 13 décembre 1999 par l'entreprise Parents et la municipalité d'Espira-de-Conflent. Les fragments du sarcophage ont été ensuite stockés au domicile de M. le Maire, le temps du séchage puis, au mois de mai 2000, le sarcophage a été reconstitué et restauré par l'entreprise Parents⁹.

⁹ Notons ici l'excellent travail de restauration entrepris par M. Parents qui a permis d'exposer et de présenter rapidement le sarcophage au public.



Sarcophage d'Espira (dessin Richard Donat)

La cuve, mise au jour lors de la réalisation du drain, était partiellement engagée sous le mur d'une maison, mitoyenne à l'église Sainte-Marie, et englobée par la maçonnerie du puits des cloches de l'édifice de culte. Les observations effectuées à cet endroit ont permis de montrer que le sarcophage se trouvait en fait enfoui sous le niveau de sol d'une galerie qui longeait initialement le mur sud de la nef de l'église. Le sol de ce passage, encore partiellement conservé, était constitué d'un pavage en carrelage calcaire. Il est possible, que ce passage, parallèle au mur méridional de la nef, corresponde à une des galeries du cloître associé au prieuré médiéval, mentionné en 1190¹⁰. Le sarcophage aurait

¹⁰ P. Ponsich, "Limits historics i repertori toponimic dels llocs habitats dels antics països de Rossello, Vallespir, Conflent, Capcir, Cerdanya, Fenolledès", *Revue Terra Nostra*, n°37, 1980, p. 103. J. Tosti, "Un village, une histoire, Espira-de-Conflent", *D'Ille et d'ailleurs*,

alors été déposé comme enfeu sous le passage dallé de cette galerie du cloître ou bien au contraire se serait trouvé là par hasard.

Le sarcophage monolithique est rectangulaire. De forme légèrement trapézoïdale, il mesure 1,98 m de long pour 0,64 m et 0,44 m de largeur. L'épaisseur moyenne des parois est d'environ 8 cm. Il était obturé par un couvercle à quatre pans muni d'au moins deux pseudo acrotères¹¹. Aménagé dans une roche calcaire, de couleur beige jaune, il présente une taille layée en chevrons répartis en rangs horizontaux. Présente sur les quatre côtés verticaux, cette taille constitue un véritable décor, réalisé à l'aide d'un marteau taillant ou d'un poinçon pourvu d'un tranchant large de 4,5 cm. Les bandes de chevrons mesurent environ 4 cm de hauteur.

La fouille de cette cuve a permis de mettre au jour deux individus de sexe masculin, vraisemblablement décédés entre 40 et 60 ans.

Le premier repose en position de décubitus dorsal - allongé sur le dos - (la plupart des relations articulaires sont en connexion lâche, ceci est liée à la décomposition du corps en espace non colmaté) tandis que le second a subi une réduction (la plupart des ossements ont été repoussés au pied du sujet en connexion, et de part et d'autre de ses jambes).

Des sarcophages similaires, mais de forme rectangulaire et non trapézoïdale, ont été découverts sur le site du Clos de la Lombarde (Aude)¹². Ils proviennent de l'île Sainte-Lucie (proche de Narbonne) et sont datés de la deuxième moitié du IV^e siècle ou du V^e siècle.

revue réalisée au collège P. Fouché d'Ille-sur-Têt, trimestriel, n°16, octobre 1989, p. 11.

¹¹ Les autres pseudo acrotères ont certainement été "rabotés" par l'entreprise Py.

¹² Y. Solier (dir.), "La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde à Narbonne, cadres archéologiques, vestiges et mobiliers" *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 23, Editions du C.N.R.S, 1991, p. 322.

Toutefois, d'autres sarcophages, trapézoïdaux, présents notamment sur les autres nécropoles de Narbonne, sont plus tardifs et ne semblent pas apparaître avant les VIe-VIIe siècles.

En Roussillon, ce type de cuve est tout à fait original. Le sarcophage d'Arles (" la Sainte Tombe "), daté du IVe siècle, est de forme rectangulaire. Taillé dans une roche calcaire, il possède un couvercle à quatre pans sans pseudo acrotères. Sur l'un des grands côtés, il est décoré d'un chrisme sculpté¹³.

À Elne, trois sarcophages sont déposés dans la galerie est du cloître. Ces sarcophages, en marbre, présentent tous les trois le symbole chrétien de la vigne ainsi que des motifs décoratifs d'origine syrienne. On peut les dater du VIe-VIIe siècles. Ils correspondent certainement à des productions des ateliers pyrénéens (Saint-Béat probablement) et appartiennent à l'école d'Aquitaine¹⁴.

Le sarcophage d'Espira pourrait donc dater de la période wisigothique. Une analyse radiocarbone a été réalisée sur les ossements de l'individu en réduction en fond de cuve. Ces résultats fournissent une fourchette de datation englobant l'ensemble du VIIIe siècle de notre ère¹⁵. Il est, à l'heure actuelle, difficile d'interpréter cette analyse. Il est toutefois possible que l'individu le plus ancien soit contemporain de la cuve, dont le type est certainement encore fabriqué et en usage à la fin du VIIe siècle, voire au début du VIIIe siècle. Il semble donc aujourd'hui certain que nous sommes en présence, à cet endroit, d'une nécropole du haut Moyen Age, peut-être déjà en relation avec un édifice de culte primitif.

*

¹³ H. Loréto, *Arles-sur-Tech, l'abbaye bénédictine Sainte-Marie et la ville*, Guide du visiteur, Arles-sur-Tech, 1990, 60 p.

¹⁴ R. Grau, *Guide du cloître et de la cathédrale, histoire de la ville d'Elne*, Imprimerie Littéraire Michel Fricker, Saint-Estève, 1984, 32 p.

¹⁵ Cette analyse radiocarbone a été réalisée par le Centre de Datation par le Radiocarbone, Université Claude Bernard Lyon 1, Centre des Sciences de la Terre, C.N.R.S.

* *

Commune : Latour-de-France

Nom du site : Saint-Martin

Définition du site et datation : Dolmen avec tumulus, probablement Néolithique final, occupation certaine de l'Age du Bronze Ancien à l'Age du Fer

Type d'intervention : Sondages

Responsable : Valérie Porra-Kuteni (Château-Musée de Bélesta) en collaboration avec Richard Iund (CEPC)

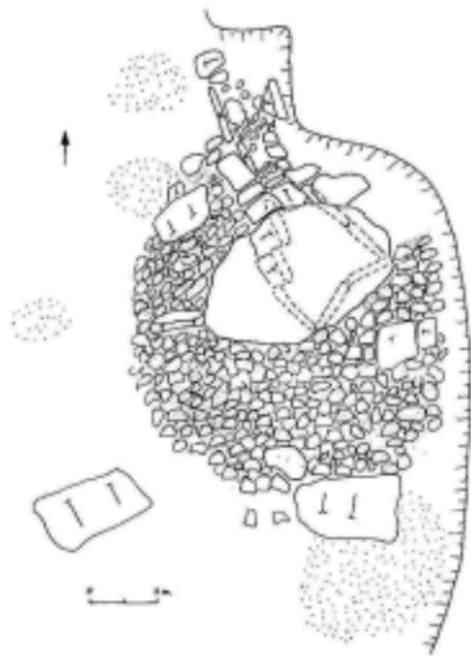
Résultats :

Ce mégalithe a été découvert fortuitement en 1995 par des habitants de Latour-de-France (Mme Bourdanel et M. Laffont).

Les travaux ont porté essentiellement sur le décapage du tumulus pour la partie actuellement accessible (car tout le côté est recouvert d'un épierement) et sur le dégagement de la chambre, de manière à mieux comprendre le fonctionnement de ce monument.

C'est ainsi que seulement une partie du tumulus a été conservée dans les secteurs nord, ouest et sud : elle forme un cercle d'environ 4 m de diamètre et ne possède plus sa bordure initiale. En effet, la dernière mise en culture (vigne) a nécessité le retrait au maximum des pierres du cairn gênant les plantations. Deux grandes dalles (2 m de long) se trouvent à l'ouest et au sud, et pourraient provenir d'une possible structure rayonnante du tumulus.

Au nord, un couloir orienté nord-ouest donne accès à la cella de plan trapézoïdal. Si l'on se réfère à la typologie des dolmens de Catalogne Sud (surtout l'Ampurdan) établie par Josep Tarrus, ce dolmen pourrait dater du Néolithique final.



Plan du Château de St. Martin (L'Atelier de France - P.-O.)

Quant au mobilier (essentiellement céramique) découvert durant le décapage des petits blocs du tumulus, il est représentatif des principales occupations : âge du Bronze ancien (bord décoré de chevrons pointillés), Bronze moyen (anse à poucier, anse en ruban avec carène anguleuse, fragment de petit vase à fond plat) et Age du Fer (fragment de coupelle à fond ombiliqué).

*
* *

Commune : Montesquieu

Nom du site : Le Château

Définition et datation : Château médiéval, occupation révolutionnaire

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Carole Puig, A.A.P.-O.

Aménageur : Municipalité de Montesquieu.

Équipe de fouille (association Rempart) : Giorgia Spano, Andrea Scarlatti, Virginie Tétu, Guillaume Roll, Isabelle Escande, Marine Lainé, Sonia Toussaint et François Finck avec Karine Cuidet et Benoît Lagache (animateurs).

Résultats :

Le château fait l'objet, depuis les années 1980, de campagnes de reconstruction et restaurations annuelles organisées par l'Association de Défense du Patrimoine Catalan de Montesquieu, en collaboration avec l'association Rempart.

La première mention du château remonte au XI^e siècle, mais le site a été occupé jusqu'à l'époque contemporaine. En effet, en 1794, au cours de la bataille de Montesquieu, il apparaît comme une forteresse très bien située et dont le contrôle est indispensable.

Le château se trouve sur un piton rocheux, actuellement au cœur du village qu'il domine. En fait, le *castrum* médiéval est, sans aucun doute ici, à l'origine du regroupement villageois. Le château est entouré de l'enceinte médiévale, dont on voit encore la rampe d'accès au sud-est, aujourd'hui occupée par des jardins et des poulaillers. Les vestiges en place sur le sommet de la butte sont nombreux. Toutefois, ils ont subi d'importantes dégradations (construction d'une citerne, fouilles clandestines ...). Une salle voûtée d'une quinzaine de mètres de long est bien conservée. Dans le long terme, l'association et la municipalité souhaitent aménager cette salle et l'ouvrir au public (salle d'exposition ...). Ainsi, une des priorités est l'imperméabilisation de la couverture.

Les prescriptions archéologiques avaient, cette année, pour objectif de déterminer le potentiel archéologique du château ainsi que l'épaisseur, la datation et la conservation d'éventuels vestiges. Quatre sondages ont ainsi été répartis un peu partout sur le piton.

Le premier sondage a été implanté sur le sommet de la salle voûtée, car un niveau de sol en cayrous avait déjà été repéré au cours de travaux anciens. Ce sol a été retrouvé. Il repose sur des niveaux d'argile compacts et rubéfiés. L'hypothèse selon laquelle cette épaisse chape servirait à imperméabiliser le sol d'une éventuelle terrasse est intéressante. Néanmoins, la présence de nombreuses tuiles courbes dans le ni-

veau qui le couvre induit l'existence d'un probable toit. Ce ne serait donc pas une terrasse mais une salle couverte d'un étage. Dans ce cas, l'existence de couches aussi épaisses dans le seul but d'isoler le sol ne s'explique pas. De plus, ces niveaux argileux nappent, sur au moins 0,20 m, l'épaisseur du mur sud. Il y a donc probablement une réfection de la partie supérieure de la salle.

Un autre sondage a été réalisé à l'autre extrémité de la salle. Deux états s'observent ici :

- Une maçonnerie plane qui a été cassée et sous laquelle *l'extrados* de la voûte que l'on observe aujourd'hui vient se placer.

- Le second état est dû à la construction de la voûte. Celle-ci a cassé les niveaux en place jusqu'au Mr 3 dont il reste un lambeau. Une fois la voûte construite, un épais remblai a servi de chape à un nouveau sol de brique rouge. Néanmoins, ce sol est moins solide que celui qui a été observé dans la partie est de la salle. De plus, il se trouve à 0,15 m au-dessus du précédent.

Ces sondages démontrent qu'il y a eu, de part et d'autres de la salle voûtée, plusieurs étapes de construction ou de reconstruction. De même, le dernier état, celui que l'on peut observer en coupe, est différent à l'ouest et à l'est. Ainsi, pour bien appréhender l'organisation de la couverture de cette salle, il semble indispensable de procéder à une fouille sur toute sa superficie.

Les autres sondages implantés sur le château ont pour l'essentiel révélé des vestiges d'époque moderne voire contemporaine. Ils attestent ce que la précédente opération (année 1999) avait déjà permis de mettre en évidence, à savoir une profonde réfection du château au cours des guerres révolutionnaires.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Couvent des Minimes**

Définition et datation : **bas Moyen Age, époque moderne**

Type d'intervention : Evaluation archéologique

Responsable : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.) avec la collaboration de Carole Puig (A.A.P.-O., fouille et étude documentaire) et la participation de Jérôme Bénézet et Jean-Pierre Lentillon (fouille et étude du numéraire)

Traitement du mobilier céramique : Jérôme Bénézet, Sabine Brest, Claire Brieu, Huguette Gzrészick, Gilbert Lannuzel, Marie-Lou Lannuzel, Jacqueline Noël, Alice Nourry, Raymond Nourry... et bien d'autres, tous membres de l'A.A.P.-O.

Résultats :

Cette intervention était motivée par un projet d'aménagement de l'actuel parking du couvent des Minimes. Cet espace, d'environ 2700 m², se trouve au nord des bâtiments conventuels et domine d'environ deux à trois mètres la rue de l'Académie. Le projet prévoit le décaissement du parking pour le remettre au niveau des rues Saint-François de Paule et de l'Académie. L'intervention archéologique a été réalisée du 8 au 16 janvier 2000 et a eu pour objectif d'évaluer le potentiel archéologique présent sur cet espace.

Le couvent des Minimes a été créé en 1575 et a certainement été construit sur une partie de l'ancien *call* ou quartier des Juifs. Huit ou neuf maisons furent rasées et leur emplacement réuni à des terrains vagues pour construire l'église et les bâtiments conventuels¹⁶. Le cloître à double étage, en brique, n'a été construit qu'en 1617.

Durant la Révolution Française, la constitution civile du clergé a entraîné l'expulsion des religieux. Cette dernière n'a fait, à Perpignan comme ailleurs, que mettre fin brutalement à un long dépérissement des couvents, engagé dès le début du XVIII^e siècle. Les capucins ont été les premiers religieux expulsés (janvier 1791). À partir de mars de la

¹⁶ De Roux 1996, p. 111.

même année ce fut le tour des Augustins réformés, des pères de la Merci, des Carmes et enfin des frères du couvent des Minimes¹⁷.

Dès l'évacuation des couvents achevée, l'armée a réquisitionné la plupart d'entre eux pour les transformer en casernes, en dépôts de vivre ou d'habillement. Le couvent des Minimes est devenu un dépôt de la Manutention militaire, et ce jusqu'en 1988 où il a été rétrocédé à la ville. C'est cette occupation qui a assuré la conservation du couvent et qui lui a permis de garder une authenticité remarquable¹⁸.

Les observations effectuées sur cette zone ont permis d'individualiser partiellement le plan d'un bâtiment dont la fonction nous échappe. Dans l'espace limité par les murs MR 1001 et MR 1010, nous avons pu individualiser un probable lambeau de sol. Ce dernier se caractérise par un niveau de terre, de texture compacte, déposé sur un radier de galets et blocs disposés, semble-t-il, de façon désordonnée. Ce probable niveau de sol se trouve juste sous la couche de remblais supportant le bitume du parking. Il est donc difficile de savoir si cette couche indurée correspond bien à un niveau de sol d'occupation ou si sa texture est inhérente au compactage des terres lors de la dépose du radier.

La fouille de ce bâti n'a livré que peu d'informations concernant sa fonction et sa datation. Le mobilier observé lors des nettoyages de surface est souvent hétérogène et on ne peut, en l'absence de fouille fine, exclure la possibilité de pollutions inhérentes à des stratigraphies souvent bien plus complexes que ne le laisse entrevoir les diagnostics. Pour alimenter notre réflexion, nous disposons toutefois de plusieurs plans, considérés comme très précis. Le premier, le plan-relief de Perpignan, est daté de 1686. Il rend en trois dimensions, avec un grand réalisme, l'état détaillé de la ville, de ses fortifications et de sa campagne proche.

En 1686, le couvent possédait déjà sa physionomie actuelle. Toutefois, le plan-relief nous apporte quelques renseignements sur les constructions observées lors des diagnostics. Les murs est-ouest (MR 1010 et MR 1005), parallèles à la façade du couvent, sont déjà reportés sur le plan-relief et semblent correspondre à un seul et unique mur de clôture. Dans sa partie ouest, une ouverture permettait l'accès au couvent. Le chaînage d'angle (US 1006) observé à l'extrémité ouest de la zone décapée correspond certainement, au vue des mesures prises, à un des pieds droits de cette ouverture. Quant au mur MR 1001, perpendiculaire aux murs MR 1005, MR 1010 et à la façade des bâtiments conventuels, il n'est pas du tout reporté et pourrait être antérieur.

Le mur de clôture est également reporté sur un plan, non daté, réalisé par l'Agence des Bâtiments de France.

Sur la foi du plan-relief de Perpignan, on peut tenter une mise en phase chronologique des vestiges mis au jour dans cette zone. L'occupation la plus ancienne est matérialisée par une fosse (FS 1008), datée de la première moitié du XVe siècle. Cette fosse est intrusive à une couche de remblais (US 1009) dans laquelle sont également creusées les fondations du mur MR 1001. Le niveau de sol et son radier (SL 1016) peuvent prudemment être mis en relation avec le mur MR 1001. La dernière phase d'occupation, toujours antérieure à 1686 et donc à la réalisation du plan-relief, voit la construction du mur de clôture de la partie nord du couvent. Ce dernier a certainement subsisté jusqu'à la réfection du parking et la dépose du goudron. Ces hypothèses restent, en l'absence de vision globale du secteur, à manier avec prudence. Seule la réalisation d'une fouille extensive de cette zone pourrait permettre de comprendre la succession chronologique des vestiges partiellement mis au jour durant cette campagne.

¹⁷ De Roux 1996, p. 207.

¹⁸ *Op cit.*, p. 209.



Perpignan - Couvent des Minimes
Zone 1

Les vestiges d'occupation antérieurs au couvent sont, nous l'avons vu, peu nombreux. Les travaux de nivellement qui ont précédé la construction des bâtiments religieux ont certainement entraîné la disparition des vestiges du début de l'époque moderne et de la fin du Moyen Age. Seule une fosse dépotoir, datée de la première moitié du XV^e siècle, a pu être individualisée.

Cette fosse, intrusive à une couche de remblais restée non datée (US 1009), se trouve au sud-ouest de zone 1. Cette

dernière, qui avoisine une superficie d'environ 2 m² pour une profondeur maximale de 0,45 m, est comblée par un sédiment limoneux sableux, de couleur brun moyen et contenant de nombreuses inclusions de charbons de bois. La fouille de cette fosse a permis de recueillir un grand nombre d'objets de la vie quotidienne (vases, objets en fer, monnaies, dés à jouer, épingles à cheveux...) permettant ainsi une réflexion sur le statut social du ou des propriétaires de ces objets.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Collège Jean Moulin**

Définition et datation : **bas Moyen Age, moderne, contemporain**

Type d'intervention : Evaluation archéologique en tranchées

Responsable : Hervé Petitot (A.F.A.N.)

Équipe (A.F.A.N.) : Vincent Belbenoit, Agnès Bergeret (responsables de secteur) ; Jean-Luc Blaison, Serge Bonnaud, Olivier Dayrens, Patrick Lebeau (techniciens), Laurent Cordier (topographe), Véronique Lelièvre (infographe).

Résultats :

Le collège Jean Moulin de Perpignan se situe à 400 m au nord-est du palais des rois de Majorque. Il se trouve partiellement à l'emplacement de l'ancien couvent Saint-Sauveur, comprenant un important bâti et de vastes jardins dont l'origine remonte à la première moitié du XIIIe siècle. Le projet de rénovation d'une partie de ce collège ainsi que la construction de nouveaux bâtiments scolaires dans une cour a entraîné la réalisation d'une évaluation archéologique, suivie par le Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon. Les travaux ont été confiés pour exécution à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales (A.F.A.N.). L'opération a été assurée par 6 archéologues A.F.A.N. du 7 au 15 septembre 2000. Le Document Final de Synthèse a été réalisé par V. Belbenoit et H. Petitot du 18 septembre au 6 octobre 2000.

Les recherches archéologiques menées ont permis de mettre au jour des vestiges appartenant aux époques du bas Moyen Age, moderne et contemporaine. Ainsi une ancienne pièce d'habitat a été reconnue. Il y a tout lieu de croire que celle-ci correspond à la cuisine de la maison D du couvent Saint-Sauveur (plan de A. Margoüet daté de 1792). À l'est de cette maison se trou-

vaient des jardins potagers en terrasse, dépendants directement du couvent. Des couches de culture probable, dont la plus ancienne a été datée du XIVe siècle, semblent confirmer l'existence de ces jardins. Une construction partiellement dégagée pourrait être le mur de soutènement d'une ancienne terrasse. Au XVIIIe siècle, ces terrasses vont disparaître avec la réalisation d'une importante plate-forme qui a entraîné de lourds travaux de nivellement et de remblaiement. Le rehaussement du sol de cette plate-forme au XIXe siècle va nécessiter la construction d'un ouvrage d'art qui assurera sa stabilité côté nord. Cet ouvrage aura également pour but de recueillir les eaux d'infiltration et les évacuer par un puits perdu.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Eglise Saint-Jacques**

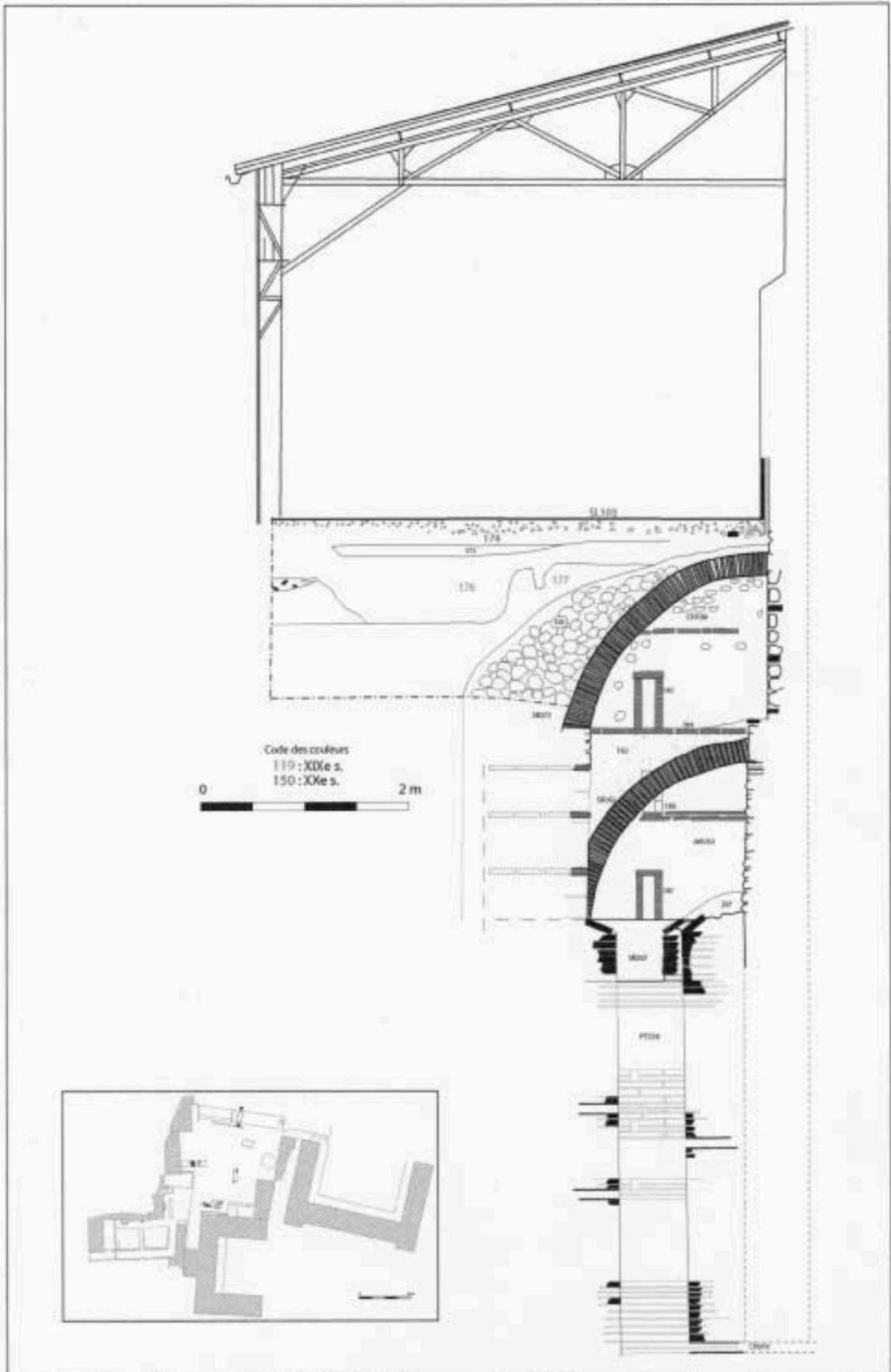
Définition et datation : **Moyen Age**

Type d'intervention : Fouille de sauvetage (mars et septembre 2000)

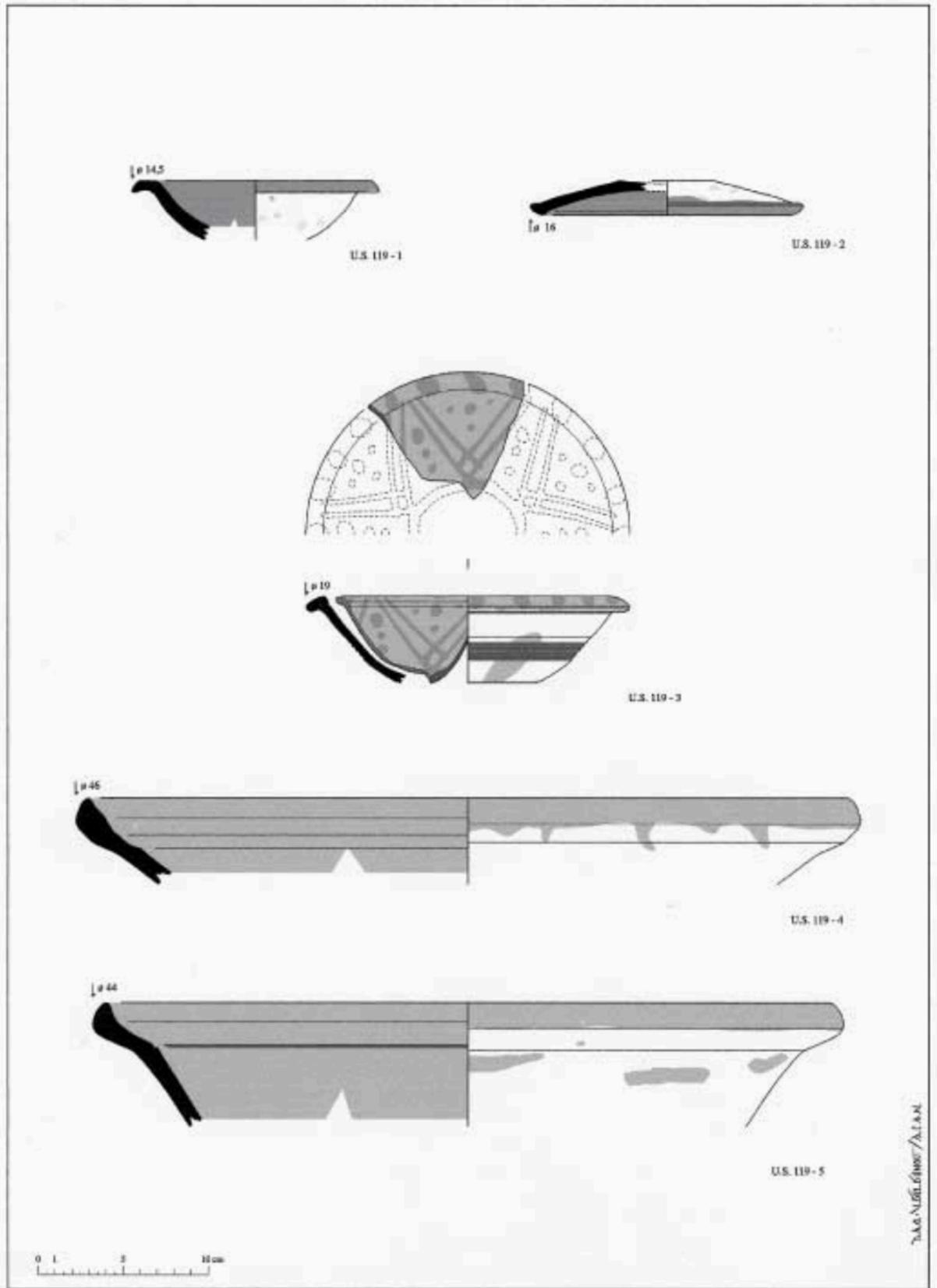
Responsable : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.)

Résultats :

L'église Saint-Jacques correspondait à la seconde paroisse de Perpignan. La première mention que nous possédons de cet édifice remonte en 1244. Sa construction, *extra-muros*, est liée à l'expansion démographique de Perpignan au Moyen Age. Au XIIe siècle, le premier noyau fortifié de Perpignan englobait l'église Saint-Jean-le-Vieux, et le secteur environnant où sont bâtis l'actuelle cathédrale et son



Perpignan - Collège Jean Moulin, coupe nord-sud de l'ouvrage de soutènement



Perpignan, Collège Jean Moulin
Formes céramiques de l'Us 119 (sondage 3)

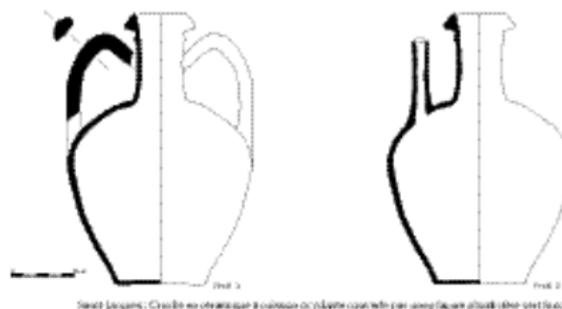
cloître-cimetière, les quartiers du Castillet, du bastion Saint-Dominique et de la Révolution Française. Au milieu du XIII^e siècle, on procéda à la construction d'une nouvelle enceinte afin de protéger les nouveaux quartiers situés au nord du *Pont d'en Bastit* et de la rue de la Fusterie. En 1172, Alphonse 1^{er}, héritier du comté du Roussillon, voulut déplacer la ville sur le *Puig* Saint-Jacques afin d'améliorer sa défense, mais il dut y renoncer devant les protestations unanimes des habitants. Jacques II de Majorque, à la fin du XIII^e siècle, entreprit la construction de nouveaux remparts, englobant les quartiers du *Puig* Saint-Jacques, du *Puig del Rei* et du chemin de *Malloles*. L'église Saint-Jacques est installée sur le *Puig*, où les textes font état de deux communautés : des jardiniers et des tisserands. Organisés en confréries, ils installeront leur siège au sein de l'édifice de culte. À ces deux corporations allaient se joindre, au début du XV^e siècle, deux nouvelles confréries dont le caractère était plus spécifiquement religieux. L'une d'elles allait éclipser toutes les autres en prestige : il s'agit de la confrérie de la *Sanch*.

Les travaux de construction de l'église commencèrent dans la première moitié du XIII^e siècle avec la réalisation de la partie orientale de la nef. On éleva des colonnettes afin de recevoir les voûtes. Les trois travées occidentales ne datent que du XIV^e siècle. À ce moment, on décida de substituer aux voûtes d'ogives prévues pour la nef, une couverture en charpente sur arcs diaphragmes. Les voûtes actuelles de la nef, en plâtre, ne datent que de 1785, tandis que celles des chapelles latérales remontent au XV^e siècle. Le portail d'entrée, très sobre, fut exécuté au XVI^e siècle, en marbre de Baixas. L'abside a été élevée ultérieurement. À sept pans, et plus haute que la nef, elle est voûtée d'ogives et sa clef s'orne d'un Saint Jacques cantonné du blason de la confrérie des jardiniers.

Le 10 mars 2000, les services techniques de la ville de Perpignan ont informé le Service Régional de

l'Archéologie¹ de la découverte de vases lors des travaux de réfection de la toiture de l'église Saint-Jacques. Ces vases ont été mis au jour dans les remblais comblant l'*extrados* sud-ouest de la voûte d'une des chapelles latérales de l'église Saint-Jacques. Lors de notre arrivée, la totalité des récipients avaient déjà été extraits des voûtains, empêchant toute observations *in situ* de ce mobilier.

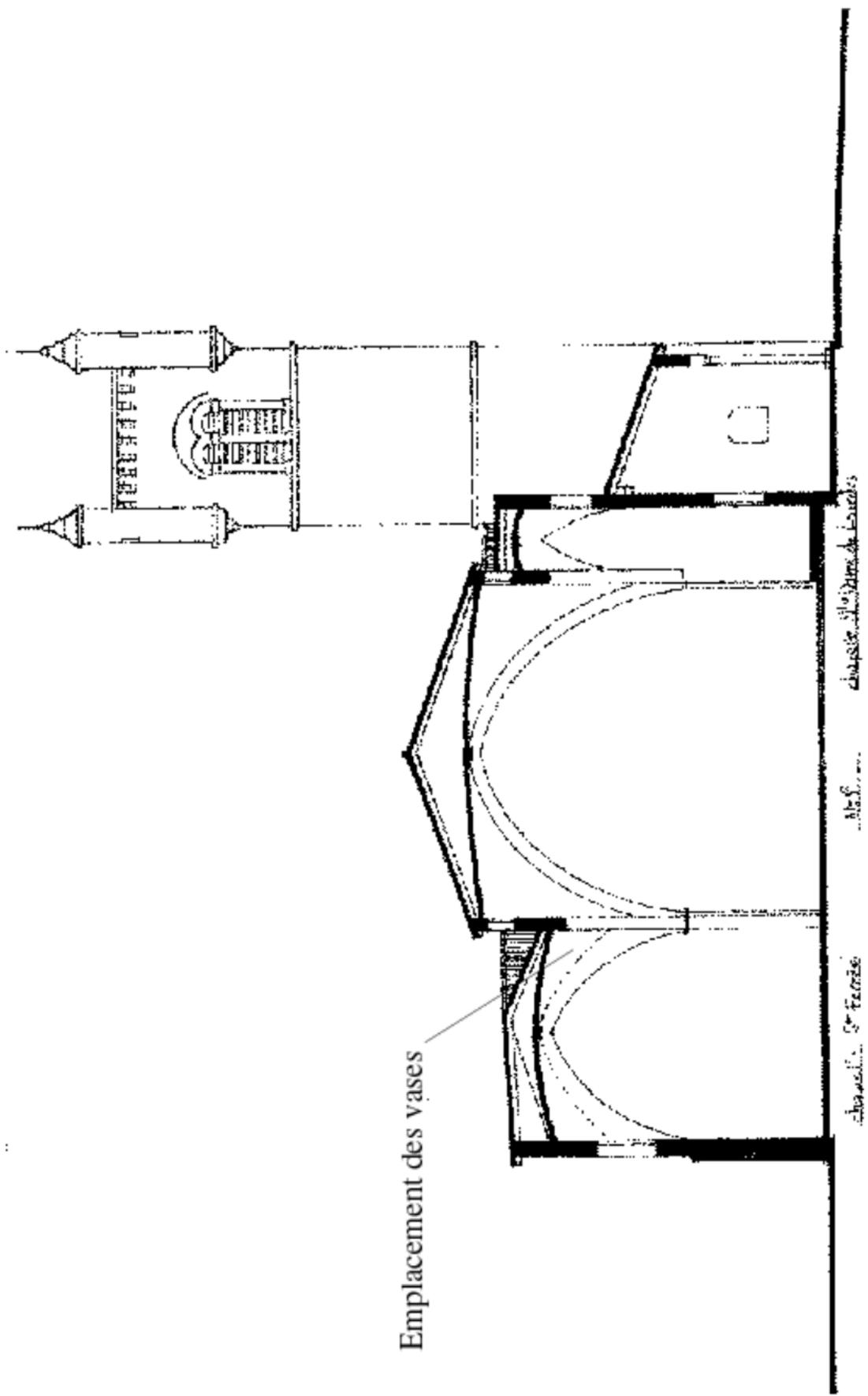
Le matériel mis au jour compte au total neuf récipients, pratiquement complets. Il s'agit de deux vases à liquide en céramique commune à cuisson réductrice, de six jarres importées de Catalogne du sud et d'une singulière cruche munie d'un bec tubulaire fixé sur l'épaulement.



Le 8 septembre 2000, l'entreprise Py, chargée des travaux de restauration de l'église Saint-Jacques, a informé le Service Régional de l'Archéologie de la découverte de nouveaux vases sous la toiture de l'église Saint-Jacques. Après concertation avec l'entrepreneur, les architectes des Monuments Historiques et la Municipalité de Perpignan, il a été décidé de procéder à la fouille et au prélèvement des vases gênant la poursuite des travaux. L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales a été chargée de l'exécution.

Au total près de 200 récipients ont été mis au jour dans les remblais comblant l'*extrados* sud-est de la voûte d'une des chapelles latérales de l'église

¹ En tout premier lieu, les services techniques ont contacté le Service Archéologique de *Ruscino* qui n'a pu prendre en charge cette découverte située pourtant sur le territoire municipal.



Emplacement des vases

chapelle St. Jacques Abs. chapelle St. Jacques de Lescar

Édifié par JACQUES LOUIS CASSEMERSON
 Échelle 1/200 S. D. A. P. 14.11.2000 R. Bessac

Saint-Jacques. Il s'agit essentiellement de marmites, de cruches ou de grandes jarres datées de la première moitié du XVe siècle, pour la plupart produites sur place. La fouille, qui concernait essentiellement le voûtain sud-est de la chapelle, a consisté à démonter le radier de mortier supportant les tuiles afin d'accéder aux récipients. Une fois cette tâche achevée, les archéologues ont procédé au démontage, couche par couche, de l'empilement de céramiques, qui par endroit atteignait plus de 1,20 m. Toutes les pièces ont été relevées sur un plan et photographiées afin de pouvoir reproduire, le cas échéant, cet empilement. Par ailleurs, quelques vases restés en place contre le mur gouttereau ont été moulés afin d'être présentés au public. Les céramiques ont été descendues du toit à l'aide d'une grue, avant d'être transférées au Dépôt Archéologique Départemental pour y être étudiées.

À la fin du Moyen Age, l'emploi de céramiques dans les constructions est relativement répandu en Catalogne. Les pièces peuvent être soit incorporées dans un mortier de chaux, soit simplement posées sur la voûte. Un tel usage influe sur l'architecture, l'assainissement et l'acoustique du bâti. À Saint-Jacques, les vases étaient disposés sur les reins de voûte (*l'extrados*) afin de réaliser du volume sans les surcharger. Ces récipients permettaient également d'absorber l'humidité et donc d'assainir la construction. L'empilement des vases était ordonné et certains récipients ont été retaillés afin d'assurer un meilleur calage. Les plus gros vases, les jarres notamment, sont placés à la base, tandis que les cruches ou marmites, de taille plus petite, sont généralement disposées en haut. Une fois le vide comblé, on procédait à la construction d'une chape de mortier, d'environ 10 cm d'épaisseur, qui servait de radier à la toiture. Pour éviter que le mortier de chaux ne s'infilte entre les vases, on prenait soin de colmater les interstices par des tessons de poterie ou des fragments de tuile.

Au total, 182 récipients ont été prélevés sur les voûtes de l'église Saint-Jacques. L'intérêt de cette série réside dans l'état de conservation exceptionnel des vases mais aussi dans l'opportunité qu'elle nous offre d'avoir un aperçu de l'équipement du vaisselier perpignanais durant la première moitié du XVe siècle. Seuls les gros récipients (marmites, cruches, jarres...) sont représentés, tandis que la vaisselle fine de table (assiettes, bols, écuelles...) est totalement absente.

Dans la série de Saint-Jacques, les marmites sont largement majoritaires (67% du mobilier). Elles possèdent une pâte orangée, voire rouge, assez sableuse. La partie intérieure des vases est recouverte par une glaçure plombifère, peu couvrante, aux couleurs variant du jaune-miel au vert foncé, en fonction ou non de l'adjonction de cuivre.

Le répertoire des formes est essentiellement constitué de marmites globulaires dans lesquelles on pratiquait des cuissons bouillies ou à l'étouffé. À deux exceptions près, provenant des ateliers languedociens de Saint-Quentin-la-Poterie (Gard), tous ces vases sont de facture locale.



Les *poals* (gargoulettes) se présentent sous la forme de gros récipients, très ventrus, à pâte sableuse et de couleur brune. L'écoulement du liquide était facilité par un bec tubulaire, installé au départ du col. Ces vases, de plus de 35 litres, étaient certainement destinés au stockage ou au transport de liquides.

La plupart des cruches (*canters*) mises au jour se caractérisent par une pâte assez épurée, bien cuite, recouverte à l'intérieur et parfois à l'extérieur par une glaçure plombifère, souvent de couleur verte. De formes globulaires,

ces cruches se caractérisent par la présence de becs tubulaires ou de becs pinçés et d'anses plates fixées sur le col. Des décors ressemblant à des tétons décorent la panse de certains vases. Certains récipients, proches des *poals*, se caractérisent par des anses en panier fixées sur le col et souvent ornées de décors digités.

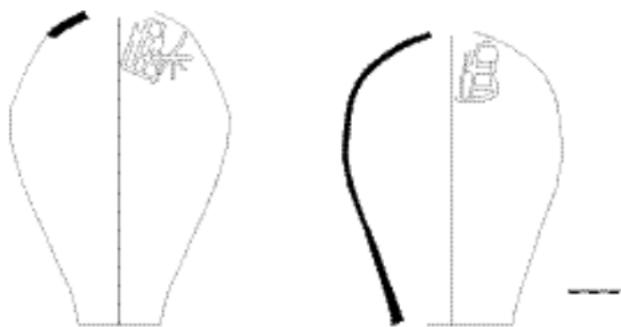


schéma Jarres : Jarses originaires de Catalogne au nord-est des Pyrénées de style valencien

La plupart des jarres ou *gerres* découvertes sur le toit de l'église Saint-Jacques proviennent de Catalogne du Sud. Il s'agit généralement de récipients assez haut, de forme sensiblement piriforme, achevée par un col étroit. Ces vases pourraient correspondre à des *gerres vinaderes* (jarres à vin) mentionnées dans les contrats de l'époque. D'autres jarres, plus volumineuses, pouvaient également servir au transport de l'huile.

Certaines jarres portent encore des marques peintes à l'ocre rouge qui correspondent certainement à des marques de marchands, que l'on retrouve parfois sur certains contrats ou lettres de change. Pour ces marques, on note la prédominance de signatures formées par les initiales du propriétaire et/ou des croix stylisées.

Les jarres les plus volumineuses étaient parfois destinées au transport, sur les navires de commerce, de vaisselles importées le plus souvent de la région valencienne. Une jarre de ce type, contenant 84 écuelles décorées au bleu de cobalt, a notamment été retrouvée au large de l'Île de Majorque.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : Place de Catalogne

Définition et datation : Occupations rurales du Xe-XIIe siècles et du XVIIe siècle ; éléments des fortifications du XVIIe siècle

Type d'intervention : Evaluation archéologique.

Responsable d'opération : Vanessa Rouppert (A.F.A.N.).

Equipe A.F.A.N. : Catherine Bioul (topographe), Christophe Jorda (géomorphologue), Stéphane Lancelot (dessinateur/infographe), Laurence Lautier (responsable de secteur).

Collaborations : Patrice Alessandri (A.F.A.N.), Aymat Catafau (Université de Perpignan), Frédéric Loppe (Amicale laïque de Carcassonne).

Résultats :

L'évaluation du potentiel archéologique de l'espace occupé par la place de Catalogne a été réalisée en amont du projet d'aménagement de parkings souterrains par la Ville de Perpignan. Le site est compris dans l'interfluve créé par la Têt et la Basse, ancienne île Notre-Dame, au nord-ouest de la ville médiévale, sur le tracé des anciens remparts Vauban. Une étude documentaire préalable¹ avait permis de rassembler et d'analyser divers documents concernant l'aménagement du rempart bastionné de la Ville Neuve en 1683, construit en partie sous la place. Ce rempart avait été finalement démolé à partir de 1904.

Sur les 3128 m² concernés par l'emprise du projet, seuls 256 m² ont été sondés tant en raison de circonstances (présence de réseaux, de palmiers, de monuments et d'aménagements antérieurs intrusifs ; problèmes de circulation routière, d'accès et de manœuvres

¹ Étude réalisée du 6 mai au 11 juin 1999 par Frédéric Raynaud (A.F.A.N.) ; voir RAYNAUD F., Perpignan, Place de Catalogne, *Bulletin de l'Association archéologique des Pyrénées-Orientales*, n°14, décembre 1999, p. 34.

des engins mécaniques) que de choix scientifiques. L'opération a permis la reconnaissance d'une occupation rurale (ou périurbaine) lâche à partir du Xe siècle, qui s'intensifie sensiblement à l'époque moderne et notamment à la fin du XVIIe siècle, en plus d'éléments des fortifications du XVIIe siècle (fossé, remblais, mur, chemin couvert) que l'on s'attendait à découvrir. Plusieurs traces d'inondations successives, liées aux débordements de la Têt et de la Basse, ont également été diagnostiquées. Ces différents témoins des activités naturelles et humaines s'inscrivent au cours de sept phases liées au fonctionnement du site. L'intervention a en outre permis, d'une part, de vérifier la fiabilité du plan en relief (élaboré peut-être en 1686, au plus tard en 1701), d'autre part, de croiser les résultats de l'étude documentaire préalable et ceux révélés par le terrain. Ainsi les données archéologiques confirment globalement les sources écrites et iconographiques.

Le premier niveau d'occupation attesté, au-dessus de la terrasse alluviale, appartient en effet, en l'absence d'éléments contradictoires, à un horizon Xe-XIIIe siècle (céramiques oxydantes polies). Il scelle une couche de sédimentation caractérisée par des alluvions sablo-limoneuses peu anthropisées (rares charbons de bois et cailloux) et sans matériel céramique. Ce niveau d'occupation est défini par la présence de tessons de céramiques homogènes, non roulés, et posés à plat, non associés à des structures, du moins dans les limites des tranchées de diagnostic.

La deuxième phase de fonctionnement du site se présente sous la forme d'apports sablo-limoneux de couleur grise plus affirmée, qui renferment davantage de charbon de bois et de cailloux, indiquant une présence humaine plus forte.

La troisième phase est matérialisée par des apports sablo-limoneux de couleur grise dont le sommet est tassé. Il s'agit alors d'un secteur totalement occupé. Mais la séquence sédimentaire ne

correspond cependant toujours pas à celle d'une occupation urbaine. Etant donné la situation d'interfluve du gisement, il s'agit selon toute vraisemblance d'un espace inondable occupé par des jardins ou des champs en périphérie de l'agglomération. Aucune structure d'aménagement liée à la mise en culture de cet espace n'a été mise au jour lors du diagnostic. Plusieurs documents de différentes natures (plan manuscrit couleur de 1649 de De Beaulieu, inventaire des biens fonciers de 1683, carte de Cassini, cadastre napoléonien de 1807)² attestent cependant la présence de champs ou jardins libres de constructions dans ce secteur, au moins pour la dernière période de cette phase. C'est, en effet, cet espace, dans la partie ouest de l'île Notre-Dame, en limite du secteur sondé, reconnu alors comme étant libre, qui a été choisi pour implanter l'ouvrage à cornes à partir de 1683³. L'essentiel du matériel lié à cette troisième phase appartient à la fin du XVIIe siècle; seul du mobilier résiduel représente les XVe-XVIe siècles et la séquence finale du Xe-XIIIe siècles.

La quatrième phase se subdivise en trois temps que caractérisent a) — le creusement d'un fossé en même temps que la mise en place d'un premier remblai principal lors de la phase 4a, b) — la constitution d'un deuxième remblai, globalement plus argileux, sans doute à la suite d'une inondation et la construction d'un mur venant soutenir ces remblais, lors de la phase 4b, et, enfin, c) — la mise en place d'un sol construit pendant la phase 4c. Si l'on considère, d'un côté, l'ensemble des structures liées à la qua-

² ROUX A. (de), *Perpignan de la place forte à la ville ouverte, X-XXème siècle*, Archives communales de Perpignan, Perpignan : éd. des Archives communales de Perpignan, 1996, (coll. *Perpignan - Archives - Histoire*), fig. 9 et 17, et p. 232 et RAYNAUD F., *Place de Catalogne, Perpignan (Pyrénées-Orientales)* ; n°14, décembre 1999, p. 34.

³ ROUX A. (de), *Perpignan de la place forte à la ville ouverte....* RAYNAUD F., *Place de Catalogne, Perpignan (Pyrénées-Orientales)* : Étude documentaire, Montpellier, SRA, Languedoc-Roussillon, 1999, p. 16-36.

trième phase et, d'un autre côté, le plan en relief sensé rendre compte des travaux de fortification de Vauban ainsi que ce que l'on sait, par ailleurs, des types d'aménagements fortifiés de l'époque et des témoignages littéraires des XVIII^e et XIX^e siècles, il est possible d'identifier, non seulement, le talus de fossé retrouvé sur le terrain à celui figuré en avant du rempart du XVII^e siècle sur le plan en relief par exemple, mais encore de restituer le mur de contrescarpe, soutenant, au sommet de la contrescarpe, une plate-forme constituant un chemin couvert.

La cinquième phase correspond à l'arrachement du mur et au comblement de sa tranchée de démolition et du fossé par deux principaux remblais. Ceux-ci sont chargés de nombreux matériaux de construction, éléments de démolition, qui les distinguent l'un de l'autre, notamment, par leur densité. Dans les deux remblais, la majeure partie du matériel est datée de la fin du XIX^e siècle (à partir de 1850). C'est à partir de 1904, après la procédure de déclassement qui aboutit en 1901, que les remparts de Perpignan commencent effectivement à être démolis. Les déblais issus de cette démolition sont alors utilisés pour combler les fossés.

La sixième phase, qui est représentée par une couche de sables jaunes de débordement pauvre en matériel peut provenir du débordement de la Basse ou de la Têt. Il est attesté, en effet, que de violentes inondations ont fait déborder ces cours d'eau, notamment au XIX^e siècle et même en 1940, après le remblaiement des fossés⁴.

C'est sur cette couche de sables que la place est installée à la période contemporaine. La place de Catalogne a été ainsi nommée par décision municipale, le 10 novembre 1908⁵.

*
* *

⁴ ROUX A. (de), 1996, p. 285-297. WIART V., 1988, p. 15.

⁵ CAMPS C., *Perpignan pas à pas*, Horwath : éd. Le Coteau, 1983, p. 80.

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Route Nationale 9 – déviation du Grand Saint-Charles**

Type d'intervention : Diagnostic par tranchées mécaniques

Responsable d'opération : Jérôme Kotarba (A.F.A.N.)

Intervenant de terrain : Thomas Perrin (technicien A.F.A.N.) et Cyril Brès (topographe, A.F.A.N.)

Résultats :

Cette opération d'évaluation archéologique par diagnostics a été réalisée sur le projet de contournement routier du Grand Saint-Charles dont le maître d'œuvre est la Direction Départementale de l'Équipement. Ce nouveau tronçon routier se situe dans la partie sud-ouest de la commune de Perpignan, à proximité immédiate du hameau d'Orle. Les secteurs traversés par le projet sont agricoles dans les deux tiers sud-ouest.

Cette intervention, qui fait suite à une prospection réalisée en 1999 par C. Puig et son équipe, a permis de mettre en évidence des vestiges appartenant à plusieurs sites.

Perpignan - Orle-Ouest agraire

Sous cette dénomination, nous avons regroupé les vestiges de différentes périodes et en particulier deux fosses, plusieurs fossés et une grande plantation.

Les éléments les plus anciens sont deux fosses circulaires de la Préhistoire récente, sans doute du Néolithique moyen. Elles sont reliées l'une à l'autre par des diverticules complexes (possibilité de terriers). Ces deux fosses isolées, implantées dans une zone basse, pourraient avoir servi de puits.

Sur cinq fossés découverts, quatre se trouvent dans cette zone basse. Le dernier, plus haut sur le versant, a livré du mobilier caractéristique du Bas Empire. Les fossés de la partie basse semblent avoir servi à drainer les eaux vers le ruisseau d'Orle qui coule un peu plus loin. Ils ont sans doute une vie complexe et les éléments céramiques recueillis in-

diquent que certains appartiennent à l'époque romaine.

Enfin, de nombreuses petites fosses de forme quadrangulaire définissent une plantation, sans doute une vigne, très cohérente. Les mesures d'écartement entre les pieds et entre les rangs sont identiques et proches de 1,60 m. Le bord sud-ouest de cette plantation a été retrouvé. Il semble être rectiligne. Nous ne sommes pas pour l'instant capable de dater sa mise en place. Sa superposition probable à un fossé antique indiquerait juste une datation postérieure à l'époque romaine.

Perpignan - Orle-Ouest haut

Lors de la réalisation des fondations d'un pont, la surveillance des travaux a permis de découvrir une structure archéologique. Du fait du retard qu'aurait entraîné sa fouille pour le chantier, il a été décidé de procéder à son enlèvement en la coffrant. Cette fosse entreposée au parc de la DDE a pu ensuite être fouillée dans de bonnes conditions.

Les tranchées de diagnostic ouvertes autour du pont en construction, ont permis de trouver trois autres fosses. Elles appartiennent sans doute toutes à la Préhistoire récente ou à la Protohistoire. Les observations rapides faites sur le silo enlevé ont permis de voir qu'il contient des vases à fond rond, et que les panses sont lisses. Il pourrait donc dater de l'époque néolithique au sens large.

Perpignan - Mas Orlina I

À cet endroit, les vestiges découverts lors de la prospection pedestre d'avril 1999, ont été compris comme un site d'époque protohistorique (âge du Fer) sur lequel se trouvaient des épanchages d'époque romaine et médiévale. Une concentration de fragments de *tegula* a aussi été notée, mais est restée non interprétée.

Les structures découvertes lors du diagnostic correspondent uniquement à des creusements dans le terrain naturel. Elles montrent bien l'existence à cet endroit d'un habitat fortement arasé. Tou-

tefois, la seule fosse testée est tout de même conservée sur plus de 0,35 m de profondeur et présente même un profil s'évasant.

De façon certaine, deux périodes sont présentes. La première date de l'âge de Fer (céramique modelée avec un fond plat associée à du mobilier en fer) et pourrait être rattachée aux quelques amphores ibériques observées lors de la prospection. La seconde est beaucoup plus récente. Elle est caractérisée par l'utilisation de nombreuses pierres et de fragments de *tegula*. Toutefois, ces fragments de tuile romaine nous semblent devoir être interprétés comme du réemploi car les rares céramiques associées ont une allure fort tardive. Il s'agit de productions communes à pâte assez épaisse et bien micacée que l'on trouve surtout durant le haut Moyen Age. Si la majorité des fosses retrouvées doit correspondre à des silos, on signalera la présence de deux structures rubéfiées qui pourraient être des fours ou bien des silos dont les parois ont été brûlées dans un but d'assainissement.

Perpignan - La Carrerrassa chemin

Nous avons recoupé à cet endroit un important creusement rectiligne de plus de 6 m de large et de 1,70 m de profondeur maximum par rapport au sol actuel. Même si nous n'avons pas su mettre en évidence dans son remplissage de traces nettes d'un niveau de roulement, l'hypothèse d'un chemin creux nous paraît la plus vraisemblable. S'il s'agit bien d'un chemin creux, on peut penser que sa topographie lui permettait également de drainer des eaux de pluie du secteur. Les quelques éléments de datation retrouvés dans les différentes couches de remplissage indiquent un fonctionnement dans le courant du Moyen Age.

Perpignan - La Carrerrassa protohistoire

Dans une tranchée, sur près de 30 m de long, nous avons mis en évidence un niveau archéologique enfoui bien en dessous de la base des labours.

Deux sondages profonds ont permis d'observer entre 0,70 m et 0,90 m par rapport à la surface, un niveau anthropique très net incluant des aménagements archéologiques (zone rubéfiée, trou de poteau probable). Ces vestiges témoignent de l'existence d'un site archéologique enfoui. Les quelques indices recueillis et notamment un fragment d'amphore étrusque permettent de proposer une datation sur la fin du premier âge du Fer.

Ce niveau archéologique occupe donc le fond d'une sorte de vaste dépression dont il est impossible de savoir si elle est naturelle ou pas.

Perpignan - La Carrerrassa préhistorique

Ce site se trouve dans une friche illisible. Lors de la prospection pédestre, aucun indice n'a donc été observé à la surface de ce terrain.

Le diagnostic a permis d'abord de repérer une zone où plusieurs structures archéologiques étaient présentes ainsi que des tessons de céramique modelée remaniés dans les labours. Près de cet endroit, nous avons eu la chance de découvrir une petite fosse contenant un vase complet, que nous avons sectionné avec la pelle mécanique. La fouille a montré qu'il s'agissait d'un vase retourné dont nous avons brisé le fond. Ce vase, expertisé par F. Claustre et A. Vignaud, correspond à une coupe hémisphérique à une anse et paraît être assez caractéristique de la partie ancienne du Néolithique moyen (complexe montboloïde).

Devant l'originalité de la découverte, il était immédiatement décidé avec T. Odiot (Service Régional de l'Archéologie) de réaliser un décapage assez large de la zone, de façon à juger de l'environnement de ce dépôt. Cette opération a été vite arrêtée car la découverte de plusieurs autres structures (fosses à galets chauffés, fosses plus petites pouvant être des silos, trous de poteaux probables) permettait d'attester la présence d'un site archéologique, sans doute d'un habitat. La surface

d'extension de ce site, uniquement sous l'emprise de la route, a été estimée à environ 1500 m² (50 m de long sur les 30 m de large de la route). Ce site original fera l'objet d'une fouille extensive sur toute cette surface.

Cette opération de diagnostic archéologique a permis de découvrir de nombreux vestiges du passé. Elle confirme ainsi le potentiel important qui avait été mis en évidence lors de la prospection pédestre.

Les fouilles complémentaires à entreprendre sur ce tracé routier sont au nombre de 4. Ces opérations de petites et moyennes tailles sont le reflet d'un terroir occupé depuis longtemps par les communautés humaines, sur lequel les mises en culture contemporaines ont plus ou moins profondément détruit les vestiges enfouis. Ces opérations se situent dans une partie du territoire de Perpignan qui a fait l'objet, ces dernières décennies, de nombreux aménagements routiers ou urbains (A9, RN9, Grand Saint-Charles...) sans aucune intervention archéologique. Les fouilles sur les sites de ce tracé routier apporteront donc des informations précieuses sur la vie de ce territoire.

*

* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Rue de l'Anguille**

Définition et datation : **Maisons urbaines médiévales**

Type d'intervention : Etude de bâti

Responsable : François Guyonnet (A.F.A.N.) avec la participation de Richard Pellé

Résultats :

Dans le cadre de la réhabilitation de plusieurs parcelles situées dans le périmètre de restauration immobilière " Révolution Française ", une étude archéologique des élévations a été demandée par Mme Tjoyas (Architecte assistante du Secteur Sauvegardé de Perpignan) et par M. Thierry Odiot

(Ingénieur au Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon). Cette opération financée par la S.A.F.U. a été confiée à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales (A.F.A.N.).

Le site étudié se trouve à une centaine de mètres de la cathédrale Saint-Jean, à proximité du cœur de l'agglomération dont les premières mentions datent du XI^e siècle. Néanmoins, les maisons étudiées sont implantées sur les pentes du Puig Saint-Jacques, un quartier qui s'est développé pendant une phase d'expansion urbaine de la seconde moitié du XIII^e siècle. Le quartier présente un schéma urbain très régulier à trame orthogonale formant des îlots de grande longueur séparés par des rues étroites. Ces îlots sont alignés parallèlement à l'enclos du couvent des Dominicains (situé à une vingtaine de mètres de la rue de l'Anguille) qui joua probablement un grand rôle dans le développement du quartier. Le lotissement est cependant attribué à Alphonse II d'Aragon ou à son fils Pierre III. A partir du milieu du XIII^e siècle, la communauté juive est "invitée" à s'y fixer (M. Tjomas).

Les parcelles non-traversantes sont régulières et présentent une largeur de façade d'environ 5 m pour une profondeur de 10 m. Une parcelle de superficie identique se développe de l'autre côté de l'îlot. L'assemblage de deux parcelles constitue un rectangle d'environ 20 m par 5, perpendiculaire aux rues bordant l'îlot.

Les premières données de l'étude confirment la présence de constructions primitives en terre (bauge et pisé). Ces maisons de terre ont été construites vers la seconde moitié du XIII^e siècle. La découverte d'un tesson de céramique vernissée dans les murs de terre pourrait affiner la datation vers l'extrême fin du XIII^e siècle voire le début du XIV^e siècle. Dans cette technique de construction, seuls les murs mitoyens (latéraux et mur de fond) sont conser-

vés. Les façades ont été reconstruites au bas Moyen-Age et principalement à l'époque moderne. Leur structure primitive reste inconnue : terre ou pans de bois (colombage). La découverte de plusieurs traces de toitures d'origine nous permet de restituer les volumes de ces maisons médiévales. Elles s'élevaient sur deux niveaux : un rez-de-chaussée et un étage d'habitation (et peut-être un dernier niveau sous combles).

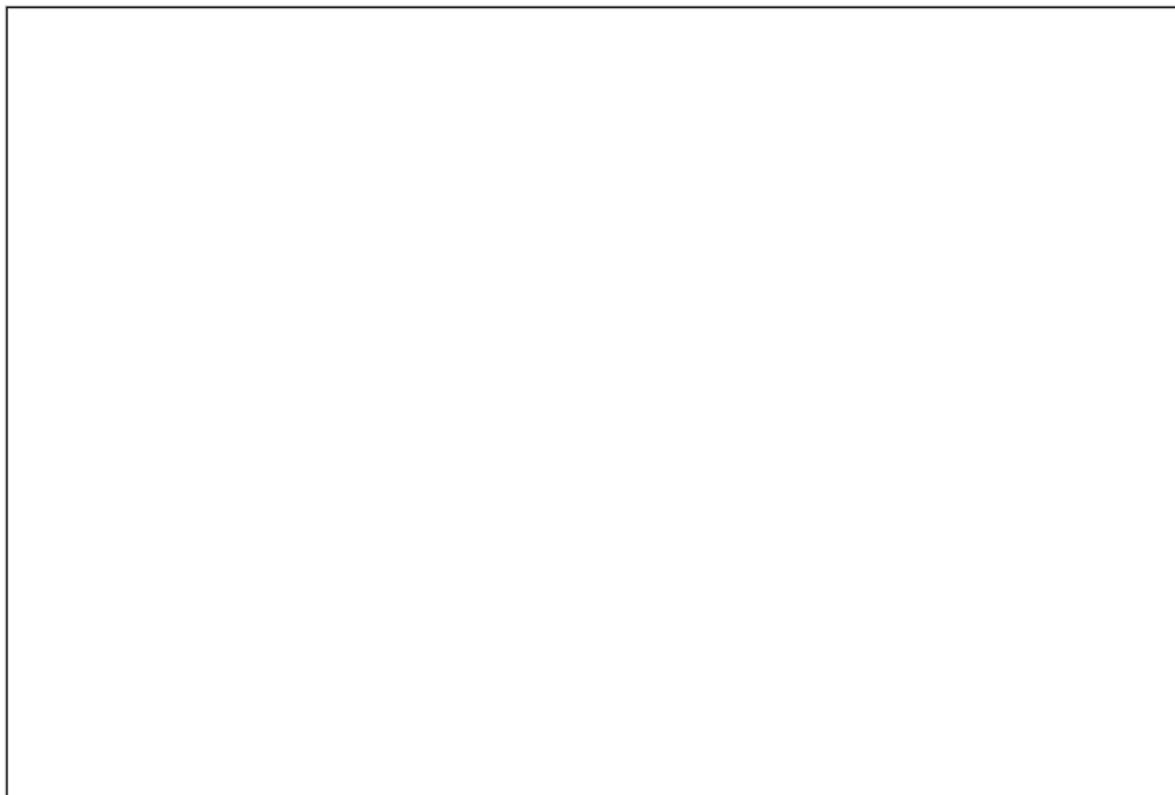
Ces constructions très simples semblent avoir été modifiées très tôt. La découverte d'un plafond en bois peint polychrome de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle au N° 4 de la rue de l'Anguille démontre que la maison du XIII^e siècle a été surélevée d'au moins un niveau à cette période. Ce plafond présente une succession de solives entièrement décorées de motifs végétaux et de nombreux entrevous peints d'un décor de fleurettes. Cinq joues (planchettes obliques assurant la jonction entre les solives et une poutre de rive) sont ornées de personnages : un lapin dressé sur ses pattes arrière et tenant un bâton, deux centaures au visage féminin et un loup (ou un chien) chevauchant un lapin ou un lièvre. Ces peintures d'une qualité exceptionnelle feront certainement l'objet d'une analyse stylistique par des spécialistes. Pour l'instant, la datation ne peut être qu'approximative.

La découverte de ce décor peint prouve le caractère luxueux des réaménagements effectués au bas Moyen-Age dans certaines de ces anciennes maisons en terre. Les travaux dans les maisons ou les îlots voisins pourront peut-être apporter d'autres informations comparables.

Néanmoins, on peut avancer que la plupart des modifications réalisées sur les constructions en terre du XIII^e siècle interviennent plus tard, aux XVII^e et XVIII^e siècles. À cette époque, les parcelles médiévales sont remembrées (association de deux, voire quatre parcelles qui deviennent traversantes). Un soin particulier est apporté à l'aménagement du premier étage : pose de plafonds à la

française au XVII^e siècle recouverts ultérieurement de plafonds en staff au XVIII^e siècle et pose de belles cheminées associant le marbre et les gypseries. Les constructions sont surélevées de plusieurs étages et les façades sont reconstruites. La surélévation diminuant la luminosité dans le bâti, les pro-

priétaires cherchent alors à ouvrir de petites cours au cœur de l'îlot. L'aménagement de ces cours est réalisé au détriment de murs en terre qui se situaient au fond des parcelles primitives.



Perpignan – Plafond peint du n°4 de la rue de l'Anguille (cl. Pascale Marchesan, ville de Perpignan).

Aux XIX^e et XX^e siècles, le quartier se paupérise considérablement. Les parcelles sont démembrées et retrouvent leurs proportions d'origine. Les pièces luxueuses sont cloisonnées et de nouveaux planchers viennent s'intercaler entre les précédents. Les faux plafonds font disparaître les volumes anciens des pièces.

Il est important de réaliser ce type d'étude pour comprendre la formation et l'architecture d'un quartier au Moyen-Age et son évolution ultérieure.

En outre, l'analyse des élévations livre une multitude d'informations au maître d'œuvre (planchers anciens, portes bouchées, etc...), l'aide à mener à

bien ses choix de réhabilitation dans des immeubles qui justifient une protection dans le cadre du Secteur Sauvegardé.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Rue Lazare Escarguel/Place Jean Jaurès**

Définition et datation : **Habitat des XIV-XVI siècles et XIX-XX siècles**

Type d'intervention : Fouille d'évaluation archéologique.

Responsable d'opération : Vanessa Rouppert (A.F.A.N.).

Équipe de fouille A.F.A.N. : Catherine Bioul (topographe), Véronique Lelièvre

(infographe), Laurence Lautier (responsable de secteur), Richard Pellé (spécialiste).

Collaborations : Patrice Alessandri (A.F.A.N.), Aymat Catafau (université de Perpignan), Olivier Dayrens (A.F.A.N.), Carole Puig (A.A.P.-O.), Michel Rocheteau (Cé pam), Isabelle Rodet-Belarbi (A.F.A.N.).

Résultats :

La fouille d'évaluation de la parcelle 90, encore occupée par un immeuble en cours de réaménagement situé dans le centre ville de Perpignan, a été réalisée parallèlement au remembrement des parcelles 90 et 91 pour la création d'un grand magasin, par la S.C.I. La Roussillonnaise¹. La parcelle sondée est située sur la berge droite de la Basse, à proximité des tracés supposés de la deuxième et de la troisième enceinte de la ville médiévale.

Deux sondages mécaniques (8, 20 m² au total) ont été réalisés à l'emplacement des deux excavations prévues. Le substrat (terrasse alluviale) a été atteint à la cote moyenne 29 m NGF. Des tronçons de murs ayant été découverts en limite des tranchées, un décapage général du secteur ouvert a été réalisé, jusqu'à la cote 30,05 m NGF, afin d'avoir le plus d'informations possibles visibles en plan et de se faire une idée d'au moins une des organisations antérieures de l'espace.

L'opération a mis en évidence des niveaux d'habitat non antérieurs au XIVe siècle dans un secteur supposé à l'intérieur des remparts édifiés au XIIIe siècle (troisième enceinte de Perpignan), tel que leur tracé peut apparaître sur le plan cadastral napoléonien au XIXe siècle².

¹ Parcelles 90 et 91 de la section AB du cadastre de Perpignan du 8 août 2000, situées aux n°12 (parcelle 90) et n°14 (parcelle 91) de la rue Alsace Lorraine, à Perpignan. La rue Alsace Lorraine borde les parcelles du côté sud et se prolonge par la place Jean Jaurès, la rue Lazare Escarguel borde les parcelles au nord, d'où le nom du chantier "rue Lazare Escarguel/place Jean Jaurès".

Cet habitat perdure en évoluant jusqu'au XXe siècle. Toutefois, si trois grandes phases de fonctionnement peuvent nettement être distinguées (au XIVe siècle, au XVIe siècle, au XIX/XXe siècle), les vestiges enfouis ne permettent pas de suivre l'évolution de cet habitat pendant la période allant du XVIIe au XVIIIe siècle. On peut noter, à partir du XVIe siècle, lors de la deuxième phase, l'installation d'un rez-de-chaussée d'habitation, constitué d'une salle voûtée de 120 m². La voûte a été détruite peu de temps avant l'évaluation archéologique, elle se présentait sous la forme d'une voûte en berceau anse de panier, construite en "cayrous", comme la plupart des voûtes construites à partir du XVIe siècle, notamment à Perpignan. Un sol, constitué d'un pavage en galets, a été aménagé sous l'emprise de la voûte et en connexion avec celle-ci sur un remblai daté du XVe siècle. L'absence totale de matériel des XVIIe-XVIIIe et XIXe siècles (exceptés quelques fragments de verre du XIX-XXe siècles liés à la réutilisation d'une canalisation plus ancienne) laisse supposer que, soit ce sol a été utilisé, et régulièrement nettoyé, pendant plusieurs siècles, soit les niveaux postérieurs au XVIe siècle ont été entièrement supprimés lors des aménagements effectués au XXe siècle.

*

* *

Commune : Perpignan

Lieu-dit : Place du Puig

Définition et datation : Moyen Age et époque moderne

Type d'intervention : Fouille d'évaluation

Responsable d'opération : Annie Pezin (A.F.A.N.)

Equipe de fouille : Gilles Escallon (A.F.A.N., technicien), Patrice Alessan-

² PUIG C., *Perpignan, la Funeraria : Chapelle Saint-Jean l'Évangéliste : Sondages d'évaluation archéologique à proximité de la chapelle*, rapport de diagnostic, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, 1999, p. 20.

dri (A.F.A.N., céramologie), Olivier Passarius et Carole Puig (A.A.P.-O.)
Aménageur : Ville de Perpignan

Résultats :

Un projet d'installation de fontaine sur l'angle sud-est de la place du Puig est à l'origine de cette opération. La superficie concernée était d'environ 30 m² pour la fontaine elle-même, et 50 m linéaires de tranchées (réseaux d'adduction d'eau et d'électricité liés au projet). Plusieurs structures ont été mises au jour, mais restent difficilement interprétables, compte tenu de la petite superficie explorée, et du manque de relation des unes aux autres.

Une construction du XIe-XIIIe siècle

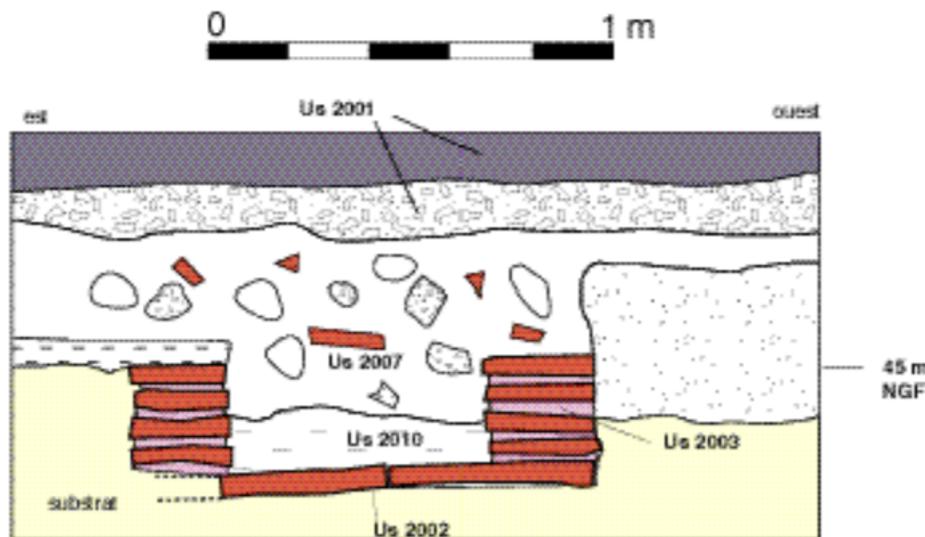
Le pilier CL1006 et le mur MR1021, liés, de même type de construction, sont vraisemblablement contemporains. Leur construction a été réalisée, après creusement du substrat, avec un mortier de très mauvaise qualité. Leur interprétation, compte tenu de

la petite superficie de notre sondage et de l'absence de tout niveau d'occupation contemporain, s'est avérée impossible. La datation repose sur la présence, pris dans le bâti, d'une série très homogène de fragments d'urnes en céramique commune tournée réductrice (avec recollages).

Une structure excavée et une fosse abandonnées fin XVe-début XVIe siècle

La structure excavée

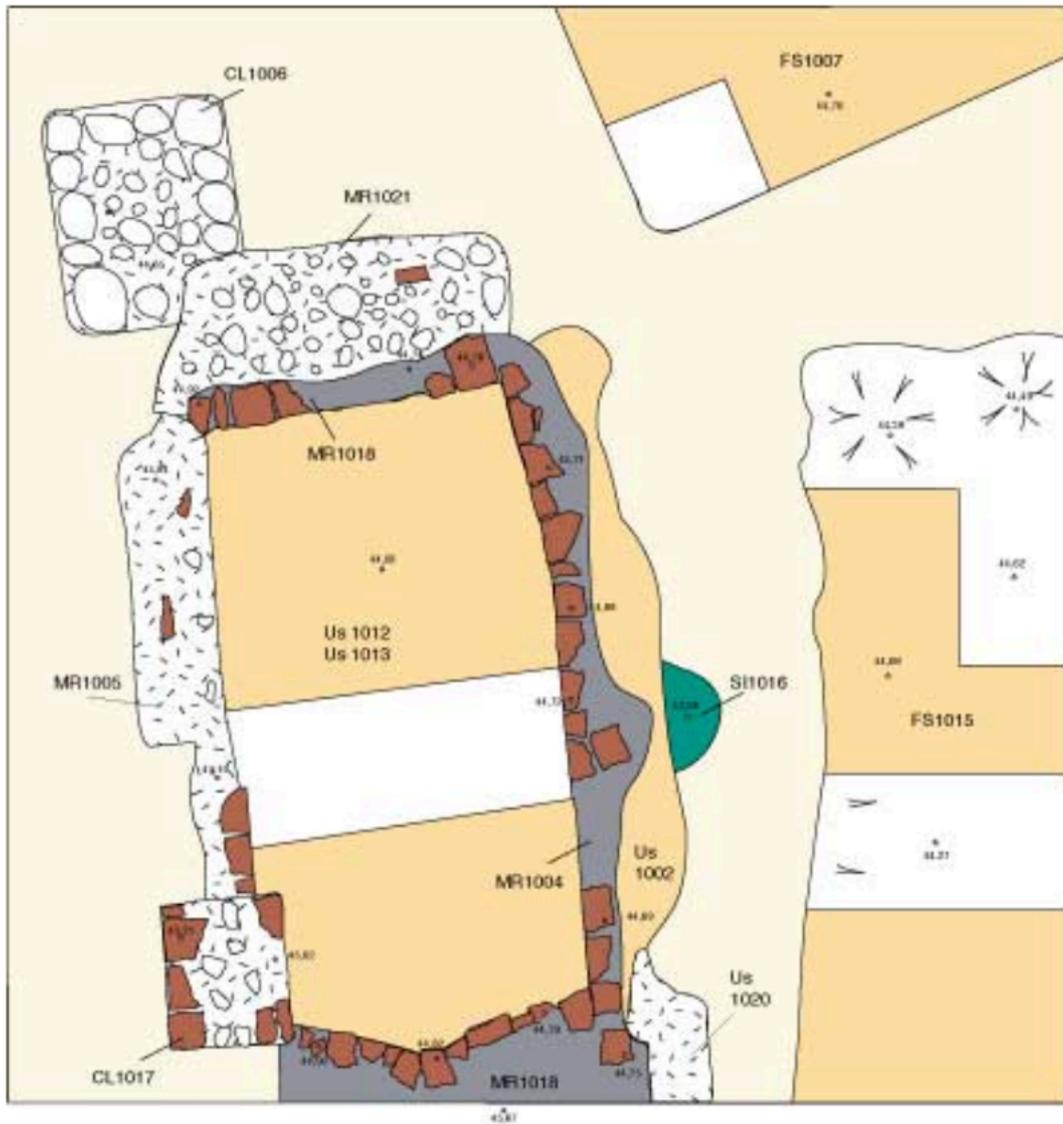
Le pilier CL1017 semble le premier élément construit dans cet ensemble. Il s'agit d'une construction de forme carrée (0,55 m sur 0,60 m), soignée, qui utilise cayrous et galets, bien agencés. Sont construits ensuite les deux éléments formant le muret MR1005. La chronologie de construction de ces deux éléments est impossible à déchiffrer. Leur quasi-contemporanéité semble cependant assurée (même mortier, mêmes matériaux).



PERPIGNAN (66) - Place du Puig, section de CN2002
(relevé et DAO : Gilles Escallon et Annie Pezin, A.F.A.N.)

Viennent enfin trois murets (MR1004, MR1018, MR1019) de même typologie (construction, matériaux) qui forment avec CL1017 et MR1005 une structure grossièrement rectangulaire excavé dans le substrat, aux parois « consolidées » par ces différents bâtis. Ces trois murets sont faits de matériaux

de récupération liés par un limon très cendreuse ; ils ont un aspect peu solide, vite fait. Cette structure est conservée sur une profondeur maximale de 0,90 m environ au pied de MR1004, et de 0,70 m au pied de MR1005.



PERPIGNAN (66) - Place du Puig
 juin 2000
 Sondage central - Plan détaillé

Relève de terrain et DAO :
 G. Escallon et A. Pezin (AFAN)

Ce bâti pourrait être lié à une activité artisanale que nous n'avons pas identifiée.

Le mobilier recueilli dans le comblement d'abandon ainsi que dans le comblement de la tranchée d'installation du muret MR1004 est très homogène quant à sa datation, sur la fin du XVe siècle et le début du XVIe siècle. Une monnaie recueillie dans l'US 1002 conforte tout à fait cette proposition. Il s'agit d'un denier (menut ?) de billon frappé à Perpignan en 1493-1516¹.

La fosse FS1015

À proximité, un creusement aux contours irréguliers, tant en profil qu'en plan, a été dégagé. Il est comblé de niveaux hétérogènes, le plus souvent très anthropisés, qui semblent l'avoir colmaté rapidement.

Deux tests ont été pratiqués manuellement. On note dans les deux tests des creusements de toutes tailles (0,05 à 0,30 m de diamètre), et toutes profondeurs (0,10 à 0,30 m), aux formes plus ou moins arrondies, et dont la paroi est marquée d'une pellicule de quelques millimètres de sédiment fin de couleur brun rouille ; l'interprétation la plus plausible semble être celle de traces racinaires. Seul le niveau le plus récent présente une surface de circulation plane, marquée par la présence d'un foyer grossièrement aménagé (creusement enduit de paquets d'argile, surmonté par une couche de graviers jaunes, puis par une sole d'argile peu épaisse rubéfiée sur 1 à 2 cm).

Le mobilier recueilli comporte un lot de faune assez important en proportion, par rapport aux céramiques (fin XVe-début XVIIe siècles), surtout aux abords du foyer.

L'interprétation retenue pour cette structure sera plutôt une dépression dans un environnement ouvert (jardin ? terrain vague ?).

Un "canal" dessiné sur le plan historique de Perpignan (1809)

Un canal (CN2002) a été suivi sur une vingtaine de mètres. Il est constitué de parois en cayrous maçonnés au mortier hydraulique, reposant sur un fond de cayrous juxtaposés (sans liant), installé au préalable sur le substrat nivelé. L'ensemble est aménagé soigneusement. Sa voûte, en partie effondrée, a été bâtie sur coffrage, en galets et fragments de cayrous maçonnés au mortier de chaux blanc.

Un fin dépôt de limon reposait sur le fond ; ce niveau était totalement stérile, ce qui peut témoigner de curages réguliers avant son abandon. Cette structure est visible sur le plan de Perpignan publié par A. de Roux. On note que ce conduit partait d'un puits situé à l'extrémité nord-ouest de la place, pour aller, après plusieurs changements de direction –dont un reconnu dans nos sondages–, se jeter dans le canal de la ville.

FS1007, une fosse d'époque moderne

Dans l'angle est du sondage, une grande fosse rectangulaire aux parois verticales (dimensions minimales 1,20 m sur 2,20 m, profondeur minimale de 0,80 m) a été explorée par un sondage de 0,60 m de côté. Son abandon est daté du XVIIIe siècle et comporte aussi un lot assez important de matériel résiduel des XVe-XVIe siècle.

L'opération archéologique de la place du Puig peut apparaître ingrate par la qualité des découvertes : difficiles à interpréter par leur côté souvent lacunaire, absence de niveaux de circulation, ou d'activités spécifiques liées aux structures mises au jour...

Les vestiges sont résiduels, puisque ne sont présentes que des structures négatives. Il est vraisemblable que le sommet de la colline a été arasé et nivelé lors de la construction de la caserne vers la fin du XVIIe siècle, ce qui peut expliquer l'absence de sols de circulation. Une autre hypothèse, confortée par plusieurs plans anciens du milieu XVIe siècle et milieu XVIIe siècle, peut être celle d'un espace qui, au fil du

¹ Identification Jérôme Bénézet (A.A.P.-O.)

temps, est resté relativement peu bâti ; en effet, on peut y voir, aux abords de l'église Saint-Jacques, une zone non construite le long du rempart.

Les résultats s'avèrent cependant intéressants, puisqu'ils témoignent d'une occupation dès les XIe-XIIIe siècles. Ces constructions sont probablement contemporaines de la première église Saint-Jacques (XIIe siècle), sans que nous puissions les interpréter.

Par la suite, le quartier demeure occupé en continu, puisque l'on y trouve un silo daté des XIVe-XVe siècle, puis des creusements abandonnés vers la fin XVe-début XVIe siècle, à un moment où, dans ce secteur, se développe une zone d'activité potière.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Théâtre municipal**

Définition et datation : **Couvent d'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles) et habitat du bas Moyen Age (XIV-XVe siècles)**

Type d'intervention : Sondage d'évaluation

Responsable : Patrice Alessandri (A.F.A.N.) avec la participation d'Aline Molinier (A.F.A.N., terrain et recherches documentaires)

Déblaiements manuels : Entreprise Bataille (Perpignan)

Collaboration : Michèle Ros (Archives Communales), † Pierre Ponsich (aide à la détermination des mobiliers lithiques)

Résultats :

Genèse et évolution de l'Ordre des Jésuites et de leurs bâtiments à Perpignan

C'est à l'extrême fin du XVIe siècle (1600 exactement) que les Jésuites s'installent à Perpignan, dans une maison de la rue d'En Bou, dans la partie nord de l'actuelle place de la République. Les Pères Jésuites ont pour objectif d'acheter peu à peu les habitations alentour pour les démolir et y bâtir à leur place un collège. Le 10 août 1601, les religieux ouvrent leur maison et placent

leur petit oratoire sous le vocable de Saint Laurent. L'ambition des Pères est de transformer cette maison en Collège, mais il faut pour cela gagner la confiance de la population afin que celle-ci soit non seulement généreuse dans ses donations mais aussi qu'elle soit favorable à un enseignement dispensé par les Jésuites. Très vite, leur but est atteint puisque les donations affluent (Torreilles 1893, 10-12) ce qui leur permet d'acheter deux maisons voisines. Toutefois, la fondation du collège ne sera rendue possible qu'à la suite d'une circonstance inattendue. Jaume Puigmija, noble roussillonnais, conseiller à la royale audience de Barcelone, est le possesseur d'une immense fortune. Il décède le 4 octobre 1614 à Barcelone et dans son dernier testament du 19 mai 1608, déposé chez Me Anthic Servat notaire de Barcelone le 27 septembre 1614, il laisse l'usufruit de son avoir à sa veuve, Monique Ros. Le testament spécifiait également qu'à la mort de celle-ci la fortune serait partagée en deux parts dont l'une reviendrait à l'entretien d'un «*Collège ou Séminaire*» qui se fonderait à Perpignan. Aucun fondateur n'étant désigné, le droit d'attribution revenait au Saint-Siège². Les Jésuites comprennent alors qu'en pareille affaire tout est œuvre de rapidité et d'habileté. Dès le 21 novembre 1614, à l'initiative du Général des Jésuites, le projet de la transformation de la Résidence en Collège obtient la reconnaissance officielle et l'appui du Roi Philippe III. Il postule même en Cour de Rome l'attribution du legs Puigmija. Le 17 mai 1617, le pape Paul V agréa la pétition. En 1620, des lettres patentes royales autorisent le changement de la Résidence en Collège. En 1639, Monique Ros meurt et, mis en possession du legs Puigmija (15 à 16000 livres de rentes), les Jésuites engagent aussitôt la lutte contre le monopole de l'Université, mais les circonstances ne sont pas favorables et pendant une vingtaine d'années encore l'enseignement des lettres, restera

²A.D.P.O. : 1 E 706 (Famille Puigmija).

aux mains de maîtres séculiers (Delalle 1986, col. 1564).

Le 9 septembre 1642, après un siège long et terrible, Perpignan ouvre ses portes aux troupes du Roi de France et devient française. Cependant, jusqu'au traité des Pyrénées (1659), il n'est pas encore question de Jésuites français à Perpignan. Vers la fin de l'année 1642, les Consuls, constatant la décadence de l'Université, cèdent aux Jésuites l'enseignement secondaire public et leur octroient à cet effet 500 L. par an. (Delalle 1986, col. 1564). En Septembre 1643, les Jésuites rouvrent donc les classes interrompues par le siège. Le traité des Pyrénées signé, Louis XIV demande et obtient le transfert du Collège de Perpignan de la Province d'Aragon à celle de Toulouse. En même temps qu'ils s'appliquent à restaurer dans Perpignan un enseignement capable d'y relever le niveau intellectuel, les Jésuites se dépensent hors du collège dans toutes les œuvres de l'apostolat (Delalle 1986, col. 1565). La générosité des habitants est si grande à l'égard des Pères qu'en 1669, ils peuvent acquérir la seigneurie de Vespeilles, *praedium* petit mais agréable sur la lisière de Roussillon, entre Salses et Rivesaltes, et qu'en 1680 la construction de leur église est en excellente voie. Le 30 septembre 1682, l'église est consacrée.

La construction du Collège à la fin du XVII^e siècle n'avance pas. En 1695, l'incendie de la bibliothèque contraint les Pères à dépenser dans la restauration du bâtiment les fonds amassés pour la construction des classes. Avec l'affaire Law, les débiteurs des Pères s'empres- sent de payer en billets de banques toutes les dettes contractées à l'égard du Collège... Vers 1723, le calme revenu et la banqueroute de Law liquidée, les Jésuites décident de s'adresser au Conseil d'Etat. Un édit du roi du 21 mai 1723 leur accorde notamment, sur les impositions de la province, 10 000 L. pour l'acquisition de terrains et la construction de classes. Un second édit daté du 23 octobre de la même année lui donne le ti-

tre de Collège royal³. Une troisième ordonnance du 19 mai 1725 vient clôturer la série des largesses royales par le don du prieuré de Corneilla-de-Conflent⁴. Le Collège va enfin pouvoir être construit avec le plan d'ensemble qui remontait aux Pères de la Province d'Aragon évincés en 1659. Longtemps mûri, ce plan est présenté aux ingénieurs du Roi sous cinq rubriques différentes : *“l'indispensable, le nécessaire, le commode, le complet et parfait, le beau”*⁵. Les Ingénieurs choisissent le quatrième. On y lit notamment que les Pères veulent les classes au rez-de-chaussée afin que les élèves *«fussent toujours sous l'œil du P. Préfet... et ne fussent jamais en danger de se casser le col en montant ou en descendant ; des plafonds voûtés afin de rendre les salles plus sonores en tout temps, plus chaudes en hiver et plus fraîches en été ; des appartements assez hauts, sinon ils ne seraient ni sains, ni agréables ; des fenêtres bien percées pour que les classes fussent fort claires, opposées et à deux vents afin qu'ils puissent le purifier bientôt»*⁶.

Suites à de nombreuses péripéties et surtout à un manque de fonds ce n'est qu'à partir de 1740 que la construction des classes commence et elles ne seront terminées qu'en 1746.

Le collège se présente alors sous la forme d'un bâtiment central avec deux ailes à équerre aux extrémités. Six classes au rez-de-chaussée ; au premier étage deux salles, l'une pour la Chapelle de la Congrégation, l'autre pour des actes publics. Au centre deux escaliers en demi-cercle ; dans l'espace vide une cour ; à l'entrée une porte monumentale en fer avec l'exergue *Collegium regium Societatis Jesu 1746*.

Un édit royal de mars 1762 réforme la Compagnie de Jésus en France, la soumet à l'Ordinaire et restreint considérablement les pouvoirs du général. En Roussillon, la dissolution de l'Ordre se fit très rapidement puisque la

³A.D.P.O. : 1 C 1292

⁴A.D.P.O. : 1 C 1296

⁵A.D.P.O. : 1 C 1292

⁶A.D.P.O. : 1 C 1292

14 juin 1762 le Conseil souverain rend un arrêt définitif mettant fin à l'existence du Collège. Toutes les maisons et les terres des Jésuites sont saisies et le 23 juin le collège est fermé, les Jésuites définitivement expulsés.

Les classes continueront à servir à l'enseignement sous la tutelle de L'Université et ce jusqu'à l'année 1794. À cette date, les représentants du peuple, Milhaud et Soubrany, viennent donner le coup de grâce. Comme il fallait des matériaux de construction à l'armée française victorieuse, pour pouvoir mieux l'installer car elle campait à Villemolaque, les représentants du peuple firent la liste des «*recherches à faire*» : le Collège, les vieilles casernes, les clochers, etc. Le 5 avril, le Département vote la démolition de l'église et des bâtiments du collège, exception faite de celui des classes, le 6, les opérations commencent ; le 12, les représentant décident de convertir l'espace à démolir en place publique... En 1796, on rase quelques murs et l'on donna à l'espace ainsi déblayé le nom de Place de la Liberté, aujourd'hui place de la République.

Résultats de la fouille

L'espace concerné par l'intervention archéologique, d'une superficie très limitée (environ 6 m²), correspond à un angle de la cour d'entrée du collège. Sous un mince apport de sédiments contemporains est conservé en place le sol tardif (XIXe siècle) de cette cour fait en galets posés de chant, pris dans une chape de mortier de chaux. La dépose de cette *calade* met au jour un important remblai constitué essentiellement de gravats provenant de la destruction d'un bâtiment. Pierres et galets en petite quantité mais surtout tuiles et briques cassées en très grande abondance sont contenus dans un fond de chaux délitée. Les mobiliers archéologiques associés, principalement des fragments céramiques, appartiennent tous à l'extrême fin du XVIIIe siècle. L'état de destruction observé ici correspond sans aucun doute à la phase de récupération

de matériaux suivie d'une restructuration de l'espace décidées à cette période.

L'ensemble repose sur un niveau de circulation fait de cayrous posés en épi. C'est le niveau de cour originel, celui du collège édifié entre la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe siècle. Après dépose de ce sol se rencontre un second entassement chaotique de gravats provenant cette fois-ci de la destruction d'un bâti plus ancien, le tissu urbain qui précédait l'installation des Jésuites dans la ville. De cet habitat médiéval subsiste, entièrement recouvert par les gravats, un segment de mur en élévation, axé selon la voirie actuelle, dans lequel s'ouvre une porte de communication. Au-delà de la porte un retour de mur à l'équerre montre que l'on se trouve à l'intérieur d'une pièce. Dans les deux cas l'appareil intègre à la fois des moellons calcaires grossièrement éclatés au marteau et des briques de terre cuite. Le sol de terre battue bien damée correspond à l'affleurement légèrement remanié du substrat sableux. Posé contre le mur, et à proximité immédiate de la porte est placé un gros bloc monolithe allongé et mouluré sur lequel est malhabilement gravée à la pointe sèche une croix. Sur sa partie centrale reposait un autre bloc de forme parallélépipédique, chanfreiné et muni de quatre boules aux angles. Il s'agit là d'un ensemble constitué d'une allège de fenêtre et d'une base de colonne sur laquelle retombait une colonne quadrilobée, séparant en deux parties une ouverture de fenêtre de manière à créer une baie géminée. Ces dispositions architecturales sont celles de l'habitat médiéval de la fin du XIVe siècle et du début du XVe siècle, avant le passage progressif aux ouvertures à meneaux.

Il s'avère donc que sous le théâtre actuel demeurent en place à la fois les vestiges du collège des Jésuites mais aussi une partie des élévations des maisons qui étaient en place avant sa construction. Au-delà de cette constatation déjà fort intéressante se rajoutent d'autres informations encore inédites pour ce quartier de la ville. Nous

connaissions désormais le niveau d'arasement du substrat sur lequel se sont implantées les habitations du bas moyen âge. Notons qu'il n'y a aucune trace d'occupation antérieure à cette période sous la construction étudiée. Nous observons également que les murs de ces maisons médiévales s'organisent selon un système orthogonal qui correspond à celui du collège des Jésuites mais aussi aux orientations actuelles de la voirie. La disposition d'aujourd'hui était déjà en place il y a plus de cinq siècles.

Bibliographie

Archier 1855 - Adolphe ARCHIER, *La compagnie de Jésus depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Esquisse Historique*, Rouen, Fleury, 1855, 356 p.

Capeille 1930 - Jean CAPEILLE, *Les anciens monastères de Perpignan. Les Jésuites (1600-1762)*, *Revue Historique et Littéraire du Diocèse de Perpignan*, n° 114, 1930. Quelques erreurs chronologiques.

Delalle et alii, 1940 - Pierre DELALLE dir., *Les établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*. Répertoire topographique publié à l'occasion du quatrième centenaire de la Compagnie de Jésus 1540-1940, sous la direction de Pierre Delalle. Notice sur Perpignan, colonne 1563-1586. Pas de référence Bibliographique.

Toreilles 1893 - TOREILLES, *Le collège de Perpignan depuis ses origines jusqu'à nos jours*, XXXIVe congrès de la Société Agricole Scientifiques et Littéraires des P.O, 1893, pp. 345-346.

*
* *

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **Vilarnau – Mas Miraflores**

Définition et datation : **Village et cimetière paroissial - Moyen Age**

Type d'intervention : Fouille de sauvetage programmée

Responsables : Olivier Passarrius (directeur du chantier), Richard Donat (anthropologie) et Carine Coupeau (responsable d'équipe)

Intervenant scientifique : Jacques Thiriot (Laboratoire d'Archéologie Médiévale, Université Aix-en-Provence).

Responsable du chantier-école : Aymat Catafau (Université de Perpignan).

Propriétaire du terrain : Alain Cibaud

Moulage : Joseph Maureso (réalisé grâce au soutien du Conseil Général des P.-O.).

Equipe de fouille : Claire Odet, Chloé Fargier, Drouche Fatiha, Mélanie Bannier, Pélagie Legouge, Sophie Commandre, Chauvaud Cloé, Walravens Valérie, Combe Jean-Christophe, Samuel Aulfret, Jordi Mach, Enrich Yann, Stéphanie Ragaru, Raymond Faura, Level Kate, Rigault Cécile, Guihard Pierre-Marie, Bienfait Gaël, Rigole Virginie, Dozière Alexandra, Mezinski Zenon, Masson Matthieu, Thibault Audrey, Bassei Marion, Létang Claire, Casas Nicolas, Motojima Ritsu, Olivier Porra, Jeanne Ferrer, Marc Conesa, Agnès Estaque-Marty, Jean-Marc Sanchez, Valérie Van Handenhove, Florence Van Handenhove, Yonola Bienfait, Céline Cérézo, Sylvie Rostaing, Laure Lagarrigue, Dehier Elsa-Frédérique, Founs Frédéric, Ludovic Piquemal, Cattenot Jérôme, Alessandria Laurence, Hélène Virenque, Boularand Sarah, Brun Fanny, Mauffrey Tiphaine, Jérôme Bénézet, Gabriel Poisson, Céline Ombrabella et Laëtitia Salvador.

Résultats :

Cette année, la fouille du site de Vilarnau a permis d'accueillir 54 stagiaires dans le cadre de la formation proposée par le projet de chantier-école de l'Université de Perpignan.

Lors de cette opération, nous avons entrepris un décapage exhaustif de la quasi-totalité du cimetière. Toutefois, la fouille a principalement été orientée sur la zone située au contact du chevet de l'édifice de culte et à proximité de la limite ouest du cimetière, matérialisée par un mur puissant conservé sur 16 m de longueur. Au total, près de 160 sépultures ont été mises au jour et fouillées. La plupart correspondent à des tombes en pleine terre, orientées et dépourvues de mobilier. Au delà du mur de clôture du cimetière, nous avons pu individualiser un vaste secteur d'habitat, daté de la fin du XIIIe siècle, ainsi qu'un moule à cloche. Le moulage de ce dernier a été réalisé par Joseph Maureso

(sur financement du Conseil Général) et présenté à l'exposition « Les clochers du Roussillon » (Palais des Rois de Majorque).

*
* *

Commune : Port-Vendres

Nom du site : Redoute Béar

Définition et datation : Site d'épaves antiques (Ier siècle av. J.-C. et Ve siècle ap. J. C.) et rejets

Type d'intervention : Fouille programmée triennale (2e année)

Responsables : Georges Castellvi (chargé d'enseignement, Univ. de Perpignan ; UMR 154 Lattes), Cyr Descamps (maître de conférences, Univ. de Perpignan ; président de l'ARESMAR), M. Salvat (technicien au Musée de Port-Vendres).

Participants : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR (Ass. pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon).

Chercheurs associés à l'étude du site : Jean-Pierre. Barusseau et P. Giresse (géologie, sédimentologie marine, Univ. de Perpignan), Jean-Claude. Bessac et Anne Roth-Congès (matériaux, techniques de construction, architecture, UMR 154), Sabine Got-Castellvi (dessins, numismatique, Musée Puig, Perpignan), Jérôme Kotarba (céramiques, UMR 154), Michel Bonifay (amphores africaines, CCJ, Aix), Danielle Foy (verrerie, LAMM, UMR 6572, Aix), François Amigues (céramiques arabo-andalouses, Univ. de Perpignan).

Résultats :

Le site archéologique sous-marin dont les vestiges se trouvent à une profondeur de 3 à 6 m en contrebas du promontoire rocheux de la Redoute Béar, a fait l'objet de trois campagnes de sondages de 1995 à 1997 et d'une opération de fouille programmée depuis 1998.

Compte tenu des projets d'aménagements du port à cet endroit (anse des Tamarins) dès l'horizon 2002-2003, la campagne de fouilles de l'été (28 juin - 6 août) a été doublée, comme l'an dernier,

d'une campagne «bis» menée à l'automne (25 septembre - 21 octobre). La campagne d'été a été subventionnée par la SDA-ministère de la Culture, la ville de Port-Vendres, la FFESSM et quelques mécènes privés ; celle d'automne a été entièrement prise en charge par le Conseil Général des P.-O.

Stratégie de fouille

Le site Redoute Béar a été exploité jusqu'à cette année sur deux secteurs dénommés Balise (est) et Tamarins (ouest) à l'intérieur d'un carroyage de 18 m est-ouest sur 12 m nord-sud. Lors de ces deux campagnes, 42 m² ont été fouillés dont plus de la moitié dans le nouveau secteur dénommé Central permettant la jonction Balise-Tamarins. À ce jour 120 m² ont été fouillés (soit environ autant en m³) ; il en reste presque autant pour circonscrire toute la zone carroyée et ses abords.

Les campagnes menées depuis 1998 ont permis de coordonner à ce jour plus de 2500 objets (fragments ou pièces individualisées) selon la technique des relevés en X, Y, Z adaptée au monde sous-marin.

En marge de la fouille le site a fait l'objet, en octobre, d'une bathymétrie par sondeur couplé à un D-GPS (relevé de R. Certain, labo. de sédimentologie marine, Univ. de Perpignan). Des prises de vue expérimentales, pour valider un système de photographie panoramique (360°), et de couverture photo numérique avec fusion des clichés ont également été effectuées par R. Taddéi, élève-ingénieur au laboratoire Arago de Banyuls.

Principaux résultats

Phase I : l'épave du Ier siècle av. J.-C.

Le niveau inférieur, daté de la fin de la République, a fourni une nouvelle série de clous de charpenterie marine en bronze, portant l'inventaire à près de 120 clous et permettant de continuer à localiser l'emplacement du bateau disparu. De la cargaison ont été remontées trois nouvelles amphores Dressel 1, toujours cassées au niveau du col. Enfin,

appartenant probablement au mobilier de bord, la fouille a livré une forme d'assiette en campanienne C ainsi qu'un bel ensemble muséographique constitué d'un fond de coffret en bois avec, en place, un *stilus* ou style en bois parfaitement conservé.

Phase II : un épisode certainement plus complexe que l'épave probable du Ve siècle ap. J.-C.

Le niveau supérieur a fourni d'autres blocs architecturaux sculptés en marbre ou en calcaire oolithique (phase II a). Parmi ceux-ci, un fragment de plaque épigraphiée ([...]HIC [...] ?), et deux fragments de corniches, chacun recollant respectivement avec des fragments découverts en 1997 et 1998 et découverts à une distance de 4 à 6 m.

De nouveaux éléments de cargaison (phase II e) ont été remontés (*Late Roman Amphora 3* petit et grand module, une amphore africaine tardive entière) ainsi que de nouveaux éléments céramiques provenant de Méditerranée orientale et des verres caractéristiques du Ve siècle appartenant peut-être à un lot de vaisselle de bord.

Phase III a : des fragments de céramiques arabo-musulmanes

À l'issue de la campagne 1999, F. Amigues avait identifié un lot de céramiques arabo-andalouses datables du XIe siècle. Cinq nouveaux fragments ont été mis au jour portant à 9 le nombre total des fragments découverts. La rareté des fragments ne permet, pour le moment, aucune explication pour leur présence. On peut cependant noter que ce type de découverte est rare sinon unique, à notre connaissance, sur les côtes du Languedoc-Roussillon.

Questions soulevées et projets de fouilles pour 2001

Parmi les enseignements de la dernière campagne, on retiendra :
— le fait que les blocs taillés (nappe ou phase II a) découverts dans les carrés plus proches de la côte ont une masse qui dépassent généralement celles en-

registrées jusque-là (certains blocs calcaires atteignent jusqu'à 74 kg) ;

— la mise en évidence que les galets qui constituent un lest lié aux amphores du Ve siècle n'ont pas de cote inférieure à celles des blocs taillés ; autrement dit on peut concevoir que les nappes c de galets ont pu se mettre en place *postérieurement* à la nappe a, comblant par endroits les interstices laissés au fond de l'eau par les blocs non jointifs.

On comprend dès lors l'intérêt des campagnes à venir dont un des objectifs méthodologiques sera l'implantation d'une tranchée perpendiculaire au site en direction du rocher de la côte, ce afin d'établir définitivement les relations entre les différentes nappes «d'objets» de la phase II.

*
* *

Commune : Prades

Nom du site : Maison Jourda

Définition et datation : Maison d'époque moderne

Type d'intervention : Etude de bâti

Responsable : Astrid Huser (A.F.A.N..) avec la collaboration sur le terrain de François Guyonnet (A.F.A.N..) et les contributions de Aymat Catafau (maître de conférence, Université de Perpignan : étude du contexte historique) et de Frédéric Guibal (Laboratoire de Palynologie, Marseille : analyses dendrochronologiques).

Résultats :

À partir des sources écrites et planimétriques, Aymat Catafau a permis de situer la maison Jourda dans son contexte historique et topographique en l'intégrant dans une étude plus globale touchant à la morphogenèse et à l'évolution du tissu urbain de Prades.

Entre les XI et XIIIe siècles se forment la *cellera* de Prades et sa fortification. Deux éléments sont à retenir du *capbreu* de 1379 : l'espace fortifié autour de l'église, noyau cristallisateur du village, est densément occupé par des cel-

liers ; à l'extérieur de ce périmètre protégé, les premiers signes du développement urbain selon un axe est-ouest se traduisent par quelques maisons bordant la *Ruha*, la plus ancienne rue mentionnée et dont le tracé rectiligne peut remonter à l'Antiquité.

L'époque moderne ne marque pas la fin de la *cellera* encore en usage au moins jusqu'à la fin du XVII^e siècle. L'accès de celle-ci au village se fait par une seule porte, surmontée de la maison des consuls (début XV^e siècle) et située dans l'axe de la *Ruha*. Dès le XVI^e siècle, cette rue est bordée de maisons marchandes dont la morphologie s'adapte à la fonction : maisons à étage avec étals en rez-de-chaussée. L'extension du cimetière hors-murs occupe l'ouest de la place. Au XVII^e siècle, les sources écrites évoquent une communauté organisée et bourgeoise, rassemblant fonctions économiques et sociales diversifiées. Extension du périmètre urbain, alignements, percements et embellissements caractérisent l'esprit d'urbanisme du XIX^e siècle.

Dans ce contexte, la maison Jourda s'impose topographiquement par sa position privilégiée, au moins dès le début du XVI^e siècle : établie en tête du premier cercle d'habitation enserrant le noyau initial, dans l'axe de la seule porte de cet espace fortifié (porte que surmonte la maison consulaire dès le XV^e siècle), elle occupe l'angle de la rue principale et donne par trois côtés respectivement sur rue, sur place et sur cour ; la cour, au sud, doit jouxter l'extension hors-les-murs du cimetière. Ces éléments mettent singulièrement en vue la maison.

L'étude de bâti a globalement distingué une phase antérieure probable et 4 phases saisissables sur le terrain :

1) Différents indices peuvent confirmer l'existence d'unités antérieures à la mise en place de la maison Jourda : le plan de cette dernière est irrégulier alors que, occupant une place privilégiée dans le développement urbain, sa position topographique ne lui

impose pas de réelles contraintes à première vue.

Les murs maçonnés, d'une même technique de construction et chaînés entre eux, forment la base à laquelle s'accrochent les porte-à-faux selon une modalité adaptative.

Le mur de refend s'interrompt à hauteur du premier étage alors que la logique constructive régionale devrait en faire un refend faisant faîtière. Le système de poutres-cloison en appui sur l'arase du refend et soutenant la panne-faîtière a une orientation légèrement décalée pour accommoder la toiture au plan ; en effet, le toit n'est pas axé et ses pentes sont asymétriques.

Ces éléments, témoignant d'une adaptation de la construction charpentée à une base maçonnée distincte, peuvent désigner une ou deux maisons antérieures plus basses dont on conserve les éléments utiles à la mise en place d'une maison à étages : cette transformation morphologique du bâti, traduisant une évolution du contexte urbain, transparait dans les textes au début du XVI^e siècle.

2) C'est à cette période que se dégage une maison initiale cohérente : la maison Jourda. Son observation permet de restituer une élévation constituée d'un rez-de-chaussée, d'un étage-carré et d'un étage de combles ; son implantation très marquée dans le tissu médiéval de la ville se traduit par deux façades d'angle charpentées en surplomb donnant respectivement sur rue et sur place et d'une

Maison Jourda

façade maçonnée sur cour portant le système de distribution. Un toit à double pente autorise, par le débord des chevrons et des poutres, un avant-toit protégeant les façades en pan-de-bois. L'orientation de la poutre-faîtière indique une pente latérale permettant le déversement des eaux à l'avant de la maison, épargnant le mur mitoyen à l'arrière ; ce qui a pour corollaire un avant-toit important sur la façade longitudinale charpentée et des gouttières sous les versants du toit.

La division intérieure est simple : deux pièces d'angle se partagent l'étage, chacune étant ajourée par deux fenêtres à croisées, à raison d'une par face. Un épais mur de refend, montant de fond, autorise cette division mais surtout sert à réduire les portées nord-sud des encorbellements dans le sens de la longueur de la maison tout en les arrimant à l'arrière. Ce mur est nécessaire à la répartition des charges car la longueur de la maison couvre deux fois sa largeur.

Le plan implique le recours à deux murs-mâitre au sud et à l'ouest, à un pilier d'angle à la jonction des deux surplombs soutenant les façades en pan-de-bois. Un encorbellement sur poutres ancrées dans le mur de refend porte la façade nord alors qu'un encorbellement sur solives, fichées dans le mur ouest, soutient la façade est. Cette technique autorise un surplomb de part et d'autre. Les vestiges en présence en permettent la restitution ainsi que l'articulation charpentée (fig.1).

Le système de distribution prend place en extérieur avec un escalier sur cour desservant chaque étage par une galerie. À l'intérieur, la circulation s'organise le long du surplomb est : ce dernier fonctionne comme une galerie intérieure avec une porte logée dans l'espace non comblé entre le mur de refend et le surplomb.

3) La maison est ensuite exhausmée avec la mise en place d'un étage en surcroît, transformant l'étage de combles initial en étage-carré ; les baies sont modifiées au goût du jour (fenêtres à arc surbaissé). Maintenant l'ancien système

sur cour, la distribution se fait également à l'intérieur par un nouvel escalier, sans entraîner de modifications réelles de la circulation.

4) Une deuxième série de travaux a pour objet la reprise de la pente nord du toit et sa surélévation par le doublage de la faîtière : celle-ci entraîne la transformation de toute la structure du colombage et le remplissage fait l'objet d'une réfection complète de la moitié nord de la maison pour les 2^e et 3^e étages. Le motif de cette transformation n'a pu être déterminé de façon certaine : première phase de travaux pour la surélévation du toit restée inachevée, fragilisation de l'angle nord-est de la maison...

5) Au milieu du XIX^e siècle, une maison mitoyenne vient occuper l'espace de la cour ; celle-ci devient autour de 1881 une extension de la maison Jourda avec une entrée commune par la place et un escalier avec retour qui dessert conjointement les deux maisons. Des éléments de la vie quotidienne des derniers occupants sont encore repérables dans la maison (cheminée, potager, faux-plafond en canisse damassé, pigeonnier...).

*
* *

Commune : Toulouges

Nom du site : Ancienne poste, Rue de l'Évêque Oliba

Définition et datation : Moyen Age, époque moderne

Type d'intervention : Diagnostics

Responsable : Carole Puig (A.A.P.-O.)

Aménageur : Municipalité de Toulouges.

Equipe : Olivier Passarrius et Guillaume Eppe (A.A.P.-O.)

Résultats :

La municipalité de Toulouges souhaite détruire deux maisons pour faire une place publique. Ces dernières se trouvent en périphérie immédiate de l'église, dans un rayon d'une dizaine de mètres au sud est. La problématique de cette opération était double.

D'une part, les travaux concernent le noyau primitif du village. Il est par conséquent possible d'y observer d'éventuels vestiges archéologiques en rapport avec son origine.

D'autre part, la présence de ce mur, qui ne s'inscrit pas dans une logique de défense du village (ce mur ne dessine pas d'enceinte concentrique ou quadrangulaire, autour de l'église, mais vient contre cette dernière) pose problème pour la compréhension de la genèse villageoise. Les sondages avaient donc pour objectif de savoir s'il s'agit bien d'un rempart, et, dans ce cas, quelle forme adopte-t-il ?

Un sondage d'évaluation archéologique a été réalisé dans le sol d'une de ces maisons (parcelle AM 334). Une étude de bâti a suivi, par la réalisation de quatre sondages qui ont démontré l'épaisseur de remblais d'époque contemporaine. Par rapport au niveau de sol actuel, à -2,15 m, le terrain naturel n'a pas été atteint. Aucun vestige en place n'a été observé. De même, les remblais issus des sondages sont dans l'ensemble datés au plus tôt du XVIII^e siècle. Or, à l'extérieur, on observe la semelle de fondation de l'abside de l'église à -0,08 m. La différence entre ces deux cotes (-2,07 m), sur une distance aussi faible, (une quinzaine de mètres) est intéressante.

L'étude du plan cadastral napoléonien de Toulouges révèle d'importants remaniements. En effet, on distingue clairement une cadastration semi-circulaire autour de l'église (au nord), cassée par une cadastration orthogonale dans toute la partie sud du village.

En ce qui concerne la première, on peut noter que de petites parcelles confrontent le bâtiment ecclésial au nord. L'ensemble adopte une forme semi-circulaire. À l'ouest, le demi-cercle s'interrompt. De plus, l'église a, elle aussi, subi de nombreuses réfections et la partie ouest a été rallongée. De même, lors de travaux au sud est de l'abside, des sépultures ont été découvertes. Il

est donc probable que le cimetière du XIX^e siècle ne soit pas le cimetière médiéval, et que ce dernier se trouvait au sud et à l'est (cette situation par rapport à l'église est d'ailleurs courante au Moyen Age). Or, sur ce même cadastre, au sud de l'église, se trouve un ensemble de quatre parcelles portant le même numéro (72). Il semblerait que seulement deux d'entre elles soient bâties. Il est tout à fait envisageable d'y voir des possessions de l'église, et, pourquoi pas, l'empreinte du premier cimetière.

Le sondage se trouve dans la continuité des petites parcelles qui s'observent sur le plan, au nord de l'église. Or, un tel dénivelé s'explique difficilement. L'interprétation la plus probable serait que l'on se trouve sur le tracé des fossés, mentionnés anciennement (dès le XI^e siècle), dont les parcelles au nord auraient conservé l'empreinte, et qui obliquerait vers le sud à l'emplacement du sondage. L'épais remblai du XVIII^e siècle marque peut-être de grands bouleversements (reconstruction, entre autres) qui auraient conduit à leur comblement.

Néanmoins, le départ d'un mur épais à la perpendiculaire de l'abside de l'église pose problème à son tour. L'enceinte villageoise apparaît dans les sources au début du XIV^e siècle. Or, si l'on considère cette hypothèse, elle couperait cet éventuel fossé.

Pour l'heure, il n'est pas possible d'être affirmatif. L'étude du bâti n'a pas révélé de vestiges archéologiques à proprement parler ; néanmoins le site, placé dans un contexte plus général, se révèle digne d'intérêt. C'est donc toute la partie comprise entre le sondage et l'église qui mérite une attention archéologique particulière.

*
* *

Communes : **Perpignan (sud), Canohès, Canet**

Type d'intervention : **Programme de Prospection et Inventaire autour des villages roussillonnais**

Définition et datation : **Prospections diachroniques**

Responsable : Carole Puig (A.A.P.-O.) avec la collaboration d'Olivier Passarius (A.A.P.-O.)

Équipe de prospection : Laurence Alessandria, Jérôme Bénézet, Claire Brieu, Jacques Delhoste, Guillaume Eppe, Jeanne Ferrer, Huguette Grezsick, Sandra Guilmeau, Sandra Karkos, Gilbert Lannuzel, Marie Lou Lannuzel, Jordi Mach, Etienne Macé, Daniel Riera, Claude Ruffat, Esther Serra, Sébastien Triquères.

Intervenants scientifiques : Daniel Riera et Michel Martzluff, Florent Mazière et Jérôme Kotarba.

Résultats :

Cette opération fait suite à deux campagnes (1997 et 1998) coordonnées par J. Kotarba. Elle a pour objectif la prospection des zones lotissables des communes de la plaine roussillonnaise. Ces villages sont en plein essor, et notre démarche se place bien en amont des travaux de manière à ce que soient mises en place des fouilles de sauvetage.

Cette campagne s'est déroulée en plusieurs étapes. Un premier stage a eu lieu au printemps. Il a concerné les zones comprises au sud, et au sud-ouest de Perpignan. Dans ce dernier cas, elles ont recoupé un tracé routier (la déviation de la RN9). Les zones lotissables de Canohès (commencées en 1998) ont été achevées à cette occasion. Un second stage a eu lieu ponctuellement entre novembre et mi-décembre, enfin un dernier a été organisé pendant la troisième semaine de décembre. Les communes de Canet et Saint-Nazaire ont été prospectées à cette occasion. De plus, plusieurs petits tracés routiers ont été intégrés à ces prospections. Il s'agit de la déviation de Corbères-les-Cabanès, de Baho et Espira-de-l'Agly. La R.N.9 a déjà donné lieu à une campagne

d'évaluation archéologique (A.F.A.N.), qui va bientôt être suivie de quatre opérations de fouilles de sauvetage.

Les stages ont été organisés par l'A.A.P.-O. Ils ont été encadrés par C. Puig et O. Passarius (A.A.P.-O.). L'équipe de prospection était composée de membres de l'association. Plusieurs études universitaires ont bénéficié de ces prospections. Les sites protohistoriques ont été étudiés par F. Mazière, doctorant à l'université d'Aix-en-Provence. D. Riéra, étudiant en maîtrise à l'université de Perpignan, s'est consacré à l'étude du matériel paléolithique trouvé en prospection.

Les résultats de cette année sont satisfaisants. En effet, en ce qui concerne la partie sud-ouest de Perpignan (Orle), les prospections ont révélé une zone densément occupée à toutes les périodes, depuis la Préhistoire (site découvert d'après une information Michel Martzluff) jusqu'au Moyen Âge. Sur la partie sud-est de Perpignan, plusieurs sites archéologiques ont également été inventoriés (un gros site de l'âge du Fer ainsi qu'une petite cabane républicaine). Si le secteur d'Orle est très rapidement mis en chantier par la construction de la déviation de la R.N. 9, la zone de Perpignan sud est pourrait être lotie à plus ou moins long terme.

En ce qui concerne Canet et Saint-Nazaire, force est de constater que les terroirs en bordure de l'étang du même nom sont très riches. En effet, pour la commune de Canet, en rapide extension pavillonnaire, toute une batterie de sites allant de la Préhistoire (épi-cardial) à la fin de l'Antiquité (Bas Empire voire époque wisigothique) ont été inventoriés. Saint-Nazaire se révèle aussi densément occupé. En effet, un éperon situé à l'est du village est occupé depuis le Néolithique jusqu'au Moyen Âge.

Au total, c'est près de 30 sites et informations archéologiques de diverses périodes qui ont été enregistrés. La majorité d'entre eux se trouvent sur des zones lotissables, induisant donc des opérations d'évaluations archéologiques rapides. Les données tirées de ces dé-

couvertes sont ensuite réparties entre les membres de l'équipe, par spécialité chronologique ou thématique. De

même, un intérêt particulier a été porté aux épandages antiques et médiévaux.

Conférences

Etude scientifique des directions solaires et des orientations architecturales, par Daniel Campergue.

(conférence du samedi 22 janvier 2000)

Sommaire :

La première partie est une approche pédagogique, la plus accessible possible, de l'astronomie de position. Le but est de faire comprendre à des archéologues ou à des historiens, non-spécialistes des équations de mécanique céleste, les trajectoires, réelles et apparentes, du couple Soleil-Terre.

La deuxième partie est l'application à un bâtiment médiéval, compte tenu de sa longitude, de sa latitude et de son altitude. On recherche les corrélations possibles de son orientation architecturale et des directions du Soleil, quelles que soient la date et l'heure.

Etude théorique :

Dans un premier temps, le conférencier décrit les deux mouvements simultanés de la Terre, de manière théorique :

- la rotation (autour de son axe nord-sud),
- la révolution (autour du Soleil).

Mais si l'on désire connaître la trajectoire aux siècles passés, il est impératif d'étudier les variations dues à la précession et à la nutation.

Compte tenu de la complexité des équations du mouvement résultant, il nous est conseillé :

- de choisir le système de coordonnées horizontales (hauteur et azimut), relativement simple à utiliser par les profanes en astronomie,
- d'appliquer des formules simplifiées ou des valeurs déjà calculées.

On apprend ainsi :

- que l'on aperçoit le Soleil se lever alors qu'en réalité, il est encore complètement caché par l'horizon,
- que nous avons chaud l'été au cours des fouilles alors que le Soleil est le plus éloigné de la Terre.
- qu'entre minuit et minuit le temps écoulé n'est pas de 24 heures et varie tous les jours,
- que l'hiver, sur nos montres, le Soleil se lève le plus tard au début janvier et se couche le plus tôt début décembre,
- que les saisons n'ont pas la même durée...

Dans son livre, Daniel Campergue donne toutes les possibilités de calculs, à tout instant et en tout lieu. Mais généralement, pour la recherche d'orientations privilégiées en archéologie, on n'a besoin que de connaître :

- trois positions particulières du Soleil dans la journée : au lever, au coucher et au passage au méridien,
- à quatre dates particulières dans l'année : aux solstices d'été et d'hiver et aux équinoxes de printemps et d'automne.

Application à un monument :

Comme exemple d'application, il a été choisi un édifice médiéval très connu dans la région et qui a fait l'objet de maintes études historiques et archéologiques : le château de Montségur.

On doit connaître précisément la longitude, la latitude et l'altitude du site. Il faut alors mesurer la hauteur de l'horizon pour vérifier si les mesures sur le terrain de l'heure et surtout de l'endroit précis d'apparition du Soleil actuellement coïncident avec les valeurs calculées à l'aide des équations pour la période de construction de l'édifice : quelques siècles pour un bâtiment mé-

diéval ou quelques millénaires pour les pyramides.

Le conférencier signale la dérive annuelle des saisons due à la mauvaise définition du calendrier julien, afin de procéder aux corrections. Enfin, un bref exposé de cartographie médiévale nous rappelle l'importance de l'école catalane des cartes à rums.

Par un traitement informatique, nous avons analysé les orientations architecturales susceptibles de correspondre à des directions solaires privilégiées. L'ordinateur n'ayant pas d'a priori, les résultats se sont parfois révélés surprenants et les coïncidences troublantes.

En principe, un chercheur scientifique ne doit pas avoir d'état d'âme. Son devoir est de publier simplement le résultat de ses recherches

Compte-rendu de Daniel Campergue

*
* *

Cabaret (Aude) : Histoire et archéologie d'un *castrum*,
par Marie-Elise Gardel

(conférence du 12 février 2000)

Les châteaux de Lastours et le village perché de Cabaret étaient déjà connus de bon nombre des membres et amis de l'A.A.P.-O., une sortie associative nous y avait conduits, naguère, et la proximité des lieux favorise les visites «en voisins». L'occasion de cette conférence était la publication, sous forme d'un volume imposant de presque mille pages, de l'ensemble des données recueillies sur le site de Cabaret, depuis le début des fouilles des châteaux et du village perché fortifié (le *castrum*) de Cabaret, il y a déjà vingt ans. Fouilles conduites par Marie-Elise Gardel, mais publication collective, réunissant 23 contributeurs touchant à toutes les sciences, maintenant indispensables à la compréhension d'ensemble d'un site. L'ouvrage ayant été acquis par l'A.A.P.-O., il se trouve maintenant dans notre

bibliothèque, à la disposition de ceux qui voudront compléter ces quelques notes trop rapides.

L'arête rocheuse où se trouvent le château de Cabaret (fouillé de 1980 à 1985) et le village (fouillé depuis 1987) se situe sur le versant sud-ouest de la Montagne Noire, au confluent des rivières de l'Orbiel et du Grésilhou. La fouille du village castral a permis de replacer les études déjà anciennes sur les «quatre châteaux» dans un cadre plus général, diachronique et géo-historique : la longue occupation du site et l'évolution de l'organisation de l'espace au Moyen Âge, et même depuis le Néolithique.

La présence des châteaux est ancienne : on relève la mention de *castellos* en 1063, et ceux de Cabaret, Surdespine et Quertineux sont cités au XIIIe siècle. Mais l'étude des documents, textes médiévaux, photos aériennes et plans, conjuguée à la fouille, a fait apparaître que le premier château de Cabaret se trouvait en contrebas de celui qui porte aujourd'hui ce nom, et dont la construction ne remonte pas au delà du XIIIe siècle. Poursuivant les recherches en ce sens, les archéologues ont pu montrer qu'à cette époque ce furent même les trois châteaux les plus anciens qui furent détruits et reconstruits sur la crête, selon un nouveau projet défensif que vint compléter une nouvelle construction militaire : la «Tour Régine». La destruction des châteaux primitifs est donc contemporaine de celle de l'habitat castral, situé à proximité du château originel de Cabaret, habitat qui fait plus particulièrement l'objet de la conférence.

L'étude exhaustive du site dans la complexité de ses diverses plateformes et de ses grottes a montré la longue durée de l'occupation humaine : mobilier protohistorique au «Trou de la Cité» et inhumations de l'âge du Bronze dans la grotte de l'Abri du Collier, inhumations d'époque wisigothique, peut-être liées à une première occupation militaire du site, qui était proche de gisements de métaux (fer, mais aussi métaux précieux... Salsignes est tout près !).

Le village castral lui-même s'installe entre le milieu du XI^e et la première moitié du XIII^e siècle. Il comprend, du cœur à la périphérie, quatre espaces : le noyau castral, deux habitats subordonnés principaux qui s'étendent l'un sur le versant ouest, l'autre sur le versant nord et enfin ce qui peut apparaître comme un faubourg extérieur, probable extension secondaire de l'habitat, le long de la route de Carcassonne, de l'autre côté de la vallée du Grésilhou.

Le noyau castral renferme le logis seigneurial, bâtiment à étage, et une cour pavée bordée de citernes et de constructions plus modestes, des maisons, des dépendances, une forge.

Au pied de ce noyau primitif, l'habitat s'étend vers l'ouest sur quelques terrasses en fort dénivelé, aménagées de systèmes de drainage établis dès la mise en place de l'habitat, selon un projet cohérent et sans doute révélateur d'une volonté de regroupement des hommes et de restructuration de l'habitat et des terroirs (*l'incastellamento*). Des rues pavées («des calades») et des escaliers font communiquer entre elles ces terrasses. Celles du haut regroupent les maisons les plus grandes (80 à 100 m²), les mieux bâties : sur un rez-de-chaussée fortement excavé, les murs en appareil équarri supportaient un plancher, un étage donc, et la couverture était faite de lauzes. Des niches incluses dans l'épaisseur des murs offraient la possibilité d'un rangement intérieur.

Sur le versant nord, plus escarpé encore, trois zones d'habitat sont étagées jusqu'aux bords de l'Orbiel. Une grande maison à trois niveaux y a, entre autres, été reconnue, possédant une cour pavée, ainsi qu'un atelier de forge.

Enfin, dans le «faubourg», le long de l'ancienne route de Carcassonne, à proximité d'un pont datant probablement du Moyen Âge, quelques bâtiments ont été reconnus, peut-être des maisons, de construction plus sommaire.

Venant compléter cet ensemble, la «vieille église» s'élevait au sud, au milieu d'un cimetière. Il s'agirait de l'église originelle Saint Pierre et Saint Paul du *cas-*

trum, citée en 1269, mais dont le plan (chevet polygonal à cinq pans) peut indiquer une construction de la deuxième moitié du XI^e siècle.

Important centre d'activité religieuse au temps du catharisme, lieu de refuge de certains «parfaits», le village fut abandonné brutalement, et sans doute détruit volontairement, à la fin de la croisade contre les Albigeois, entre 1232 et 1240. Les niveaux d'abandon témoignent de l'incendie de plusieurs maisons, où les charpentes calcinées et les toitures effondrées scellent les niveaux d'occupation encore parsemés des menus objets de la vie quotidienne, abandonnés là dans la hâte (chandelier de bronze, soc d'araire), ou brisés sur place (ouilles et marmites), disant le départ précipité des habitants. Riches pour les archéologues, auxquels ils livrent un instantané de la vie quotidienne dans le *castrum*, ces vestiges racontent aussi un des derniers épisodes de la soumission de la région par les croisés, dans sa violence et sa soudaineté.

Peu après, le château de Cabaret, ainsi que ses deux voisins immédiats et la «Tour Régine» de création nouvelle, furent réinstallés par l'autorité royale, au plus haut, sur la crête, selon des plans nouveaux qui en faisaient davantage des forts, résidences de garnisons, que des lieux d'organisation du peuplement. Le *castrum* ancien a définitivement disparu, il est remplacé par un nouveau village, situé au sud, et appelé *Ripparia Cabareti* à la fin du XIII^e siècle.

Vivante et savante, la conférence de Marie-Élise Gardel, la responsable et l'animatrice des chantiers successifs, historienne et archéologue qui a consacré sa thèse de doctorat à l'étude de Cabaret, a bien montré l'intérêt de ce projet d'envergure visant à comprendre la totalité d'un site complexe dans les interactions de ses différentes occupations, de ses nombreux emplacements militaires, civils ou religieux, tout au long d'une histoire au long cours. Nous ne pouvons, une fois encore, qu'inciter les amis et membres de l'A.A.P.-O. à en

prendre connaissance, mieux que par ces quelques lignes, au travers de la visite du site et de la lecture de ce bel ouvrage.

Compte-rendu d'Aymar Catafau

*
* *

Le Puech-Haut – Paulhan (34), un habitat fossoyé du Néolithique final de la moyenne vallée de l'Hérault,

par Alain Vignaud

(conférence du 8 avril 2000)

Introduction

Cadre matériel

La fouille du Puech-Haut s'inscrit dans un important programme archéologique lié à la construction de l'autoroute A 75, tronçon Pézenas Clermont-l'Hérault. Dix gisements archéologiques potentiels ayant été détectés sur ce tronçon long de 21 km, le Service Régional de l'Archéologie du Languedoc Roussillon prescrivait à l'aménageur, la Direction Départementale de l'Équipement de l'Hérault, une série de sondages suivie d'une seconde phase pour les sites les plus intéressants. Ces différents travaux ont été exécutés par l'A.F.A.N..

Le site, cadre naturel

Le Puech-Haut se positionne sur les premiers reliefs bordant la large plaine alluviale de l'Hérault, dans son cours moyen, en rive droite. Il occupe une petite colline de 18 m de haut pour une superficie d'une dizaine d'hectares, encadrée au nord et au sud par 2 ruisseaux encaissés intermittents.

Le *Puech*, situé à la limite de 2 grandes unités stratigraphiques et lithologiques (cassure Miocène - Pléistocène), présente au nord des sables rouges, gréseux, des argiles jaunes ainsi que des bancs calcaires plus ou moins altérés, affleurant par places. Le glaciaire, en fort pendage et mal exposé, est peu propice à l'occupation.

En contrepartie, le sommet et le versant sud sud-est sont composés de sédiments sablo-limoneux à cailloutis et petits galets, provenant d'anciennes alluvions générées par l'Hérault. Sur ce versant, deux paléovallons, parallèles à la pente et actifs lors de l'occupation néolithique, dégagent une large bande centrale, passage privilégié permettant d'accéder au sommet. C'est sur ce secteur qu'ont été mises au jour la majorité des structures.

Les vestiges archéologiques

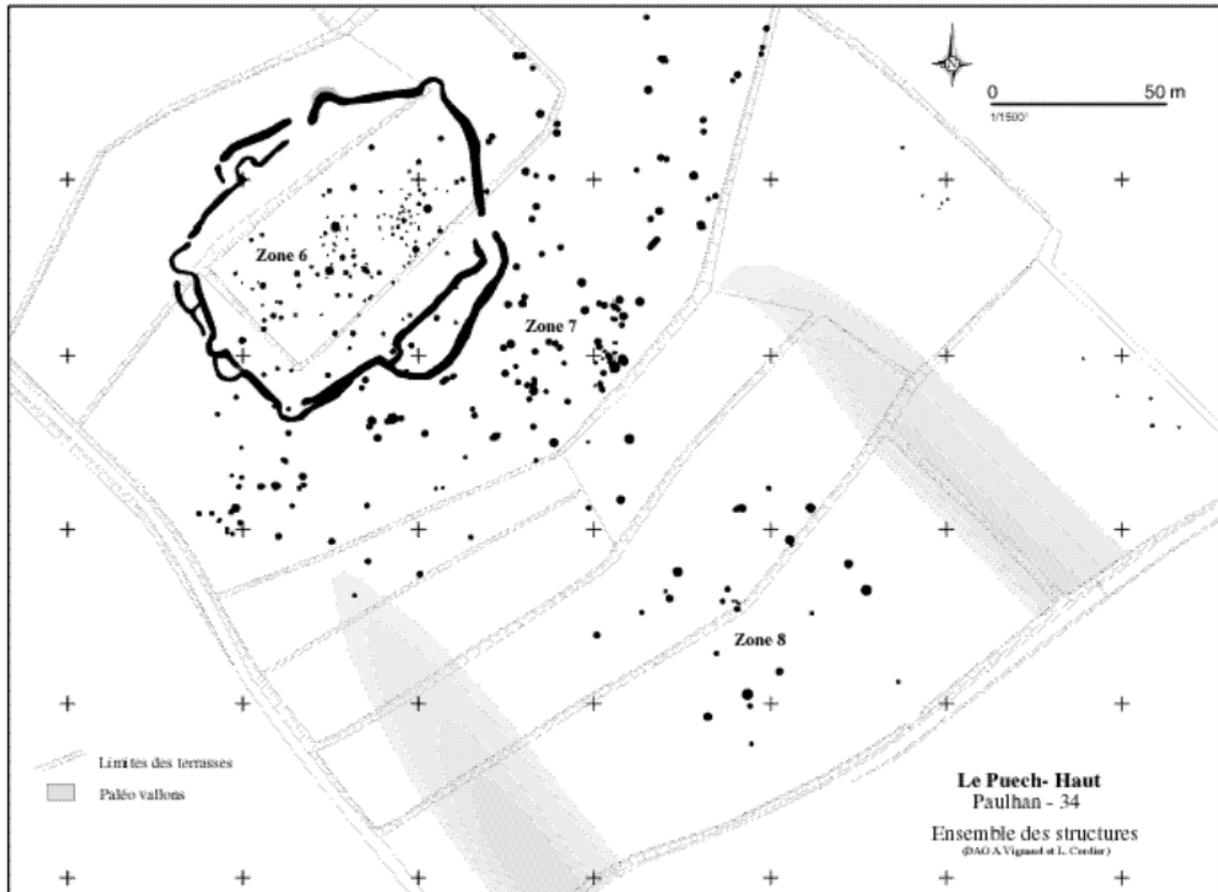
État de conservation

Le décapage en extensif de 2,2 ha a emmené la découverte de près de 300 aménagements. Ces derniers se rapportent à des négatifs, sachant que pour cause d'érosion et de mises en culture, les vestiges superficiels n'ont pas été conservés (sols de circulation ou d'habitat, structures en élévation ou peu profondes, foyers bâtis, fours...).

Si l'érosion dans la partie haute du site est moindre, dans la partie basse les structures amputées des 3/5, sont parfois recouvertes par près de 1 m de colluvions. De même, les travaux agricoles modernes ou contemporains ont légèrement tronqué le sommet de la colline et détérioré, lors des mises en terrasses, les aménagements peu profonds situés à la base de ces dernières. L'on peut estimer toutefois que les bords des terrasses, notamment supérieures, sont très proches du niveau d'occupation : nous y avons découvert des foyers en pierres chauffées, structures originellement peu profondes.

Répartition, qualité et densité des vestiges

La partie haute se distingue par un fossé ceinturant la colline et conservé sur tout son développement (zone 5). Ce dernier, qui délimite une aire de 7500 m², est assorti, aux angles et dans la partie centrale des façades, de structures semi-circulaires nommées «bastions».



À l'intérieur de cette enceinte, près de 120 structures ont été mises au jour (zone 6).

Les plus petits creusements se rapportent à des trous de poteaux qui matérialisent l'emplacement de constructions, probables habitats. Trois concentrations de ces négatifs attestent de la présence de 3 bâtiments minimum. Seulement pour l'un d'entre eux un plan a pu être proposé (bâtiment rectangulaire, à absides (?)).

Les structures de conservation, de type silos ou caves, de dimensions et de profils variables, sont bien représentées. Dans l'une d'entre elles, (structure à fond polylobé), 2 grands vases de stockage associés à un petit récipient à puiser étaient encore en place.

Les foyers sont essentiellement des structures de combustion à pierres chauffées, circulaires, de taille modeste, à probable vocation domestique.

Trois sépultures se rapportant à un enfant et à deux adultes, ont réutili-

sé d'anciens aménagements. Deux sont des fonds de silo, la troisième un foyer ayant encore conservé à sa base un dallage de plaquettes de grès, brûlées.

À noter que quelques fragments d'os humains isolés (adultes) ont été découverts en plusieurs points du gisement.

Hors enceinte, le site se développe principalement sur le versant sud-est qui a livré plus de 170 aménagements (zones 7 et 8). Comme pour la zone *intra muros*, nous observons le même type de vestiges avec néanmoins quelques légères variantes : les structures de combustion plus grandes et le plus souvent rectangulaires proposent peut-être ici une fonction économique ou artisanale. Les silos, placés quelquefois par groupes, sont également de grande taille.

Indépendamment de ces vestiges disséminés, 5 concentrations de différents types de structures ont été

écartées. Ces concentrations (UND pour Unités Domestiques) intègrent des trous de poteaux, des foyers de petite taille circulaires, ainsi que divers types de structures de conservation. Il semblerait que ces groupements caractérisent l'emplacement d'anciennes constructions, probables habitats.

Le funéraire n'est attesté que par une seule tombe en coffre, de très petite taille (inhumation en position contractée d'un enfant). Elle ne s'intègre pas de façon évidente à une UND.

Une fosse, originale à l'échelle du gisement, a livré quelques traces de métallurgie.

Deux alènes en cuivre ainsi que quelques fragments de ce métal ont également été découverts.

Chronologie, propositions de fonctionnement

Les relations stratigraphiques, pour l'ensemble des structures, ne peuvent être prises en compte pour distinguer un éventuel écart chronologique, sachant que les sols de fonctionnement reliant ces dernières ne sont pas conservés. Il apparaît, dans cette approche, que seul le fossé, relativement stratifié, soit l'ouvrage le plus apte à proposer différentes phases.

Le creusement originel, profond et étroit, retrouvé en continu sur certains segments ou par places à la base de quelques tronçons, semble indiquer que l'ouvrage dans une première phase, était palissadé. L'on peut estimer que le plan général était globalement acquit. Dans un second temps, le fossé est recreusé, plus large et quelquefois plus profond. Il est possible qu'à ce stade, une levée de terre double intérieurement le fossé. Enfin, dans un dernier temps, quelques remaniements interviennent : condamnation de certaines portes ou tronçons, adjonction «d'antennes» extérieures à proximité des portes principales, et construction, en plusieurs points (sensibles ?), d'un mur, composé essentiellement de blocs, doublant intérieurement l'ouvrage. Le fossé, dans cette dernière phase mesure 1,60 m de large

pour 1,30 m de profondeur, de dimensions moyennes.

Ces observations témoignent, principalement, de 2 phases chronologiques dans le fonctionnement du fossé, et probablement du site. Il semblerait néanmoins que ces phases soient très resserrées dans le temps : aucune différence évidente n'a été enregistrée à partir des éléments de la culture matérielle contenus dans la totalité des structures, hors fossé. La céramique, bien représentée (plus de 300 formes archéologiquement complètes), offre une série homogène, attribuable au Néolithique final (seconde moitié du 3ème millénaire). De plus, les UND, hors sommet, sont bien individualisées et ne témoignent pas, en plan, d'une densité de creusements exubérante : seules deux d'entre elles se télescopent.

À noter qu'une petite série de céramique campaniforme a été découverte sur quelques tronçons du comblement supérieur du fossé, à l'exclusion totale des autres structures : le site était déjà ruiné lorsque cette dernière occupation est survenue.

Il semblerait que le site du Puech-Haut puisse être comparé à un habitat de plein air «traditionnel», à vocation agro-pastorale : la faune, bien attestée, propose un schéma classique pour ces périodes, à savoir une légère dominante des bovins, suivis par les ovi-caprins, et en dernière position, les suidés, peu représentés. La chasse est aussi démontrée.

L'agriculture, indépendamment de quelques restes carpologiques, est largement confirmée par les nombreuses meules, principalement en basalte, découvertes dans toutes les zones (plus de 600), ainsi que par la forte densité des silos.

Nous devons toutefois considérer que ce gisement est un habitat de hauteur, dont le noyau central est ceint par un imposant fossé pouvant être qualifié de fortification.

Le Puech-Haut se positionne dans un ensemble de gisements de même

type, très mal conservés, que l'on retrouve surtout en Languedoc occidental, et plus particulièrement en Biterrois oriental.

Il est possible que ce genre d'habitat, ou tout au moins d'architecture, soit à mettre en relation avec la métallurgie naissante, et plus particulièrement les mines de cuivre de Cabrières, probablement très convoitées, situées à quelques kilomètres du site.

Compte-rendu d'Alain Vignaud

*
* *

Centuriation et histoire du paysage en moyenne Vallée du Rhône, par Thierry Odiot

(conférence du 20 mai 2000)

Cadastres, centuries et parcelles

C'est à la fin des années 40 que sont découverts à Orange les fragments de marbre de trois cadastres romains. Les travaux d'André Piganiol, François Salviat et aujourd'hui de Gérard Chouquer ont permis peu à peu de les localiser sur le terrain. Le cadastre B d'Orange concerne un vaste territoire qui s'étend d'Orange au nord de Montélimar. D'ordinaire un cadastre s'attache à la capitale d'une cité, ici, il englobe en plus le territoire d'une petite cité indigène *Augusta Tricastinorum* (Saint-Paul-Trois-Châteaux).

Les cadastres romains sont un quadrillage régulier de l'espace, tracé par des arpenteurs, à l'aide d'un instrument de visée, la *groma*. Chacun de ces quadrillages, la centurie, carré d'environ 700 m de côté, est ensuite subdivisée en parcelles le plus souvent orientées. Les axes orthonormés qui délimitent les centuries, appelés *decumani* et *kardines*, sont comptés à partir des deux tracés d'origine, le *Decumanus Maximus* et le *Kardo Maximus*. On a ainsi un système de coordonnées utile pour situer les centuries et le cadastre lui-même est un instrument commode pour lever

l'impôt : sur le marbre, on inscrit combien de jugères (surface de terrain) sont assignées aux colons romains, combien sont restituées aux Tricastins, peuple indigène, combien appartiennent à la colonie qui les loue à des personnes privées.

La vision aérienne de certains cadastres très bien conservés, dans la plaine du Pô ou en Tunisie, a pendant longtemps entretenu des idées fausses sur ce qu'était un cadastre romain : on imaginait une mise au carré de tout un territoire, avec des centuries ininterrompues et des parcelles régulières ayant conservé leur module d'origine, le tout tiré à 4 épingles. Les recherches pluridisciplinaires menées sur le cadastre B d'Orange ont permis de corriger cette idée trop simpliste. Les parcelles que nous voyons aujourd'hui, à part l'orientation qui est restée la même, n'ont plus qu'un lointain rapport avec les parcelles d'origine : elles ont subi, depuis, tous les partages dus aux successions et toutes les tentatives de remembrement.

La mise en place du cadastre B

En étudiant la mise en place du cadastre B, on voit que les arpenteurs, *agrimensores*, devaient bien connaître le terrain ainsi que les exigences climatiques et pédologiques et agrologiques de chaque culture. Un premier problème à résoudre était la maîtrise des eaux : il fallait mettre à l'abri des inondations la voie principale qui traversait la région du sud vers le nord, la voie d'Agrippa, et drainer la plaine en bordure du Rhône pour y installer les colons. C'est pourquoi furent creusés d'important chenaux calibrés pour que l'eau puisse rejoindre le Rhône ou ses affluents sans problème. Le drainage permet aussi éventuellement l'irrigation. Les secteurs humides vont ainsi devenir cultivables.

La gestion de l'eau va de pair avec la gestion des sols. Les inscriptions sur le marbre montrent que les mêmes superficies de terre peuvent être louées à des prix qui diffèrent dans une propor-

tion très importante. Pourquoi ces différences ? L'explication est donnée quand on étudie la nature des sols (non pas des sols actuels mais ceux de l'Antiquité, qui peuvent être masqués par des colluvions ou des alluvions ou arrachés par l'érosion et que l'on peut reconstituer grâce à des sondages appropriés). On voit alors que les terres légères des collines sont louées à des prix beaucoup plus élevés que celles plus lourdes de la plaine. Ces dernières exigent plus de soins et des instruments plus perfectionnés que les premières qui se contentent de l'araire traditionnel. Notons au passage que les vétérans romains, les colons, sont installés de préférence dans la plaine (sans doute sont-ils plus outillés) tandis que les terres rendues aux Tricastins se rencontrent essentiellement dans les collines.

L'implantation s'est faite progressivement comme le montre la date de création des sites. Le premier secteur occupé, à l'époque augustéenne (ce qui place Auguste à l'origine du cadastre), est à l'ouest du *Kardo Maximus* et entre le *Decumanus Maximus* et le dixième *decumanus*. Ce dixième *decumanus* joue un rôle important : sous la forme d'un grand chenal, il canalise l'eau des grandes pluies vers le Rhône ; sous la forme d'une voie importante, il assure la liaison entre *Augusta Tricastinorum*, la capitale des Tricastins, et le fleuve. Vers le milieu du I^{er} siècle, les installations progressent vers le nord et peu à peu tout le territoire est occupé. Il reste cependant des lacunes : soit on n'a pas eu besoin de l'intégralité des terres, soit les sites ne sont pas repérables, étant ennoyés par des apports alluviaux ou colluviaux. Assez bizarrement, la zone qui entoure immédiatement Orange paraissait vide. En fait les sites étaient cachés par l'atterrissement. Pour la période romaine, la proportion des sites repérables en surface est très forte, il n'en est pas de même pour le Bronze Final/premier âge du Fer, où les sondages ont permis de renouveler la vision que l'on avait sur l'implantation de l'habitat et donc sur la société de l'époque.

La vigne, culture spéculative

L'enquête pluridisciplinaire renseigne aussi sur les cultures. Le milieu du I^{er} siècle voit l'explosion de la viticulture. Il s'agirait de gros investisseurs, appliquant les préceptes de l'agronome contemporain, Columelle. À cet égard, le site le plus intéressant est celui du Molard, une grosse *villa* implantée au nord du XX^e *decumanus*. Elle est organisée très rationnellement : les charrettes arrivent à quai, où sont placés les fouloirs. Viennent ensuite les pressoirs, puis la salle de stockage (les chais). La disposition des lieux interdit aux esclaves qui travaillent sur le domaine de circuler librement dans les locaux où se font la vinification et le stockage. La nuit, les esclaves sont enfermés dans l'ergastule, flanqué de deux loges de gardiens. La capacité des chais est très importante : 200 *dolia*, contenant chacun 1300 litres. De quoi loger la récolte mais aussi la stocker éventuellement jusqu'à ce que les cours soient au plus haut, puisqu'il s'agit là d'une agriculture spéculative. La *villa* du Molard pouvait avoir une centaine d'esclaves en comptant les enfants, et exploiter une centaine d'hectares en vignes, une trentaine d'hectares en céréales pour nourrir la main-d'œuvre, les exploitations étant alors conçues pour être autosuffisantes.

Chose curieuse, on ne trouve pas d'ateliers d'amphores, peut-être font-ils partie des sites enfouis. Peut-être aussi le vin était-il transporté dans des outres : on sait qu'il y avait des utriculaires sur le Rhône. Il y avait aussi des sortes de bateaux pinardiers, avec des *dolia* fixés dans la cale.

Le domaine du Molard est démantelé vers 180 de notre ère, les *dolia* sont récupérés, les pressoirs aussi. Ce n'est pas un phénomène unique, les habitats de plaine, liés à la culture de la vigne, disparaissent comme si cette dernière n'était plus rentable et que les capitaux étaient allés s'investir ailleurs.

La fin de l'Antiquité

À la fin de l'Antiquité, le drainage se fait mal, les fossés sont comblés, au moins certains d'entre eux, la plaine redevient un milieu humide, ce qu'elle était avant la mise en œuvre du cadastre. Elle est vide d'hommes, si l'on ex-

cepte quelques abbayes et des habitats qui s'implantent le long des voies, ancêtres des villages médiévaux. Autre économie, autre société, autre milieu.

*Compte-rendu de Jean-Pierre Comps,
reçu par Thierry Odier*

Excursions

Sortie à Barcelone du 19 février 2000

La Catalogne à l'époque carolingienne (art et culture aux IXe et Xe siècles ; avant le roman)

Introduction

L'exposition organisée par le MNAC (Musée National d'Art de Catalogne) s'intègre dans un projet global européen baptisé *CHARLEMAGNE The Making Of Europe* auquel participent, au côté de Barcelone, les villes de Paderborn en Allemagne, Brescia en Italie, Split en Croatie et York en Angleterre. Chacun de ces centres réalise une exposition sur le thème : Charlemagne et la construction de l'Europe, consacrée à des événements, personnalités et monuments rattachés à ces centres et à leurs zones d'influence. L'exposition de Barcelone traite de la Catalogne préromane, pour la première fois et globalement. Période marquée par la richesse en événements et par la complexité de l'art et de l'architecture.

MARCA HISPANICA

Guerre et Paix

- 719 Narbonne est prise.
- 732 Défaite de Abd al Rahman à Poitiers devant Charles Martel.
- 759 Pépin le Bref prend Narbonne.
- 778 Charlemagne attaque Saragosse, défaite de Roncevaux.
- 785 Gérone se livre aux Francs.
- 786 Sièges de Barcelone dont les habitants livrent la ville aux Francs. Désormais la frontière ne va guère bouger et restera fixée au sud de Barcelone malgré des incursions armées de part et d'autre, surtout des musulmans.

Période de trêves et de guerres au IXe siècle. Au Xe siècle, les comtes font allégeance à Cordoue, ce qui n'empêche pas les raids dont le plus terrible est celui de Barcelone qui est prise d'assaut et mise à sac.

Empires et Comtés

Jusque vers 878

Après la première phase de conquête et de stabilisation, la Marche d'Espagne va être associée au destin de l'empire carolingien.

La marche est divisée en 7/8 comtés et 5/6 évêchés dépendant de l'archevêché de Narbonne. Les comtes disposent, pour l'exercice du pouvoir de terres publiques attachées à la fonction, ils sont nommés par l'empereur mais les premiers, de la puissante famille des Guilhem (fondateur Guilhem de Gélone), sont destitués ou exécutés pour rébellion. Le dernier comte nommé par le pouvoir central est Guifred le Velu : comte de Cerdagne-Urgell puis de Barcelone-Gérone dont les descendants, au XIIe siècle, réuniront entre leurs mains l'ensemble des comtés.

À partir de 878

Les comtés deviennent héréditaires et peu à peu les terres publiques sont incorporées dans le domaine privé des comtes.

Les liens avec le royaume franc sont de plus en plus lâches, l'avènement des Capétiens en 987 est considéré comme une usurpation.

Une naissance programmée : Caroline ou la renaissance carolingienne

Dans l'esprit des Carolingiens et des clercs qui les entourent, il s'agit de

rétablir l'Empire romain et d'abord son unité. Cette "renaissance" va affecter l'écriture.

À l'époque romaine classique, un seul style d'écriture : l'écriture capitale. À partir du IIIe/IVe siècle, en même temps que le *codex* remplace le *volumen*, apparaissent l'onciale et la cursive.

Au VIe/VIIe siècle, la fin du pouvoir central et le recul de l'instruction entraînent l'apparition d'écritures "nationales" : chez nous, la wisigothique avec ses variantes (cursive, semi-cursive et livresque). Charlemagne rétablit l'unité en imposant la caroline. Dans la Marche, elle est d'abord mixte : wisigothico-caroline jusque vers la fin du IXe siècle puis la caroline règne seule jusque vers le XIIe/XIIIe siècle où elle est supplantée par la gothique. La caroline prend deux formes : l'une élégante, la livresque, l'autre moins soignée, la rustique.

Cette première renaissance, qui s'accompagne d'ouvertures d'écoles, est l'œuvre des lettrés de la cour palatine qui entourent Charlemagne, dont l'anglo-saxon Alcuin. Elle a un but politique (unifier, gouverner par l'écrit) mais aussi et surtout religieux : imposer la liturgie romaine, réviser et répandre, grâce aux *scriptoria* des monastères, les livres religieux.

La deuxième renaissance carolingienne, qui couvre surtout les règnes de Louis le Pieux et de Charles le Chauve, s'intéresse aux œuvres antiques. C'est à cette époque que sont fondées les abbayes de Sainte-Marie aux Bains d'Arles (778), Ripoll (880) et Sant Joan de les Abadesses (885).

La troisième renaissance concerne le Xe siècle, le meilleur exemple en est Gerbert d'Aurillac (le futur pape Sylvestre II) qui étudia à Vic et sans doute à Ripoll. Il est curieux de mathématiques, d'astronomie qu'il étudie à partir de traductions de textes arabes.

En 974 est consacrée la nouvelle abbatale de Saint-Michel de Cuxa.

Au total, la renaissance carolingienne a sauvé maintes œuvres antiques mais aussi le latin lui-même qui

restera tout au long du Moyen Age, la langue internationale en Europe.

Dossier réuni par Jean-Pierre Comps avec la collaboration d'Emile Bétrin, Claire Brien, Monique et Simone Formenti, Colette et Jacques Puig.

*

* *

Sortie annuelle de l'association en Vallespir (1er juin 2000)

Les plombs inscrits des Bains d'Arles (Amélie-les-Bains), (conférence par Jean Abélanet)

La visite des thermes romains d'Amélie par les membres de l'A.A.P.-O., le 1er juin 2000, méritait que l'on évoque les intéressantes lamelles de plomb portant des inscriptions qui furent découvertes dans les sources d'eau chaude du site.

C'était en 1845. Le lieutenant-colonel Antoine Puiggari, officier du génie, chargé de la direction des travaux de l'hôpital militaire, a raconté lui-même, à son oncle l'érudit Pierre Puiggari, les circonstances de la découverte. Ce fut en curant la source principale, dite *El Gros Escaldor*, qu'on découvrit un certain nombre de monnaies antiques, accompagnées de feuilles de plomb roulées, sur lesquelles on remarqua des écritures.

Les remarques du colonel sont à prendre en compte pour la lecture et l'interprétation des documents : "Quant aux caractères, il semble qu'une main délicate, une main de femme, vient de les écrire avec la pointe d'une épingle. Les lignes suivent à peu près les contours irréguliers du morceau de plomb, qui évidemment n'a subi aucune préparation. La surface en est dressée très grossièrement, et on les a roulés sans craindre d'en altérer l'écriture.". Dans une autre lettre à son oncle, il ajoute quelques détails : "Il est certain que tous [ces plombs inscrits] ne sont pas de la même main.

Plan amélie

Vous trouverez, dans l'envoi que je vous fais, un fragment d'une écriture très ferme. J'en ai dont les caractères sont d'une finesse extrême et semblent défier les yeux les plus perçants. ».

Il faut savoir que ces lamelles (au nombre de 6, certaines étant écrites sur les deux faces), d'aspect irrégulier et de petites dimensions (la plus grande mesure 14 cm sur 6 cm) ont été perdues dès 1850 (peut être une femme de ménage trop consciencieuse ?) et nous ne possédons plus qu'un fac-similé qu'on peut penser assez fidèle, malgré les méthodes un peu rustique de l'époque pour étudier de semblables documents : absence de chauffage contrôlé pour dérouler ces fragiles lamelles sans les écailler ou les fendre, absence de moyens d'observation rapprochés, microscope, lumières rasantes, radioscopie... pour les lire. Les spécialistes de l'époque auxquels Antoine Puiggari avait envoyé le fac-similé (que Pierre Ponsich a republié dans les *Etudes Roussillonnaises*, 2, 1952, page 227) ont insisté sur les difficultés de lecture et d'interprétation : les uns y ont lu du grec, d'autres du gaulois, quelques-uns du latin. Louis de Bonnefoy, auquel Antoine Puiggari avait transmis le *fac-similé princeps* est celui qui en a fait la lecture la plus fiable (on peut lire sa tentative d'interprétation dans *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des P.-O.*, n°14, 1866, pages 33-112). Avec beaucoup de restrictions, il lui semble s'agir de textes en latin et fait quelques remarques pertinentes.

On reconnaît, en effet, à trois reprises, une formule latine d'invocation : ROGAMVS ET DEPRECAMVS (nous prions et supplions) avec des fautes d'orthographe ou des formes populaires. Lamelle 1 (fig. 1) : ROGAMOS pour ROGAMVS et DEPECAMVS pour DEPRECAMVS ; lamelle 2 (fig. 2) : ROGAMVS ; lamelle 5 (fig.7) : fin de la 2^{ème} ligne ROG/ 3^{ème} ligne : MOS ET DE/CAMVS, avec à l'évidence une nette cassure du bord droit, ce qui permet de restituer ROG(A)MOS ET DE(PE)/CAMVS. Il est étonnant que

même Louis de Bonnefoy n'ait pas remarqué ce manque sur la lamelle.

Une des grandes difficultés à laquelle se sont heurtés les premiers essais de déchiffrement vient du fait que l'épigraphie populaire (graffiti) était mal connue à l'époque. Sans doute, aussi, a-t-on été égaré par la présence des monnaies de Nîmes, au crocodile, avec mentions des consuls Caius et Lucius César, et des monnaies d'Empories à légendes latines, toutes datables du I^{er} siècle de notre ère. On était persuadé (Pierre Ponsich continua à le croire) que lamelles et monnaies étaient contemporaines. Or nous avons eu la chance de nous procurer la très récente étude de Pierre-Yves Lambert sur *La langue gauloise* (1997). L'auteur appuie son étude non seulement sur l'épigraphie monumentale, mais également sur des graffitis exécutés sur céramiques (comptes de potiers de La Graufesenque...) ou sur plaquettes de plomb ou d'argent (textes magiques découverts en particulier sur des sites thermaux avec culte de fontaine, comme à Amélie). Ces textes sont écrits en gaulois, mais en alphabet latin. Ils sont datés pour la plupart par leur écriture du I^{er} siècle de notre ère (tablettes de plomb de Chamalières ou du Larzac) ; d'autres sont plus tardifs : tablettes de Rom (Deux-Sèvres) du III^e ou IV^e siècle ; tablettes d'argent de Poitiers, provenant d'une sépulture, peut-être du V^e siècle.

Cela nous permet de distinguer nettement deux séries dans les tablettes d'Amélie. Sur les tablettes gauloises tardives, surtout celle de Rom, la lettre S n'est pas figurée comme on devrait s'y attendre, mais par une hampe verticale barrée d'un trait très oblique. Cette graphie a trompé nos prédécesseurs. Disons d'abord que la forme normale du S n'apparaît ni sur la lamelle 1, ni sur la lamelle 2 (fig. 2 et 3), ni sur la lamelle 3 (fig. 4 et 5) ; la lamelle 4 est trop réduite pour en juger, mais elle apparaît sur la lamelle 5 et sur la lamelle 6, qu'on peut juger plus anciennes que les précédentes.

Plombs inscrit

Nous ne savons pas à quelle époque est apparue cette forme aberrante d'écrire le S ; ni quel intervalle de temps sépare les deux séries de graffitis. On peut également imaginer que certains scripteurs restaient fidèles à la graphie traditionnelle. De toutes manières, il nous paraît douteux que le fragment 8 soit une partie de la lamelle 1, comme le dit Puiggari.

Lamelle 6 : dans son essai de déchiffrage, Louis de Bonnefoy, après avoir douté de l'interprétation d'un de ses prédécesseurs qui voyait du grec dans le fragment 6 (fig. 8), ajoute : " D'ailleurs, est-il sûr qu'on ne doit pas faire un demi-tour à la feuille et que la dernière lettre ne devienne ainsi la première ?). Et il en reste là. Curieusement, le demi-tour que proposait l'excellent épigraphique ne lui a pas fait éclater la solution : SO. VOT. = *solvit votum* (s'est acquitté de son vœu), avec les barres indiquant les abréviations, la seconde servant en même temps de barre au T.

Lamelle 5 : on lit assez facilement : DOM(D)NAS NISKAS ROG(A)MOS ET DE(PE)CAMVS : " Nous prions et supplions les Dames Niskés," en remarquant le minuscule S au pluriel, d'abord oublié, puis surajouté, mais pas où il faudrait. On prononçait déjà DOMNAS pour DOMINAS. Autre remarque : DOMNAS NISKAS est un accusatif pluriel et non un vocatif, comme l'ont interprété fautivement nos prédécesseurs, même Pierre Ponsich (*cf. op. cit.*).

La lamelle se termine par des mots incomplets, mais on devine : DINNO ou peut-être DIVINO, avec ligature du V et du I. Sans doute un anthroponyme masculin ?

Lamelle 4 : elle est trop fragmentaire pour signifier quoique ce soit. On peut lire :

1^{ère} ligne : -AXIN- en prenant pour un I le petit trait supérieur.

2^{ème} ligne : -EAV- ?

3^{ème} ligne : AXTONIS. Si la dernière lettre est un S incomplet, il n'est pas logique d'interpréter comme un S la troisième lettre, comme le fait Louis de Bonnefoy. AXTONIS pour ACTONI(S)

ou ANTONI(O...), en supposant un N mal fait ou mal lu. Anthroponyme masculin.

Lamelle 3 (fig. 4) : au recto, on lit très bien : DEMETI ou, vu l'état de la lamelle : DEMET(R). Demetrius : anthroponyme assez courant.

2^{ème} ligne : on peut lire ITEM, en supposant une ligature T et E – mot latin. Le reste est illisible, comme un gribouillage. Au verso, il faut admettre que les 1^{ère} et 2^{ème} lignes s'entrecroisent. Nous lisons très bien : -AN- et plus loin : S (=) VE (mal tenue ou mal lue) TA. Donc (M)ANSVETA = douce, miséricordieuse. Du M initial, il ne reste qu'un jambage, la lamelle étant incomplète.

2^{ème} ligne : N(I)S(=)KA, qui traverse la première ligne. Nous avons donc une invocation au féminin singulier : MANSVETA NISKA.

3^{ème} ligne : après une lettre d'un mot incomplet A-AMIKIOV (en supposant la ligature AM) comme l'a lu Louis de Bonnefoy ; ou mieux : ANIKIOS (=) = *Anicius*, anthroponyme romain attesté. Le reste est illisible.

Lamelle 2 (fig.2) recto : on reconnaît facilement NIKAS en première ligne et au-dessous ROGAMVS. A la suite de NIKAS, on peut lire AQVIS et d'autres lettres douteuses, ou mieux : AQVIGE(NAS) et supposant une correction du scripteur sur le S, *Aquigenas* : qui est né de l'eau. Qu'on lise AQVIS ou AQVIGE(NAS), le sens est clair : " Nous prions les Niskés des eaux ".

3^{ème} ligne : il ne semble pas possible qu'il y ait trois lettres successives : = SSS.

La première lettre a sans doute été mal lue : ASSATE – impératif du verbe *assum* ou *adsum* : je suis à côté, j'aide, j'assiste. Donc : " Venez en aide ". Les mots suivants sont probablement des anthroponymes au féminin : NV- ?-EMA (on ne peut lire NVMEMA comme le fait Louis de Bonnefoy, car le second M est bien formé). Ce signe en S renversé réapparaît en fin de lamelle : il pourrait se lire CV. On dirait donc : NVSCVEMA.

4^{ème} ligne : après quelques lettres illisibles, on lit : VELDELA, à moins que l'on dissocie : VEL (= ou bien) DELA....

5^{ème} ligne : -RES semble séparé du mot suivant -NVQVAI, précédé d'une lettre illisible. La lecture NV(M)QVAM, en supposant que le jambage du M ait disparu dans la fissure de la lamelle, est possible mais ne nous éclaire en rien. En imaginant que le RES puisse se relier à la ligne inférieure, on aurait un sens plausible RESA(NA)TE = rendez la santé – suivi d'un accusatif féminin (7^{ème} ligne) CVMA(M) = un anthroponyme féminin. Mais n'est-ce pas une interprétation abusive ?

Lamelle 2 (fig. 3) verso : on croit pouvoir lire facilement : KENVMENE.

1^{ère} ligne : MAXIMIE FLAVCKE (ou FLAVCRE). Mais le sens est loin d'être accessible. Le premier terme a une consonance grecque et l'on pourrait y reconnaître un participe passé passif ou vocatif (par exemple : γενομενος ou γενομενε). Mais on ne peut rien en tirer. MAXIMIE pourrait être une forme fautive pour MAXIME. On pourrait rattacher la première lettre de FLAVCRE au mot précédent et y voir un S (). MAXIMIES-LAVCRE rappelle alors le LAVACRVM = la baignoire, le bain. Mais n'est ce pas abusif ?

2^{ème} ligne : on lit très bien ILLIVSSI. Peut-être un nom d'origine ibère : Ill = la ville ? ROCAT pour ROGAT ? = supplie. Peut-on lire ATQVAI pour ATQVE = et ?

3^{ème} ligne : on pourrait lire : AGETINAT (cette forme du G en S se lit au recto dans ROGAMVS. Peut-être une forme populaire de AGO = se donner du mal, s'activer ? Liaison : NA = NA. LA(V)AOKPION = ? LAVATERIVM = salle des bains ?

4^{ème} ligne : on reconnaît NISA (ou NIKA) POSIMA (sans doute un barbarisme pour POTISSIMA = très puissante) ; à moins qu'il faille lire : DOMNA (mal lu) pour DOMINA. La suite semble dénué de sens : AIXIXIAIA !

5^{ème} ligne : NIXI..

6^{ème} ligne : NOXIE ? ou NON(N)E ? -VOSTR(I) ? = votre.

7^{ème} ligne : MIT..ATINAI M. La suite est illisible.

Lamelle 1 : il faut admettre que le texte comporte une colonne à gauche et quelques mots sur une colonne à droite.

1^{ère} ligne : on lit très bien KANTAS NISKAS.

2^{ème} et 3^{ème} ligne : ROGAMOS ET DE/PECAMVS (ce S final : a été mal lu par Louis de Bonnefoy qui y a vu un K. Il est évident qu'il s'agit d'un avec une éraflure accidentelle). Une écaillure du plomb empêche d'être sûr de la lecture du mot suivant : ISCOT ?? ou VOS en admettant que le trait adventice du caractère précédent () forme un V avec le trait vertical suivant. Mais on ne s'explique pas les deux lettres suivantes.

4^{ème} ligne : on lit très bien SANATE avec la liaison VA, avec inversion du N. Nos prédécesseurs dont Louis de Bonnefoy, ont lu SAVATE, qui n'a pas de sens. Le NON suivant n'est pas logique, car on obtient un sens aberrant : "Ne guérissez pas". Il faut lire NOM- en observant que l'écaillure du plomb a pu faire croire à un N pour un M dont un jambage n'a pas été lu ou a disparu. Le dictionnaire latin ne donne qu'un seul mot possible après un tel verbe NOM (AS) = ulcère rongeur, mot technique emprunté au grec : νομη = action de paître, qui a pris le sens de dévorer, ronger (chez Hippocrate, IV^e siècle avant J.-C., puis chez Polybe II^e siècle avant J.-C., Plutarque I^{er} siècle après J.-C.). La forme latine Nomae, -arum au pluriel est attestée en particulier chez Pline dans son Histoire Naturelle, au I^{er} siècle après J.-C. Il semble normal que le terme technique ait été connu dans un établissement thermal, dont les eaux sulfureuses étaient particulièrement efficaces dans le soin des ulcères.

5^{ème} ligne : pas de sens satisfaisant : LE-RAN(O) (E)T DE

6^{ème} ligne : on pourrait lire : OXIME = très rapidement. SOADETEIA ? ou SOAPETEIA. S'agit-il d'un anthroponyme féminin ?

7^{ème} ligne : DETELET(E ?) peut-être pour : DE-TOLLETE (de TOLLO) = enlevez.

8^{ème} ligne : NEXOAS ? = barbarisme pour NEXUS (accusatif pluriel) = les liens ? Le reste de la lamelle est illisible.

2^{ème} colonne. Il s'agit probablement des personnes qui se recommandent aux divinités de la source. NILQ(V)ET(I) serait-ce un surnom " Qui n'est jamais satisfait " ?

2^{ème} ligne : KILITIVSI (très lisible) : anthroponyme probable. Sa forme rappelle l'anthroponyme de la lamelle n°2 (verso) : ILLIVSSI. S'agit-il de noms ibères ? Peut-être aussi de noms romains : Illius et Cilitius ou Cilicius (de Cilicie) ou romanisés, mis au génitif de façon barbare.

3^{ème} ligne : il faut lire METATI plutôt que NIETATI. *Metatus* participe passé passif de *Metor* = je me sue. C'est plutôt un surnom formé sur *Meta*, borne du cirque, meule, colline en forme de cône. Surnom ironique comme en portait souvent les gens du peuple et les esclaves.

4^{ème} ligne : VLATENI peut être un surnom formé sur le verbe BLATEO : je bavarde. BLATERO = le bavard, en supposant que le scripteur a employé le V à la place du B ?

5^{ème} ligne : KRIVET(I ?)

6^{ème} ligne : illisible, peut-être PESTAI ? mais la forme S n'est pas employée sur cette lamelle ; par contre, la troisième lettre pourrait être un = S plutôt qu'un T. Le a minuscule est également très douteux. On aurait alors PECSAI pour PEXAI – *Pexus*, participe passé passif de *pecto*, *pectore* = peigner qui pourrait avoir servi à former ce surnom. Mais le mot est-il complet (cassure à droite) ? Le Bien-Peigné !

Tous ces anthroponymes semblent au génitif ? Seraient-ils compléments de NOM(AS) ?

Bien que leur lecture et leur interprétation soient souvent conjoncturelles, ces plombs inscrits, par les quelques bribes de compréhension qu'on peut en tirer, sont d'une grande importance pour l'histoire de l'Antiquité dans notre région.

Ils nous fournissent quelques aperçus sur la langue parlée au III^e ou

IV^e siècle dans l'arrière-pays. Nous sommes étonnés de constater une grande différence avec les graffiti, que nous avons pu étudier, provenant des sites du I^{er} siècle de *Las Sedes* (Peyrestortes) et du Petit Clos (Perpignan). La netteté, la lisibilité, l'orthographe correcte des écritures sur céramiques de ces sites contrastent avec la difficile lecture des plombs d'Amélie, qui confinent souvent à des gribouillages. Est-ce la faute d'Antoine Puiggari qui en a fait le relevé ? Nous pensons plutôt à la maladresse des scripteurs. Barbarismes et fautes d'orthographe semblent indiquer un niveau culturel inférieur à celui des scripteurs de Peyrestortes et du Petit Clos. Et pourtant la nomenclature des anthroponymes déchiffrés sur les vases de Peyrestortes indique une population servile ou du moins d'humble origine : pas de *Tria nomina* ou de *gentilice* que pouvaient porter même les esclaves affranchis, mais plutôt des surnoms qui s'apparentent plutôt à des sobriquets. L'intégration à l'empire de peuples " barbares " aurait-elle provoqué, à partir du III^e siècle, un abâtardissement de la langue, surtout dans les campagnes ?

Autre aperçu intéressant : les plombs inscrits du *Gros Escaldador* sont la preuve qu'un culte était rendu à des divinités de la source thermale. L'efficacité de ces eaux sulfureuses dans le traitement des maladies de peau a dû renforcer le culte que les anciens Romains, Gaulois ou Ibères, rendaient aux sources, aux lacs, aux cours d'eau. De ces divinités féminines, les plombs d'Amélie nous ont conservé le nom, NISKES ou NIXES, au nom d'origine gauloise, pense-t-on, assimilables aux Nymphes de la mythologie gréco-romaine. Ce culte s'est sans doute perpétué dans le haut Moyen Age, jusqu'à l'arrivée des premiers moines qui s'installèrent, en 778, dans les locaux des anciens thermes romains et christianisèrent ces lieux. Mais les nixes des eaux resteront présentes dans le folklore catalan, sous le nom d'*Encantades*, belles jeunes filles, tissant la toile dans les grottes et lavant leur linge, la nuit,

dans les ruisseaux ou les lacs, à la clarté de la lune.

Jean Abélanet

Bibliographie :

1866- BONNEFOY (L. de) – « Epigraphie Roussillonnaise », in *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des P.-O.*, tome 14, 1866, p. 33-112.

1848- DIDRON (A.N.) – « Inscriptions romaines sur lames de plomb trouvées à Arles-sur-Tech », in *Séance du Comité Historique des Arts et Monuments, Bulletin Archéologique*, 1847-1848, p. 71.

1957- GUITER (H.) ; « Les lames de plomb gravé d'Amélie-les-Bains », in *XXXe Congrès de la Fédération Historique du Languedoc-Roussillon*, Sète, 1956. Actes en 1957, pages 23-30.

1847 - HENRY (D.) - « Plombs trouvés dans la source du Grand Escalador d'Amélie-les-Bains », in *Revue Archéologique*, 15 septembre 1847.

1847- HENRY (D.) – « Sur les plombs trouvés aux Thermes d'Arles à Amélie-les-Bains », in *Le Roussillonnais*, 18 novembre 1847.

1848- HENRY (D.) – « Lettre à M. Prisse d'Avennes sur les inscriptions recueillies aux sources minérales d'Amélie-les-Bains », in *Revue des Archives*, 1847-1848, p. 409-414.

1888- HIRSCHFELD (Otto) – « *Corpus Inscriptionum Latinum* », tome 12. Inscriptiones Galliae Narbonensis latinae – Berolii, apud G. Reimerum, 1888. Amélie-les-Bains p. 624.

1952- PONSICH (P.) – « Des blocs gravés aux plombs inscrits des Bains d'Arles », in *Études Roussillonnaises*, II, 1952, p. 227-232.

*
* *

À propos des origines de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech,

Jean-Pierre Comps m'a demandé de reprendre ici quelques-unes des remarques que je fis lors d'une courte présentation des origines de l'abbaye Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, dans le cadre de la sortie de l'Association au printemps 2000, avant un apéritif et une

paëlla mémorables sous les arbres de la Fontaine des Buis et en introduction à la visite de la ville médiévale d'Arles. Il me paraît difficile de retrouver le propos d'alors, largement improvisé et sans doute décousu, émaillé d'hypothèses et de spéculations, peut-être admissibles à l'oral, mais que leur passage à l'écrit rendrait par trop péremptoires.

Sur les origines et les premiers temps de l'abbaye, on ne dispose que de quelques documents, des actes du IXe siècle transcrits pour la plupart au XVIIIe siècle par François de Fossa, et conservés dans son «portefeuille» (Archives Départementales des P.-O., 12J24), et un document repris au XVIe siècle dans un ouvrage catalan, copié, d'après son auteur, sur un parchemin se trouvant à l'abbaye, et qui rapporte un récit des origines plein de pittoresque, la lettre de l'abbé Hilpéric à Charles le Chauve. L'ensemble est clos, connu et largement utilisé, commenté et publié dans les recueils de sources (*Marca Hispanica, Gallia Christiana*), puis dans un article, essentiel sur cette question, de Pierre Ponsich¹.

Dans les repères d'une histoire bien connue : la fondation d'un premier monastère aux Bains d'Arles (la future station thermale d'Amélie) par des moines espagnols, vers 780, l'attaque des Normands, l'exhumation de corps saints, le transfert du monastère en un lieu voisin, plus hospitalier, ce sont les traits emblématiques d'une fondation monastique carolingienne auxquels je m'attacherai ici.

Les récits des origines, habillés sous des formes diverses (testaments, donations-programmes, actes de fondation ou de refondation), sont en quelque sorte un passage obligé de la littérature monastique, et furent transcrits fort souvent en bonne place, après la copie

¹Voir surtout son article des *Études Roussillonnaises*, t. IV, vol. 1-2, 1954-55, pp. 69-99 (qui comporte le texte intégral de la lettre d'Hilpéric et sa traduction, pp. 76-78) et sa notice pour l'abbaye d'Arles-sur-Tech dans *Catalunya Romànica*, vol. XXV, 1996, p. 67-71.

des actes anciens les plus prestigieux, en tête des cartulaires. L'étude du cartulaire de Sainte-Marie d'Arles et de sa structuration interne (parties différentes, phases de rédaction-compilation successives) demanderait un habile historien diplomate pour travailler exclusivement sur des copies fragmentaires du cartulaire. Pierre Chastang a fait la démonstration qu'une étude de ce type peut offrir des résultats nouveaux, en examinant les fragments des cartulaires de Narbonne, à l'aide d'une méthode rigoureuse mise au point sur les cartulaires de Gellone, Aniane, Agde, Maguelonne et Béziers. D'une manière générale mes remarques sur les origines de l'abbaye d'Arles-sur-Tech doivent beaucoup à la première lecture qu'il m'avait permis de faire de sa thèse en juin dernier, thèse soutenue depuis, avec des éloges rares, à la Sorbonne².

La lettre de l'abbé Hilpéric adressée à Charles le Chauve, vers 868-869, est si riche en informations qu'elle apparaît comme un véritable récit historique, bien différent de la plupart des actes réunis dans le cartulaire (donations, achats, concessions de privilèges, consécrations). Sa forme, déjà, est très originale par la longue évocation des circonstances qui motivent la demande d'une aide impériale à la restauration du monastère ; une demande qui semble d'ailleurs presque secondaire, et n'est formulée qu'en termes vagues. Après une crise majeure pour le monastère, l'abbé et quelques moines désirent fixer la mémoire d'un passé déjà ancien, les circonstances de la fondation, la liste des premiers abbés et de leurs œuvres, les crises qui apparaissent comme autant d'épreuves imposées aux moines et de confirmations de la sainteté des lieux et de la providence qui punit, protège et récompense les moines.

²Pierre Chastang, *Lire, écrire, transcrire. Le travail des rédacteurs de cartulaires bas-languedociens du XIe au XIIIe siècle*, thèse de doctorat soutenue le 27 septembre 2000, dir. Monique Bourin.

Le « récit des origines » de l'abbé Hilpéric s'inscrit donc dans ce qui peut être considéré comme une tradition de mémoire, plus ou moins véridique, plus ou moins forgée, ou reforcée à l'aide de matériaux épars, et d'ailleurs à des époques diverses : ici peut-être dès la fin du IXe siècle, dans d'autres cas au XIe siècle ou plus tard, sous forme de faux ou de textes « réécrits » (« des vrais-faux » dit Pierre Chastang, « le mentir-vrai » dit Claudie Amado). N'ayant en notre possession qu'une copie établie au XVIe siècle de la lettre attribuée à Hilpéric, seul son contenu peut nous guider pour une datation. Il n'y a rien à redire aux déductions qui ont été tirées de ce texte, et de ceux de même époque, par Pierre Ponsich dans son étude de 1954, où, le premier, il avait mis en lumière l'installation du premier monastère, vers 780, à l'emplacement des thermes antiques (auj. d'Amélie-les-Bains), puis le déplacement de l'abbaye sur son site actuel (sans doute v. 881-900, sous l'abbatiat de Suniefred, peut-être le frère de Wifred le Velu). Dans l'état actuel, nous ne savons même pas si cette lettre fut intégrée à la rédaction du cartulaire, a fortiori dans quelle partie de celui-ci et à quelle date elle l'aurait été, et ne disposons d'aucun moyen pour juger de sa véracité. D'après son copiste, au XVIe siècle, cette lettre figurait sous forme d'un « original » sur parchemin, cloué sur une planche, (placardé ?) dans le chœur de l'église abbatiale.

Mes remarques, j'y viens enfin, n'étaient donc que simples constatations, établies d'après quelques parallèles rapides entre le cas d'Arles et certains autres. Le récit des origines de l'abbé Hilpéric s'organise en effet autour d'une série de lieux-communs, de *topoi*, de passages obligés de l'aventure monastique des temps carolingiens. Ils sont trop emblématiques, trop récurrents dans les récits de même type, pour ne pas susciter d'interrogations : peut-être quant à leur véracité, sûrement quant à leur signification, à leur fonction dans le discours fondateur d'une institution

monastique (au IXe siècle, au XIe siècle ou plus tard encore, en fonction de leur véritable date de rédaction).

Ces *topoi*, ces traits particuliers et répétitifs, sont construits autour de couples, de diptyques aux caractères apparemment contradictoires. Chacun de ces couples antagonistes a pour fonction de présenter un thème particulier de l'histoire des origines.

Le premier diptyque unit la nature sauvage et le prestige de la romanité :

- la fondation monastique, en un endroit désolé (*in eremo*), difficile d'accès - le fondateur y est arrivé par un sentier étroit (*per angustam semitam*) - apparaît en elle-même comme un effort, une victoire remportée sur les forces naturelles hostiles,

- le monastère est établi à l'intérieur de «bains merveilleux» (*mirabilia balnea*), constructions d'époque impériale dont on peut imaginer qu'elles offrent, à la fin du VIIIe siècle, un aspect imposant, majestueux, témoignage d'une civilisation brillante, modèle pour la renaissance carolingienne et la restauration de l'Empire chrétien.

À l'évidence, ce couple est la transposition symbolique de l'image du Christ arrivé dans une terre hostile, *en friche*, qui n'est pas prête à la révélation, mais où il s'efforcera de *semmer* la bonne parole. Mais, à l'image du Christ, investissant les ruines de l'Empire, le moine fondateur leur insuffle une nouvelle vie, comme les carolingiens redonnent à l'Empire une existence dans une volonté affirmée de (re)christianisation.

Le second diptyque concerne le fondateur lui-même, déraciné, errant, mais remarquable par la piété et le rayonnement spirituel :

- un nommé Castellà (*Castellanus*³) est venu d'Espagne (*ex partibus*

³Les historiens de l'aprision et du régime des Hispani se sont accordés à identifier ce premier abbé de Sainte-Marie (des Bains) d'Arles avec un *Castellanus* présent parmi les 42 *Hispani* qui sont reçus en 802 par Charlemagne à Aix-la-Chapelle (v. André Dupont, "L'aprision et le

Hispaniae) - ce qui au IXe siècle doit être compris comme «d'Espagne musulmane», de la partie de la péninsule sous domination arabo-berbère - ; c'est un de ces *Hispani*, auxquels Charlemagne et Louis le Pieux ont accordé peu après un statut et des droits spécifiques, comme le droit d'aprision (possibilité de remettre en culture des terres abandonnées tombées dans le domaine public et de les posséder en pleine propriété après trente années),

- cet homme est en même temps un chrétien hors du commun, un clerc (*Dei fidelis*), peut-être d'origine aristocratique (*vir*), on le dit *abbas*, avant même la création du monastère, (l'était-il déjà en Espagne, est-il un abbé en fuite après la compromission des magnats chrétiens sous domination musulmane dans l'expédition ratée de Saragosse-Roncevaux ?), en tout cas un chef à l'autorité incontestée, qui, par son propre rayonnement, ou par son statut antérieur d'abbé, a appelé et attiré la communauté des moines nombreux qui y servent Dieu (*in quo vocavit atque advertit multorum monachorum collegia Regi superno famulantia*).

La thématique est ici plus complexe, puisqu'elle mêle des éléments symboliques (le pauvre, l'exclu, l'errant, qui est en même temps l'envoyé du Christ lui-même, dont il a la force de persuasion et l'autorité naturelle) et historiques (un chrétien qui est un abbé en fuite, sans doute issu de l'aristocratie,

régime aprisionnaire dans le Midi de la France", *Le Moyen Age*, 1965, p. 179-213 et p. 375-399. Plus récemment on pourra lire à ce sujet Claudie Duhamel-Amado et Aymat Catafau, «Fidèles et aprisionnaires en réseaux dans la Gothie des IXe et Xe siècles. Le mariage et l'aprision au service de la noblesse méridionale.», Actes du colloque international de Lille, *La royauté et les élites carolingiennes (du début du IXe aux environs de 920)*, 1998, pp. 437-465). Une double indication doit être tirée de cette probable identification : Castellà est vivant à cette date, et a donc accompagné les deux premières décennies, au moins, de l'histoire du monastère, ensuite, même si son titre d'abbé lui donne place dans cette délégation, sa présence peut être un signe supplémentaire de son rang aristocratique.

qui refonde un monastère, qui a bénéficié d'un privilège impérial, qui témoigne d'une époque de bouleversements, la fin du VIII^e siècle, en des lieux proches et opposés eux-aussi, l'*Hispania* musulmane et la *Marca Hispanica* carolingienne)⁴.

Le troisième diptyque est celui de l'attaque sacrilège, et de l'invention des reliques.

- à l'instigation du diable (*crassante diabolo*), les persécuteurs normands en grand nombre (*multitudo persequentium Normanorum*) séjournent trois jours sur place et détruisent le monastère (*triduum ibi manentes et idem coenobium destruentes*), tuant plusieurs des frères. Dans l'esprit du temps, et particulièrement celui des clercs, un tel désastre ne peut résulter que des très graves fautes qu'ils ont commises (*pro supereminenti omni nostro delicto et abundantia peccato*), qu'ils expient par le jeûne et la prière,

- leurs dévotions sont acceptées et le signe de leur rachat ne manque pas d'arriver, miracle aussi surprenant que le fut le drame. Un moine reçoit la révélation que des corps de saints sont enterrés là, il lui est même indiqué qu'il s'agit de Quentin, martyr, d'Hilaire et de Tiburce⁵. Après un délai - la mort d'un

abbé, l'élection d'un autre et la recherche des reliques qui semble prendre du temps - les corps sont exhumés et réensevelis pieusement en un lieu où ils accomplissent depuis de nombreux miracles.

Les thermes romains du II^e siècle ont sans doute abrité un lieu de culte paléochrétien, dont proviendrait le sarcophage conservé aujourd'hui à Arles-sur-Tech, sa présence étant peut-être liée à l'épisode de l'exhumation des corps des saints. Jean Abelanet a par ailleurs évoqué, en réexaminant les inscriptions sur plomb trouvées au XIX^e siècle lors de l'aménagement de la source chaude principale des Bains (le grand *escaldador*), comment ce lieu était, dès l'époque antérieure à la romanisation, l'objet de cultes aux «jeunes filles des sources», les *Kantae Niskae*. Le nom du martyr Quentin, qui figure parmi ceux des corps saints exhumés, et dont le vocable fut attribué à l'église paroissiale des Bains, pourrait rappeler ces *Kantae Niskae*, réalisant l'habillage chrétien d'un culte païen qui aurait perduré⁶.

À l'évidence ces deux registres sont ceux de la punition (qui révèle la faute) et de l'expiation du péché précédant le pardon. Le récit d'Hilpéric laisse entendre, entre la révélation de l'existence des tombes des saints et leur découverte, un temps assez long, qui me laisse perplexe. Signifie-t-il une difficulté dans la vie intérieure du monastère (ce que la mort de l'abbé et l'élection de son successeur peuvent expliquer), ou plus simplement des «fouilles», une campagne de recherches actives, une «chasse au trésor», ou plutôt aux

⁴Pierre Chastang me précise qu'un récit très similaire pour la fondation du monastère de Vabres - à la différence près que le (re)fondateur ne vient pas d'Espagne mais du Périgord - a pour but de renforcer l'autonomie de l'établissement, le (re)fondateur étant étranger au réseau aristocratique local.

⁵J'emprunte encore à Pierre Chastang qui montre qu'il s'agit là d'un *topos* qui a cependant des bases juridiques et législatives réelles formulées dans l'*Admonitio generalis* (789) (*loca que semel Deo dedicata sunt ut monasteria sint, maneat perpetuo monasteria, ne possint ultra fieri saecularia habitacula*, «les lieux qui une fois ont été consacrés à Dieu, qu'ils soient des monastères, qu'ils le restent toujours et qu'ils ne puissent redevenir des bâtiments séculiers», *M.G.H.*, cap. t. 1, n° 22, 31). La présence des reliques est à interpréter comme la preuve du caractère sacré du lieu choisi pour la refondation. La révélation et la découverte des reliques viennent alors doublement confirmer l'inspiration divine dont a bénéficié Castella,

le fondateur. Ainsi, à Arles, comme dans tous les récits bénédictins, la fondation est présentée comme une refondation et le territoire sur lequel elle a lieu comme très anciennement sacré.

⁶La présence des ex-voto païens sous forme de plombs gravés atteste sans conteste que les gorges du Mondony avaient été un lieu sacré, et sans doute l'installation d'un sanctuaire chrétien à l'époque antique y trouve-t-elle son explication. Quant à dire que l'on conservait à la fin du VIII^e siècle le souvenir des *Kantae Niskae*...

reliques... Je m'interroge aussi sur la «faute» des moines qui n'est pas explicitée, même allusivement : l'époque est aux changements politiques, on le verra, et je me demande si ces bouleversements au sein et à la tête de la communauté monastique ne pourraient en être des conséquences⁷.

Le quatrième diptyque est celui de la ruine et de la renaissance, de la mort d'un monastère et de sa résurrection, que nous déduisons de l'histoire elle-même de Sainte-Marie (des Bains, puis d'Arles) : détruit puis reconstruit, le monastère survit et prospère, s'agrandit au Xe siècle et après... Ceci n'est pas inclus dans la lettre d'Hilpéric, ce qui indique, comme l'a montré P. Ponsich, que le transfert du monastère d'un emplacement à l'autre n'avait pas pris effet à cette date.

Une quasi identité de circonstances, d'acteurs et de chronologie se retrouve dans l'autre déplacement mémorable d'un monastère nord-catalan à l'époque carolingienne, celui de Saint-Michel, d'Eixalada vers Cuixà. On y retrouve à la même époque (878, soit dix ans après la «lettre d'Hilpéric» signalant l'incursion des Normands aux Bains, survenue sans doute peu d'années auparavant) la catastrophe (à Eixalada, un glissement de terrain consécutif à des inondations avait entraîné la destruction du monastère, la mort de certains moines, la disparition d'une partie des archives) et la volonté délibérée des puissants, l'abbé et la lignée des wifrediens, la famille comtale de Conflent (pour Saint-Michel on a souligné le rôle du moine Protasi et celle du comte Miró Ier de Conflent, frère de Wifred, protecteur du nouveau monastère de Cuixà).

⁷Pour Pierre Chastang, on peut interpréter ce délai comme la perpétuation de la tension entre instigation diabolique et rachat. Pour lui, le récit se place dans des thématiques très générales, ce qui explique que la nature de la faute ne soit pas précisée, mais il n'écarte pas l'idée que cette «tension» puisse être le reflet de changements politiques...

Ces deux transferts, quelles qu'aient été leurs raisons circonstanciées (destruction par les hommes ou calamité naturelle), doivent être aussi compris dans leur contexte politique et économique. La famille comtale de Conflent, celle des Wifrediens, est issue de la lignée des comtes de Cerdagne, elle s'installe au pouvoir en Conflent après 868 (dernière mention du comte Salomon, écarté par Miró Ier, frère de Wifred le Velu, comte de Cerdagne). On l'a vu c'est Suniefred, abbé de Sainte-Marie, et sans doute autre frère de Wifred et de Miró, qui a refondé Sainte-Marie à Arles vers 881-900, parallèlement c'est Miró Ier lui-même, le nouveau comte de Conflent, qui soutient la reconstruction de Saint-Michel à Cuixà en 879.

Il y a là plus qu'une coïncidence : il s'agit pour la nouvelle lignée comtale de fonder une nouvelle légitimité politique sur un projet de reconstruction, de renaissance des plus grands monastères nord-catalans. À défaut d'avoir été à l'origine de ces monastères, les wifrediens seront à la source de leur régénérescence, de leur expansion, à partir de la fin du IXe siècle, sous leur protection. La reconstruction s'accompagne sans doute de travaux d'importance, susceptibles de manifester la puissance de la nouvelle famille régnante, mais nous n'en saurons rien.

Elle est en tout cas pour les deux monastères l'occasion d'un recentrage de chaque maison-mère au cœur du domaine patrimonial. Pour Saint-Michel, la reconstruction non pas à Eixalada mais sur le domaine de Saint-Germain de Cuixà (fondé par Protasi) rapproche le monastère du centre économique de la vallée du Conflent : la *villa* de *Prata* (Prades), près des confluent de la vallée de la Tet avec la vallée de Taurinyà et le fer du Canigou, et, un peu en amont, avec les vallées de Vernet, de Conat, de Fuillà. La situation est intéressante d'un point de vue économique : le développement de Prades (qui dépend de l'abbaye languedocienne de Lagrasse) puis la tentative des abbés de Cuixà

d'établir une foire à Codalet, au XI^e siècle, en sont la preuve. Mais la situation politique est aussi remarquable : en effet la célèbre *Gesta* des comtes de Barcelone, sans doute écrite à Cuixà au XII^e siècle, fait de Ria, au débouché de la vallée de Conat, le berceau de la famille wifredienne.

Pour revenir à Arles, comment ne pas souligner que le déplacement de l'abbaye vers l'amont de la vallée du Tech, à quelques kilomètres seulement, la place au centre de son patrimoine foncier et surtout des ressources en fer de la vallée du Riuferrer dont elle fera une des bases de sa prospérité dans les siècles suivants⁸.

Dans les deux cas, à Cuixà, en la personne de Protasi (promoteur de l'installation du monastère sur ce qui était à l'origine son domaine propre) comme à Arles, en la personne de Suniefred (l'abbé sans doute frère de Wifred et de Miró), la volonté politique de légitimation de la nouvelle famille comtale au travers de ces refondations prestigieuses et promises à un plus grand rayonnement s'allie à la présence à la tête de ces monastères d'abbés gagnés aux vues nouvelles des wifrediens... Les zones d'ombre de la vie des deux communautés, aux Bains autour de l'invention des corps saints (vers 868, peut-être un peu avant), à Eixalada en 879, après le désastre des eaux, où Baró, abbé lors de la catastrophe est remplacé par Protasi, et semble rétrogradé au rang de moine⁹, pourraient alors refléter l'incidence au sein des abbayes des changements politiques en cours dans les comtés.

La reprise de l'ensemble du dossier documentaire des origines de ces deux abbayes et de leur premier siècle d'existence, menée en parallèle avec celle des études généalogiques et politiques des

comtés nord-catalans aux VIII^e et IX^e siècles serait peut-être en mesure de nous en apprendre plus. C'est un chantier qui reste ouvert, j'espère tout au moins que ces quelques pages auront éveillé la curiosité, et peut-être un doute légitime quant à une lecture trop confiante des sources médiévales. L'étude du travail des cartularistes, telle que l'a menée P. Chastang, montre que ces textes, pour ces périodes anciennes, sont souvent le résultat d'une collection, voire d'une écriture, ou réécriture, dont les finalités ne peuvent être comprises qu'en les replaçant dans le cadre politique contemporain de la rédaction des cartulaires eux-mêmes. Faute de savoir quand ont été compilés (réécrits ?) ces actes du IX^e siècle, toute une part de la signification que leur donnaient leurs copistes nous échappe. Cependant la rédaction de la *Gesta* montre que des enjeux de pouvoir, au XII^e siècle, ont suscité une création littéraire dont les motivations politiques et cléricales sont susceptibles d'éclairer à rebours la vieille histoire de nos deux monastères.

Aymat Catafau

*
* *

Sortie en Provence (24-25 juin 2000)

À propos de la visite du Mas des Tourelles

Quelques notes extraites de l'ouvrage (à la bibliothèque associative)

«*LE VIN ROMAIN ANTIQUE*»

André Tchernia, Jean-Pierre Brun, Glénat, 1999, 160 p.

«*Les bains, les vins, les amours, nous ruinent la santé, mais la vie, c'est les bains, les vins, les amours.*» Formule que Mérope, esclave impériale fait graver sur la tombe de son compagnon Tiberius Claudius Secundus, affranchi impérial, au I^{er} siècle après J.-C.

⁸A. Catafau, «Autour d'un plan d'Arles-sur-Tech au XVIII^e siècle : formation et développement de la ville monastique du Moyen Age aux Temps Modernes», *Etudes Roussillonnaises*, t. XVII, 2000.

⁹P. Ponsich, notice sur Cuixà, *Catalunya Romànica*, t. VII, p. 361.

La formation du goût

Elle semble s'être faite à la fin du IIe-début du Ier siècle avant notre ère.

À la fin du second siècle avant notre ère, et au début du Ier, C. Sergius Orata aurait inventé les parcs à huîtres et les bains chauds par hypocauste. À la même époque vivait Asclépiade, médecin et ami du très riche orateur L. Licinius Crassus, qui recommandait aux malades des bains chauds et l'usage du vin. Pline l'Ancien donne un classement des grands crus.

Le mélange eau-vin

Les Anciens buvaient leur vin coupé d'eau, non pas parce qu'il était trop épais ou trop alcoolisé mais par habitude.

Chez les Grecs, le mélange se faisait avant de servir. Chez les Romains, chaque convive faisait le mélange comme il l'entendait, il pouvait avoir de l'eau chaude ou de l'eau froide et même glacée, " eau de neige ".

On a mélangé l'eau et le vin jusqu'au XIXe. Sous l'Empire, on boit purs les vins fins et coupés les vins ordinaires. C'est à cette époque que l'on met sur la table l'eau et le vin, ainsi que plusieurs verres pour que chacun puisse se régler comme il l'entend.

Couper le vin n'interdit pas d'en goûter toutes les finesses.

Les pressoirs

Pressoir de Caton : vers le milieu du IIe siècle avant notre ère : pressoir à levier.

Le pressoir à vis apparaît vers 25 avant notre ère.

Pressoir à huile et pressoir à vin ne différant pratiquement pas, pour faire la distinction il faut faire appel aux graines. À moins qu'on ne trouve un broyeur à olives ou un fouloir à raisins.

Columelle donne des détails sur le *defrutarium*, local où l'on faisait cuire le moût pour le réduire au tiers ou au deux tiers.

Les installations aux Mas des Tourelles

Le principe de base du pressoir de Caton réside dans son levier, énorme tronc d'arbre que l'on appelle mouton. Ce mouton est inséré et fixé à une extrémité entre deux montants de bois, les jumelles, et manœuvré à l'autre extrémité par des câbles enroulés sur un treuil (*sucula*). Le treuil est fixé entre deux montants de bois.

La force ascendante exercée par le levier est de 15 tonnes, il faut donc construire au-dessus des jumelles un massif pour contrebalancer cette pression.

Le mouton, *praelium*, est manœuvré vers le bas à l'aide du treuil, percé de 6 trous pour les barres. Il faut deux cordes, l'une qui s'enroule autour du treuil pour tirer vers le bas, l'autre qui permet de relever le *praelium*.

Il faut aussi construire une cage, où l'on mettra le marc, faite d'éléments montables et démontables pour pouvoir en régler la hauteur.

Il faut enfin aménager un fouloir et deux cuves pour recueillir le jus de goutte et le jus de presse. La fermentation se produit dans des *dolia* : 11 au Mas des Tourelles, soit au total 50 hl.

En 1995 débute l'expérience avec le cépage Villard blanc.

Le foulage doit être accompli avec beaucoup de soin, le grain non éclaté reste intact même après pressurage.

Pendant le pressurage, il faut plusieurs fois relever le *praelium* car celui-ci vient toucher la planche supérieure de la cage, et il faut chaque fois pouvoir enlever cette dernière pour permettre au *praelium* de descendre plus bas.

Le poissage

Il faut poisser les *dolia* et les amphores pour les rendre étanches.

L'opération doit être renouvelée chaque année avant les vendanges. Il faut chauffer les récipients : quand ils sont neufs, l'opération est effectuée au sortir du four de cuisson, les vases étant alors à bonne température. Quand ils ont déjà servi, le chauffage sert aussi à enlever la poix ancienne avec le tartre pour assainir le récipient avant d'appliquer une autre couche de poix bouil-

lante. Les Anciens étaient habitués au goût de poix.

La piquette

Dans l'Antiquité, on fabriquait de la piquette en passant de l'eau sur le résidu du marc. Une fois fermentée, c'est une boisson agréable, peu alcoolisée et qui ne se conserve que quelques mois : c'était celle des esclaves et des vigneron pendant longtemps.

Le cépage

On ne dispose pas des cépages antiques. Au Mas des Tourelles, le cépage utilisé, le Villard blanc, n'a pas besoin de traitement, il a par ailleurs un goût neutre qui supporte les adjonctions.

La vinification au Mas des Tourelles

Ont été suivis les conseils de Columelle qui s'inspire de l'exemple de son oncle, agriculteur en Bétique. C'est-à-dire qu'on adjoint au moût du *defrutum*, du sel ou de l'eau de mer, des aromates, du plâtre.

Le *defrutum* ou la *sapa* : moût concentré que l'on ajoute au moût à raison de 1/32, il a pour résultat d'augmenter la teneur alcoolique et l'acidité, et donc d'aider à la conservation.

Même chose pour le sel ou l'eau de mer, qui en outre rend le vin plus limpide.

Les aromates : des coings, des rhizomes d'iris, du fenugrec, légumineuse au parfum d'épice orientale qui entre dans la composition des currys. Le plâtrage s'est conservé jusqu'à la fin du XIXe, il favorise la clarification et la conservation.

Malgré ces précautions, on sait que très souvent les vins de l'Antiquité tournaient au vinaigre très rapidement. Le vin des Tourelles s'est mal conservé. Le vin commercialisé a été soufré et filtré.

Le goût

Vin des Tourelles = *Turriculae*. Arômes de fruits secs et de noix, dus au fenugrec, ce qui l'apparente au vin jaune du Jura et au Xérès. Chez ces deux vins, le goût est obtenu par un

voile qui se forme à la surface car le vin est laissé en contact avec l'air : on ne remplit pas les tonneaux lorsqu'il y a évaporation, il se forme un voile blanc qui empêche le vin de se piquer et lui donne à la longue ce goût de fruits secs.

Les vins antiques ne vieillissaient pas en *dolia* (il fallait les vider pour la vendange mais en amphores). Les grands vins italiens se consommaient vieux, jusqu'à 25 ans pour le falerne.

On peut vieillir artificiellement les vins (il faut au départ des vins forts) en les chauffant ou en les exposant au soleil. Les Grecs le faisaient (le père de Galien à Pergame), les Romains le plaçaient au-dessus des pièces chaudes.

Le degré alcoolique

Dans un tonneau entreposé en un lieu où l'évaporation est intense, l'eau s'évapore plus vite que l'alcool, ainsi s'expliquerait que les vins vieux antiques soient plus alcoolisés, il fallait pour cela que le bouchon ne soit pas parfaitement étanche. C'est possible avec le bouchon en liège et un opercule en pouzzolane sans doute perméable à l'air.

Le commerce du vin antique

Petits revendeurs : dans une taverne de Pompéi, on pouvait boire du vin pour un as, du meilleur pour deux as et du falerne (sans doute pas très vieux) pour quatre.

Les très gros négociants avaient peut-être leurs bateaux sur lesquels ils transportaient leurs amphores (épave A du cap Dramont près de St-Raphaël : les ancres et les bouchons d'amphores portaient le même nom).

Le vin italique se diffuse en grande quantité du milieu du IIe siècle au milieu du Ier avant, notamment en Gaule. Il y est sans doute échangé contre des esclaves. Texte de Diodore de Sicile : une amphore = un esclave. Dans ce même texte : « *aussi beaucoup de marchands italiens, poussés par leur cupidité habituelle, considèrent-ils comme un trésor le goût des Gaulois pour le vin. Ils l'apportent en bateau par les*

fleuves navigables ou en chariot par voie de terre... »

La guerre des Gaules avec son apport énorme d'esclaves a peut-être tué les importations de vin italique.

Il est ensuite remplacé par les vins de la côte catalane. Puis vers le milieu du I^{er} siècle de notre ère, la Gaule devient exportatrice.

Les légions du Rhin étaient grandes consommatrices de vin mais c'est surtout la ville de Rome (peut-être 1 million d'habitants) qui l'emporte : peut-être 1 500 000 hl (Paris au moment de la Révolution : 750 000 hl).

Les vins courants convergent vers Rome. Les grands crus, comme les vins grecs d'abord puis le falerne, se dirigent vers les riches, où qu'ils soient.

Notes de Jean-Pierre Camps

*

* *

Provence et Comtat Venaissin

La Provence

En 843, le Traité de Verdun partage l'empire de Charlemagne en trois. La Provence, la Bourgogne et la Lorraine reviennent à Lothaire. En 1032, le Comté de Provence est rattaché au Saint Empire. Dès lors, les comtes de Provence jouissent d'une grande indépendance et dans le même temps, les villes s'émancipent et affirment leur autonomie. En 1125, le comté de Provence est partagé entre les comtes de Barcelone et les comtes de Toulouse. Suite à la défaite de Muret en 1216 et à l'abdication du comte de Toulouse Raymond VI, le Bas Languedoc, jusqu'à la rive droite du Rhône, devient en 1229, par le Traité de Paris, possession du royaume de France. À l'est du Rhône, la Provence reste entre les mains du comte de Barcelone. Entre 1246 et 1481, la Provence passe aux mains des comtes d'Anjou. Charles d'Anjou, frère de Saint Louis ayant épousé la fille du comte de Barcelone. En 1481, Charles du Maine, neveu de René d'Anjou laisse par testament la Provence au roi Louis XI.

Le Comtat Venaissin

En 1274, le Comtat Venaissin, qui correspond en grande partie au Vaucluse actuel, est cédé à la papauté par le comte de Provence. Auparavant inclus dans le marquisat de Provence, il dépendait du comté de Toulouse. Son nom vient de la ville de Vénasque, première capitale du comté. À partir de 1320, la capitale du comté est Carpentras. Avignon et le Comtat Venaissin sont rattachés à la France en 1791.

Avignon

Avignon, capitale pontificale de 1316 à 1417, appartient au comte de Provence. Ancienne cité fluviale de droit romain, la ville connaît une grande prospérité sous la dynastie des Anjou. Jusqu'à la Révolution, Avignon sera gouvernée par un légat, puis par un vice-légat du pape. En 1348, le pape Clément VI rachète Avignon à la reine Jeanne de Laval, femme du roi René d'Anjou, pour 80000 florins.

Les châteaux de Beaucaire et de Tarascon

Le château de Beaucaire a été construit au XI^e siècle à l'emplacement d'un *castrum* romain. Il est situé sur une butte rocheuse dominant le Rhône de 48 m. Dépendant des comtes de Toulouse, le château faisait face à Tarascon situé en terre d'Empire. Le château est remanié après le terrible siège de 1216 mené par le fils de Raymond VI de Toulouse. En 1229, Beaucaire devient sénéschaussée royale.

Tarascon

Connu pour sa foire créée en 1217 par Raymond VI de Toulouse, Beaucaire est aussi un port sur le Rhône. La foire de Beaucaire devient au XVIII^e siècle la plus importante de France et les prix pratiqués servent de référence dans tout le royaume. Le château fut démantelé par Richelieu.

Le château de Tarascon se dresse depuis le XIII^e siècle face à Beaucaire et se trouve à l'emplacement, lui aussi, d'un *castrum* romain. Pris par Raymond de Turenne en 1399, il est restitué à ses propriétaires, la famille d'Anjou. Louis II d'Anjou décide de reconstruire le château en 1400. Après l'enceinte et les tours terminées en 1406, c'est la cour et les ailes est et sud-est qui sont construites par Louis III d'Anjou de 1430 à 1435. De 1447 à 1449, le roi René d'Anjou parachève l'aménagement du château. Dans la cour d'honneur, il fait ériger son buste et celui de sa seconde femme Jeanne de Laval. Les murs de la forteresse font, au maximum, 48 m de hauteur. Au XVII^e siècle, le château devient prison et le restera jusqu'en 1926.

Notes de Guillaume Epe

*
* *

Glanum ou Glanon

D'après Jean-Pierre Jacob et *alii* : *Glanum*, cité grecque et romaine de Provence, *Les Dossiers de l'Archéologie*, n°140, 1989, 86 p. et Jean-Claude Fontan, Anne Roth-Congès : Mise en valeur et études récentes à *Glanum*, *Archéologia*, n°359, 1998, p. 36-47.

Glanon = Ville des Glaniques, qui font partie des Salyens.

Au croisement de deux voies :

-- La voie *Aurelia* qui gagne, après avoir au sud traversé les Alpilles, Aix puis Fréjus, Nice et l'Italie par la côte vers l'est et Tarascon vers l'ouest.

-- Le prolongement de la *via Domitia*, qui, depuis le Rhône montait vers les

Alpes qu'elle passait au Mont-Genèvre, par Cavaillon, Apt, Sisteron et Briançon. Autres avantages du site : source abondante, bancs calcaires faciles à exploiter et terroir fertile.

Glanum, l'extension de la ville et sa périphérie

Deux systèmes de remparts :

-- Du VI^e au III^e siècles avant J.-C. Déjà très étendu.

-- II^e-I^{er} avant J.-C. : extension maximale, entre 20 et 30 ha à l'intérieur du rempart, dont 20 ha d'habités.

Au II^e siècle avant J.-C. la ville est bien approvisionnée en eau : puits, fontaines, aqueducs.

À partir de la première moitié du I^{er} avant, la superficie globale du site ne cesse de diminuer.

À l'ouest de la ville, construction d'un barrage-voûte et d'un aqueduc à l'époque augustéenne dans le vallon de Peirou (noyé en grande partie par un ouvrage du XIX^e siècle). L'aqueduc amenait l'eau à la fontaine triomphale et aux thermes.

Occupation à la fin de l'Antiquité et à la période mérovingienne mais pas dans la ville elle-même qui sert plutôt de carrière et de nécropole.

Un sanctuaire autour d'une fontaine ?

Deux inscriptions et le temple de *Valetudo* l'attestent :

-- Une inscription sur un autel, *Matrebo Glaneikabo*, « aux déesses-mères glaniques », c'est du gallo-grec.

-- Une inscription au-dessus d'une niche contenant autrefois des statues, près de la fontaine «A Glan et aux Déesses Glaniques et à la Fortune du Bon Retour, Marcus Licinius Verecundus, de la tribu Claudia, vétéran de la XXI^e légion *Rapax*, pour s'acquitter de son vœu».

-- Le temple à *Valetudo* a été dédié par *Agrippa*, en 20 avant J.-C. (ou 39 ?).

On peut aussi invoquer la présence de nombreux autels près de la fontaine, ainsi que des pièces de monnaie coincées dans la roche, que l'on peut supposer votives.

Glanum

Glanum 2

Le centre monumental gallo-grec

D'abord, dans le courant du II^e siècle avant J.-C., un temple d'ordre toscan. *Pronaos* rectangulaire et *cella* carrée. Plus au sud un puits puis l'*agora*, la place.

En 125-124 avant J.-C., Rome, venant au secours de Marseille, marche contre les Salyens : destructions.

Mais grande activité édilitaire à la fin du II^e et au début du I^{er} siècle avant J.-C. :

-- Deux petites chapelles jumelles abritant chacune un héros assis. En face un portique à deux nefs.

Venait ensuite le *bouleuterion*, où se réunit le Conseil

Le temple toscan, le puits sacré (?), un grand édifice trapézoïdal entouré de portiques sur 4 côtés, dont les colonnes étaient surmontées de chapiteaux sculptés de têtes humaines ou divines : édifice cultuel, peut-être le prytanée où une émanation réduite du Conseil célèbre les cultes civiques et reçoit les hôtes de marque.

Destructions

Vers 90 avant J.-C., dernière tentative de résistance salyenne, les troupes romaines détruisent édifices publics et privés.

Le centre monumental est détruit, on construit sur les ruines des maisons particulières.

Le centre monumental gallo-romain

Vers 45 avant notre ère, Glanum reçoit le statut d'*oppidum* latin.

Les constructions publiques, si l'on excepte le sanctuaire d'Agrippa, ne commencent vraiment qu'au début des années 20.

La place du *Forum* est bordée au nord par un portique à deux nefs faisant office de basilique, à l'ouest par deux temples géminés, à l'est peut-être par un théâtre. Le tout ouvre sur le puits qui est ainsi mis en valeur.

Au sud, le *bouleuterion* reste en place.

Il y a donc une adaptation à ce qui existait précédemment.

Vers les années 20-10 avant J.-C., un péribole entoure sur trois côtés les deux

temples géminés consacrés au culte impérial et une fontaine monumentale au décor identique à celui du péribole. Peu après le puits est fermé et l'espace disponible est occupé par un nouveau bâtiment public dont on ignore l'usage.

Vers la fin du règne d'Auguste, construction d'une véritable basilique, au nord.

Enfin, au nord de la basilique, des bâtiments administratifs, sans doute la curie, des archives, la prison ? Le tout mis en place plus tardivement (sous Claude-Néron ?). Fermeture sud du forum à l'époque flavienne ?

Au total, mise en oeuvre progressive.

Les thermes

Ils datent du troisième quart du I^{er} siècle avant J.-C. Du nord au sud : vestiaires, *caldarium*, *tepidarium*, *frigidarium*. Puis palestine entourée d'un portique et piscine en plein air.

Le second état, du I^{er} siècle après J.-C., voit un agrandissement de la palestine au détriment de l'abside du *caldarium*.

Le Mausolée

Le mausolée : transition Octave-Auguste.

Cénotaphe dédié par les trois fils à leurs parents = à leur père et grand-père : SEX. L. M. IVLIEI. C. F. PARENTIBUS SVEIS.

Haut de 18 m. Composé de bas en haut d'un socle à reliefs, d'un quadrifons, d'une frise et d'une *tholos* (rotonde). Dans la *tholos*, statues en toge du père et du grand-père.

Ce monument aurait été élevé par la famille des *Iulii* de Glanum : famille dont le grand-père aurait reçu la citoyenneté romaine des mains de Jules César, comme l'indique son nom, sans doute sur le champ de bataille (*civitas in castris*) comme le montre, de façon allégorique le bas-relief oriental : on y voit un personnage nu (nudité héroïque) désarçonner une amazone, tandis qu'une victoire au trophée pose la main sur son épaule; dans l'angle gauche, la renommée sous la forme d'un personnage ailé tient dans sa main un papyrus portant le

décret accordant la *civitas* et annonce aux siens la nouvelle. (les autres scènes sont des scènes inspirées de la mythologie ou d'Homère).

Ce monument aurait été élevé par orgueil familial, pour souligner la distance qui séparait les familles romanisées par le jeu normal des institutions (les magistrats municipaux des cités latines devenaient ipso facto citoyens romains) de la noblesse ancienne et militaire dont les membres étaient devenus romains de la main même de César. En somme noblesse d'épée contre noblesse de robe.

Œuvre d'atelier italien utilisant des modèles hellénistiques.

Contrairement à l'arc municipal qui marque l'entrée de la ville, le mausolée est en dehors de la ville mais bien évidemment regarde la ville et s'adresse à elle.

Le décor de la frise : sur les faces est, sud et ouest, deux tritons opposés symbolisant l'océan qui entoure la terre (Triton est le fils d'Amphitrite et de Poséidon) soutiennent le disque solaire. Ils sont flanqués chacun d'un griffon (les chiens de Zeus, selon Eschyle). Sur la face nord, le soleil est absent, un seul triton au centre, apparemment agressé par deux dragons, aux extrémités deux

tritons semblent fuir. À la clé des 4 arcs, une tête ailée figure peut-être la lune.

Ce monument figurerait un mouvement ascendant : en bas les combats terrestres, et puis une ascension de l'âme vers les sphères supérieures figurées ici par les astres : sublimation astrale qui prend naissance chez Pythagore et qui se perpétue pendant longtemps, jusqu'à Cicéron par exemple.

L'arc triomphal

Si le mausolée montre l'assimilation d'une famille illustre, l'arc triomphal insiste au contraire lourdement sur la défaite gauloise, chose curieuse alors qu'il est plus récent : fin du règne d'Auguste-début Tibère.

On y voit des Gaulois enchaînés près de trophées d'armes. Sur le relief sud de la face occidentale, la Gaule elle-même est représentée assise et captive. Sur le relief nord de la face occidentale, un gaulois en toge tient à distance un gaulois vaincu : mieux vaut se soumettre et porter la toge que recommencer des combats perdus d'avance. On retrouve la même thématique à Orange...

Il était placé à l'entrée de la ville, sur la bretelle qui rejoignait la *via Domitia*.

Notes de Jean-Pierre Camps.

Exposition

Des vases sur un toit !

Exposition des céramiques découvertes sur le toit de l'église Saint-Jacques (Perpignan – *Casa Xanxo*).

Le vendredi 24 novembre, l'Association Archéologique des P.-O. a présenté, en partenariat avec la ville de Perpignan, l'exposition des vases découverts en septembre 2000 sur le toit de l'église Saint-Jacques (Perpignan). Une assistance record, plus de 350 personnes, une pluie de discours (le Président de l'A.A.P.-O, Raymond Sala, Monsieur Le Maire, François Amigues...) et de nombreux vases (presque 200 exposés), présentés par Olivier Passarrius.



Empilement des vases sur le toit
(cl. O. Passarrius).

Une parfaite réussite à mettre au compte de la mairie de Perpignan et de l'Association Archéologique.

Exposition ouverte jusqu'au 28 janvier,
Casa Xanxo, rue de la Main de Fer.

Intervention du Président

Monsieur le Maire,
Mesdames, messieurs,
Chers amis,

Il y a deux jours, le Conseil Général inaugurait Notre-Dame-des Anges, aujourd'hui la Municipalité de Perpignan présente cette collection de céramiques dans cette prestigieuse demeure. Dans les deux cas, l'archéologie était présente, soit qu'elle ait précédé les travaux de restauration, soit, comme ici, qu'elle soit à l'origine même de la manifestation. Cette constatation ne peut que réjouir la communauté archéologique, elle nous montre que l'archéologie a pénétré jusqu'au cœur de la cité, elle est désormais incontournable. Cela, les élus l'ont compris, merci Monsieur le Maire, mais pas seulement les élus puisque l'opération menée à Saint-Jacques a mobilisé l'attention et les efforts de tous, l'entreprise Py, la ville de Perpignan, les Monuments Historiques, les Bâtiments de France, le Service Régional de l'Archéologie et enfin notre Association. Cette synergie a été efficace et c'est de bon augure car elle aura sans doute à intervenir souvent encore dans la ville. Il faut en effet beaucoup de temps et d'efforts pour que la ville médiévale reprenne vie peu à peu, sous la ville actuelle, pas seulement la parure monumentale mais aussi

la trame urbaine avec ses rues et ses maisons. À notre époque de ruptures, il faut que les villes, où nous vivons désormais, pèsent leur poids d'histoire et de continuité, comme il faut un lest au navire pour lui éviter une course folle. Notre espoir, c'est donc que cette manifestation présente soit suivie de beaucoup d'autres, à mesure que le passé remontera à la surface.

Efficacité et rapidité. Merci de nous avoir permis de présenter si vite cette collection de vases, un mois et demi à peine après la découverte. Et ici permettez que je prêche un peu pour ma paroisse, qui ne se trouve pas à Saint-Jacques mais plutôt, en attendant mieux, du côté de Saint-Martin. Pour notre part, nous avons pu être efficaces et rapides parce que notre association a recruté deux archéologues-animateurs dans le cadre des emplois-jeunes. Ces deux archéologues sont compétents, dévoués et disponibles. Le lendemain même de la demande d'intervention faite par le Service Régional de l'Archéologie, Olivier Passarius, qui a conduit les

travaux, était sur le terrain, je veux dire sur le toit. Cette efficacité et cette disponibilité, nous les avons mises au service des collectivités, à Perpignan mais aussi dans le reste du département. Plus de 15 interventions en deux ans - ponctuelles, de courte durée mais indispensables néanmoins, pour la connaissance du patrimoine certes, mais aussi pour que les travaux interrompus puissent se poursuivre au plus vite. Je pense que notre association a joué ici le rôle d'un service public sans en avoir tous les moyens ni surtout la durée. Alors puisque nous ne sommes pas très loin après tout ni de Noël, ni du jour de l'An, permettez-moi d'énoncer un vœu : que soit créé dans les années à venir un Service Départemental de l'Archéologie, capable de répondre rapidement et efficacement aux demandes de petites interventions, capable, comme ici, rapidement et efficacement, de chercher et de montrer.

Merci de votre attention.

Jean-Pierre Camps.

Fenêtre sur le Sud

Cette rubrique est animée par Andrée Basso
qui sélectionne et traduit les articles qui lui paraissent dignes d'intérêts
dans la presse catalane du Sud.

Le temple romain des Sants Metges était sous l'église

Les restes romains sous le cimetière des Sants Metges sont nouvellement interprétés. Jusqu'à présent, on pensait que l'impressionnant double mur au midi était une muraille. Les dernières études, par contre, ont permis aux archéologues de conclure qu'en réalité, il s'agit d'un mur de soutènement que les Romains ont élevé pour soutenir une esplanade. Le temple qu'on y a construit dessus serait le célèbre édifice d'où on a extrait les blocs de pierre mis à profit pour des constructions postérieures.

Il y a des années qu'on cherchait les vestiges du temple romain d'où sont issus les impressionnants blocs de grès, réutilisés pour les édifices construits au même endroit à l'époque romaine tardive ou au haut Moyen Age. L'analyse des structures et matériaux localisés au mur sud et le fait qu'une muraille défensive ne paraisse pas nécessaire sur un terrain de si forte pente ont porté les archéologues à réinterpréter le double mur si spectaculaire (4 m de haut et 6 de profondeur) comme un grand mur qui soutenait une esplanade. Ici, les conquérants ont trouvé une enceinte de culte ibère qu'ils ont romanisée. Ils ont construit le nouveau temple entre 120 et 110 avant J.-C. peu avant que l'enclave soit abandonnée pour fonder Gerunda et on n'est même pas sûr qu'il ait été terminé. La caserne de la Torre n'a pas été construite jusqu'au IV^e siècle. C'est alors que sur les vestiges du temple - ou du morceau érigé - on a construit un mausolée

chrétien auquel succéderait l'église romane du XI^e siècle à l'origine de l'église actuelle des Sants Metges. C'est la principale conclusion qui sera notée dans la publication sur le gisement que l'on est en train de préparer, d'après ce qu'a annoncé, hier, Josep Maria Nolla de l'Université de Gerona.

Cependant, le travail des derniers jours a été centré sur la Torre, où on a trouvé plus de blocs en réemploi provenant du temple, parmi lesquels on remarque les fragments d'une frise et quelques moulures. « L'enceinte devait être grande, assure-t-on, mais pour l'instant on n'a pas suffisamment d'éléments pour lui attribuer des dimensions concrètes ».

El Punt du 24-09-1999

*
* *

Découverte du cimetière juif de la Gerona médiévale

Les travaux archéologiques réalisés par la municipalité de Gerona à la zone du Bou d'Or ont mis au jour 24 sépultures qui font penser qu'en cet endroit se trouvait l'ancien cimetière juif de la ville.

S'il est confirmé que les tombes découvertes correspondent à une nécropole, ce serait, avec celle de Barcelone, la seconde de Catalogne par ses caractéristiques. C'est une découverte exceptionnelle qui permettra d'approfondir beaucoup plus l'histoire de la Gerona médiévale et le poids qu'y a eu la

communauté juive entre le IXe et le XVe siècle.

Bien que dans la présentation hier de ces résultats, tant le maire de Gerona, Joachin Nadal que les techniciens se soient montrés prudents au moment d'affirmer catégoriquement que les vestiges localisés sont hébreux, ils ont admis que tous les indices le laissent à penser. La documentation historiographique parlait déjà de l'existence du cimetière juif de Montjuic. En outre, dans cette zone, on n'a pas trouvé de vestiges d'église qui fassent penser que les personnes enterrées étaient chrétiennes. Egalement, la disposition de toutes les sépultures semble clairement indiquer une origine juive. Elles sont orientées à l'Est vers Jérusalem. Une autre caractéristique de la découverte est la grande densité des tombes : les 24 sépultures n'occupent qu'une surface de 7 x 7 m et, dans quelques cas, elles sont superposées. Les tombes sont recouvertes de dalles ou sont anthropomorphes, creusées dans la pierre en suivant la forme du défunt. Un autre élément qui renforce la thèse que les enterrements ont été faits selon le culte du judaïsme c'est qu'on n'y a trouvé aucun signe de mobilier.

Les sépultures, selon leur typologie, sont à des niveaux différents : ou bien à une profondeur de 1,5 m ou à moins d'1 m de la surface

L'existence de quelques chambres latérales accrédite aussi la provenance juive, étant donné que c'est un système qu'on utilise rarement dans d'autres religions. Sans la datation définitive, les archéologues pensent que la nécropole peut être du Xe au XIIIe siècle même si la présence des juifs dans la documentation à Gerona arrive jusqu'au XVe siècle. La communauté juive de Gerona a eu une grande influence culturelle dans la Gerona médiévale et elle est arrivée à constituer le dixième de la population. Le Maire de Gerona, Joaquim Nadal, a annoncé la volonté de créer un parc archéologique visitable tant pour des raisons culturelles qu'émotionnelles et qui s'ajoute au patrimoine juif qui s'est

conservé déjà dans cette municipalité au Call du Barri Vell. L'endroit où a eu lieu cette découverte se trouve au quartier du Pont Major près des voies de chemin de fer. Beaucoup de témoins oraux rappellent que lorsque on l'a construit ont été mises au jour des pierres hébraïques dont certaines sont aujourd'hui au Musée d'histoire de la ville. Nombreux sont les habitants de la ville qui se rappellent qu'en labourant des champs de luzerne ils ont trouvé des dalles avec des inscriptions typiques de sépulcres du Moyen Age.

Le travail archéologique est le résultat du programme financé par la communauté européenne, que le consistoire de Gerona a exécuté tant à la cathédrale qu'au Bou d'Or. Grâce à ce programme, un groupe d'experts a réalisé un suivi de preuves électromagnétiques pour situer le point exact avant de commencer les fouilles. L'objectif est maintenant de délimiter les dimensions du cimetière et de le protéger. Si en seulement 7 m², on a déjà trouvé 24 tombes, on n'écarte pas la possibilité qu'il puisse en apparaître beaucoup plus.

Au cours du même programme « Progrès » les archéologues ont découvert, récemment sous la nef de la cathédrale de Gerona, les vestiges de la porte romane de l'ancienne église.

Avui du 13-11-1999

*
* *

Découverte d'une autre grotte dolmen au ravin de la Quarantena à Rosas

On la fouille et on la restaurera au cours des prochaines semaines pour l'intégrer à la route des monuments mégalithiques.

Un autre dolmen qui a été construit en mettant à profit un abri naturel a été localisé au ravin de la Quarantena, sur le territoire municipal de Rosas. Il s'agit d'un espace de sépultures qui ressemble beaucoup à la grotte dolmen qui

a été trouvée il y a environ deux ans à peu de distance de cette dernière. Devant la grotte il y a quelques dalles placées verticalement formant un couloir, orienté au sud. D'après les premières impressions de spécialistes, la découverte correspond à la phase finale du mégalithisme et aurait 4500 ans environ d'ancienneté. Il est très probable que la prochaine fête mégalithique de Rosas ait lieu à ce nouveau dolmen.

La grotte dolmen de la Quarantena II - c'est ainsi qu'on l'a baptisée - est un peu plus grande que la première. Devant la cavité, on voit des dalles qu'on a placées verticalement et qui, à l'origine, devaient être compensées avec des pièces horizontales qui faisaient fonction de couverture. Devant cette espèce de tunnel, il y a une stèle ou menhir, élément légèrement anthropomorphique habituel dans ce type de sépulture.

Josep Tarrus, président de l'association GESEART, spécialisée dans la recherche et la promotion des monuments mégalithiques, a expliqué hier qu'on compte y trouver de la céramique et des fragments d'industrie lithique mais que comme cela s'est produit il y a deux ans, pour la Quarantena I, on trouvera difficilement des vestiges humains. Il n'est pas non plus probable qu'on trouve les ustensiles qui accompagnent les cadavres illustres car durant des siècles, ces grottes ont servi de refuge et ont été systématiquement saccagées. À la fin du mois, on commencera les fouilles et ensemble on restaurera l'ensemble. Plus tard, on y installera des panneaux explicatifs et on intégrera la trouvaille à la route des monuments mégalithiques....

On connaît une grande quantité de dolmens dans toute la Catalogne. De ce type caractérisé par la mise à profit d'un abri naturel on n'en connaît guère plus. De précédents en Emporda, a indiqué hier Tarrus, il n'y a que le Tossal Gros au Montgri et la Quarantena I.

Le ravin de la Quarantena est un espace spécialement riche en vestiges mégalithiques. En 1977, on a restauré à la tête de la petite vallée, à peu de mè-

tres du monument qu'on a présenté hier, un groupe sculpté gravé sur des roches. Ce sont des cupules ou des petits carreaux, qui quelquefois forment une croix. Ces gravures rupestres ont été une pratique très habituelle au Néolithique. Quelques mètres en aval, on a trouvé la grotte que l'on a nommée Quarantena I. À la sortie de la concavité, qui est plus petite que la grotte dolmen qu'on a trouvée plus récemment, il y a trois pierres plantées verticalement formant le typique couloir de ces monuments funéraires.

Les deux archéologues qui se sont chargés des fouilles y ont trouvé des restes de céramique et des fragments d'industrie lithique.

Le patrimoine mégalithique, conservé sur le territoire municipal de Rosas est diffusé au grand public à travers des routes signalées et des visites guidées. Depuis 1997, on célèbre chaque année une fête qui sert à faire connaître les dernières trouvailles.

El Punt du 29-02-2000

*
* *

On a découvert les bains publics de la ville romaine d'Empurias

Les archéologues les ont localisés au cours des fouilles dans un îlot de maison près du *forum*.

La nouvelle campagne de fouilles commencée sur la ville romaine d'Empurias il y a trois semaines a été récompensée très vite. À peu de profondeur, les archéologues ont localisé les restes de ce qui a été probablement les thermes publics, équipement qui ne pouvait manquer dans un site de l'envergure de l'*Empuriae* du Ier siècle avant J.-C. au IIe siècle après J.-C., mais que personne n'avait jusqu'à présent trouvé. L'îlot de maisons où la découverte a été faite s'étend sur une surface de presque 2500 m². On n'écarte pas la possibilité que les thermes l'occupent entièrement. Il s'agit d'une des découvertes les plus

importantes à Ampurias au cours des dernières années.

Les travaux sont dirigés par l'archéologue Marta Santos. Aussi bien elle que le directeur du complexe d'Ampurias considèrent que les restes qui affleurent à peine à la surface sont les thermes parce qu'ils ont trouvé des fragments de pavement, du marbre, de briques et des tubes caractéristiques des bains romains... Un autre argument qui avalise l'impression des chercheurs est la situation, près du *cardo maximus*, à peu de distance de l'enceinte du *forum*. On avait déjà trouvé des thermes à l'intérieur de quelques maisons seigneuriales, mais ils étaient de dimensions réduites.

El Punt de juin 2000

*
* *

Découverte d'un palais du III^e siècle avant J.-C. dans la cité ibérique d'Ullastret

L'édifice de deux étages et plus de 500 m² était la maison d'une famille dominante.

Un des groupes dominants de l'ancienne ville ibère d'Ullastret vivait dans une véritable demeure comme le prouve la récente découverte des vestiges d'un palais date d'entre le milieu du III^e siècle et le début du II^e siècle avant J.-C.

Le Musée d'archéologie de Catalogne a présenté hier les résultats de la dernière campagne à Ullastret. Le gisement situé sur une colline qui domine la plaine du Bas Emporda est considéré jusqu'à ce jour, comme le plus grand noyau urbain de la culture ibère en Catalogne. Depuis 1995 les archéologues qui fouillent la zone connaissaient déjà l'existence de cet édifice mais les derniers travaux de l'été ont montré que la trouvaille est beaucoup plus importante que ce qu'on pensait. Il s'agit d'une maison ayant les caractéristiques d'un palais, d'une surface de plus de 500 m² et qui avait au moins 19 dépendances. De par les types de vestiges conservés, les

techniciens savent que l'immeuble a connu au minimum deux phases de construction et ils ont la certitude qu'il avait un étage supérieur car ils ont trouvé le début d'un escalier.

Les bases des colonnes leur permettent de savoir où étaient les porches et, grâce aux pavements, ils ont localisé la zone de la cour. Les archéologues ont découvert que la maison a transformé en propriété privée une des tours de la muraille. Un autre élément intéressant est le système de collecte et d'évacuation de la pluie et la décoration qu'il y a dans quelques pièces revêtues de mortier peint.

Le directeur général du Musée d'Archéologie, Miguel Molist et la directrice d'Ullastret, Aurora Martin, ont présenté hier ces résultats. Mme Martin a fait remarquer que c'est le seul édifice à usage non religieux jamais découvert sur ce site et a souligné son importance si on tient compte que les familles ibères vivaient dans des maisons beaucoup plus petites à une seule pièce.

Le palais avait une zone plus domestique comme résidence du groupe qui l'habitait et une autre zone pour des activités plus artisanales. Si on n'y a trouvé aucun lieu de culte, y sont apparus toutefois des vestiges humains qui indiquent quelque culte.

Dans un autre îlot de maisons, les archéologues ont découvert les vestiges d'un pressoir. Cette zone accueillait des magasins où on faisait des activités de transformation d'aliments où on a trouvé les roues de quelques moulins. Par ailleurs, également à Ullastret, on a fait connaître hier d'autres fouilles de l'Université de Barcelone qui permettent de voir toute la stratigraphie de la partie centrale du village.

Avui du 14-09-2000

*
* *

Les travaux à Pontos mettent à découvert un système défensif complexe et un grand nombre de silos

La campagne de fouille de cette année au gisement du Mas Castellar à Pontos a commencé le 4 dernier et se terminera samedi prochain. Les travaux ont mis l'accent sur le village fortifié à l'extrémité sud où, au cours de campagnes antérieures, on avait subodoré la présence de structures défensives qui protégeaient les maisons du village. À l'époque ibère, cette muraille a été démantelée et les blocs de pierres extraits. Ce mois-ci, on a fouillé le remplissage qui couvrait le vide de la muraille et on a trouvé des tronçons importants d'une fortification de 2,60 m de largeur avec des éléments qui complètent le système défensif, tel un fossé et une tour polygonale situés parallèlement à la muraille et limitant le couloir d'accès au village. L'ensemble occupe une largeur de 28 m le tronçon de muraille découvert a, pour l'instant, 23 m de long. Les dimensions de la structure et l'ensemble des éléments défensifs semblent exagérés en rapport avec la dimension du site qui n'occupe qu'un hectare. Cela suggère que la classe économique et sociale des occupants du gisement était le prestige social plus que militaire, selon les commentaires d'Enriqueta Pons. Les théories actuelles montrent que ce complexe défensif d'origine méditerranéenne se présente à la péninsule lorsque Carthage perd ses possessions en Sicile et Sardaigne après la première Guerre Punique (246-241 avant J.-C.). Malgré cela, ces structures défensives sont construites à Pontos et à d'autres endroits comme Ullastret et Empuries bien avant cette date. Le démantèlement de la muraille principale et la mise hors service de l'entrée du village fortifié date approximativement de 400 avant J.-C., lorsque Ullastret renforçait ses murailles et élargissait son territoire.

Les maisons, de forme rectangulaire et adossées à l'intérieur, sont de grandes dimensions avec des murs de socles de pierre, des sols pavés avec de l'argile ou des galets.

Une autre des priorités de la campagne de cette année a été la fouille de quelques silos qui se trouvent sur le gi-

sement. On a localisé 2500 à 3500 silos dont 56 auraient fonctionné en même temps. Le grain emmagasiné annuellement correspondrait à environ 140 hectares en culture céréalière.

Sur un terrain de 8 m², on a localisé environ 17 silos de différentes chronologies. Certains, d'époques plus modernes, en coupant d'autres plus anciens.

El Punt du 21-09-2000

*
* *

Découverte à Badalona des vestiges d'un théâtre romain, le second localisé en Catalogne

Hypothèse confirmée : il y a un théâtre à *Baetulo*. Le département d'archéologie du musée de Badalona a pu définitivement confirmer que la ville a eu un théâtre romain qui a fonctionné après Auguste - vraisemblablement au changement d'ère - qui était prévu pour les citoyens de l'antique *Baetulo* et même pour les villes voisines comme *Lluro* (Mataro) ou *Barcino* (Barcelone). La construction devait avoir environ 50 m de diamètre, proportions relativement petites comparées à d'autres théâtres de l'époque, et une capacité d'environ 1500 à 2000 personnes.

La confirmation vient des études réalisées suite aux fouilles faites au début de l'été au quartier ancien de *Badalona* qui ont mis au jour des fondations de quelques murs de l'édifice romain. L'hypothèse qui existait depuis des années est née du soupçon que le mur semi-circulaire de la construction actuelle suivait la forme des fondations du théâtre antique.

« La découverte est très importante », disent les archéologues car il s'agit là du second théâtre romain localisé en Catalogne après celui de Tarragone. De toute manière, le musée de Badalona insiste sur le fait qu'il n'y a plus que les fondations et qu'il n'est pas question d'une reconstitution de l'édifice. Les fouilles sont difficiles dans

cette partie de la ville. C'est pourquoi la continuité des travaux est un processus, pour l'instant, incertain. « Nous pourrions continuer à faire des sondages dans quelques cours du secteur pour avoir le maximum d'information pour dessiner » affirment des sources du dé-

partement d'archéologie, « et plus tard faire une reconstruction virtuelle du théâtre ».

El Punt 25-10-2000

Andrée Basso

Soutenance de diplôme

Les Montagnes du fer : une approche géographique, historique et archéologique de l'impact écologique de l'activité mé- tallurgique sur la forêt pyrénéenne orientale.

Soutenance de thèse de Véronique Izard

Le 17 décembre 1999, à l'Université de Toulouse-Le Mirail, Véronique Izard a soutenu sa thèse, intitulée «Les Montagnes du fer. Écohistoire de la métallurgie et des forêts dans les Pyrénées méditerranéennes (de l'Antiquité à nos jours). Pour une histoire de l'environnement», devant un jury réunissant des membres de disciplines aussi diverses que la géographie, l'anthracologie, l'archéologie et l'histoire.

Les membres et amis de l'A.A.P.-O. ont eu l'occasion d'assister, il y a quelques années, à une conférence où Véronique, alors en cours de rédaction, nous avait donné la primeur de ses travaux. L'objet de ses recherches est l'étude de l'impact des activités liées à l'exploitation du fer, forges et charbonnières, sur la forêt des Pyrénées orientales, impact considéré dans sa longue durée, sur deux millénaires.

Le principal intérêt de la thèse de Véronique, que tous les membres du jury se sont accordés à reconnaître très novatrice, est d'avoir su prendre le pari d'une approche mêlant des disciplines différentes dans leurs méthodes, leurs questionnements, leurs résultats. Pari osé, mais tenu, et Véronique a su se faire tour à tour archéologue, géographe, historienne des archives (lire les textes du XIV^e siècle, par exemple et en tirer des enseignements neufs). Des nombreuses avancées que son travail

comporte sur la connaissance de nos montagnes du fer, des pistes nouvelles que cette thèse ouvre à la recherche future (de Véronique et d'autres...), je ne veux retenir que quelques-unes : l'impact de la métallurgie dès l'Antiquité, expliquant sans doute bien plus que le pastoralisme les premières déforestations, les prémices d'une exploitation du fer, et la relation possible entre forges et cours d'eau dès l'époque carolingienne, la conjonction entre crassiers, églises et fixation de l'habitat, la révélation d'un monde rural vivant autour de l'exploitation du fer, à un échelon local, mais en même temps profitant des innovations techniques qui voyagent vite... Cette richesse est le fruit d'une interdisciplinarité individuelle, mise à l'œuvre avec ténacité, testée sur le terrain, capable d'effectuer des remises en cause méthodologiques (de l'étude des charbonnières dont on attendait tant, et qui se révéla impropre à apporter les réponses attendues, Véronique a déplacé son regard vers les forges, avec grand bonheur, puisqu'elle y puise des informations nouvelles, datables, localisables avec précision).

La qualité et l'ampleur du travail, la nouveauté et les perspectives offertes aux archéologues, historiens et géographes par nombre d'hypothèses à vérifier, à tester, à élargir, font de cette thèse une réussite, elle a valu à notre amie le titre de Docteur en Géographie, mention très honorable avec les félicitations du jury, et sous les applaudissements des amis, nombreux.

Aymat Catalau

*
* *

**Le site du Camp del Rey à Baixas.
Fouille de sauvetage, chantier associatif, diplôme universitaire :
une opération enrichissante !**

Soutenance de D.E.A.
d'Olivier Passarrius

Il y a presque quatre ans, des prospections préalables à la réalisation d'une déviation passant au sud-ouest de Baixas ont fait reconnaître un site médiéval. Les résultats des fouilles A.F.A.N. (responsable J. Kotarba) sur le tracé routier lui-même se révélèrent assez maigres, plus prometteur était un site se trouvant en marge de la future route, sous une vieille vigne menacée de défonçage. La propriétaire, Mlle Bardétis, a donné sa permission pour une fouille, l'entreprise de TP qui travaillait sur la route a assuré une aide logistique, le S.R.A. a donné son autorisation et un peu d'argent (quelques milliers de francs), la mairie a apporté son soutien... surtout, le responsable d'opération, Olivier Passarrius, a mobilisé moyens et énergies individuelles et associatives dans un grand « chantier A.A.P.-O. » de sauvetage où se sont retrouvés adhérents, anciens et nouveaux, étudiants et lycéens fouilleurs, élèves des classes primaires en visite (voir le bulletin l'A.A.P.-O. de décembre 1997). Ne serait-ce que pour son caractère associatif, une opération de ce genre, trop rare, est à souligner, et sans doute à renouveler : la survie des « associations archéologiques », de l'archéologie non institutionnelle (en « amateurs ») passe par la possibilité de faire une place à de telles initiatives.

Cette fouille a permis de mettre au jour l'ensemble, encore inédit en Roussillon, d'un habitat avec ses silos et ses annexes (fonds de cabane et four domestique) datant du début du Xe siècle : une période pour laquelle les témoignages de l'archéologie sont souvent nos seules sources, eu égard à la rareté des textes.

Les principaux résultats de cette opération archéologique, Olivier Passarrius les a présentés dans un mémoire de DEA soutenu en juillet dernier à l'Université de Toulouse-Le Mirail, sous la direction de Benoît Cursente. Ce travail lui a valu la mention Très Bien, avec une note qui approcha de très très près la barre idéale (et par définition inaccessible) du 20/20...

L'importance et la nouveauté de ce travail résident, au moins autant que dans la présentation de la fouille de Baixas, dans une révision des séries céramiques des VIIIe-XIe siècles, dont Olivier a réexaminé tous les ensembles découverts à ce jour en Roussillon. À l'aide des très beaux spécimens de Baixas, parfaitement datés par le C14, et de l'analyse comparée des pâtes, des formes et des cuissons des ensembles céramiques de même période en Roussillon, éclairée par les travaux réalisés dans les régions voisines (Catalogne-Languedoc), il a pu proposer une première approche typo-chronologique tout à fait nouvelle, à la fois convaincante et prudente, qui aidera à l'avenir à reconnaître en certaines de ces productions céramiques du tournant de l'an mil de réels marqueurs chronologiques, toujours attendus, espérés par les fouilleurs, pour qui les vestiges céramiques des siècles centraux du Moyen Age (VIIIe-XIIe siècle) n'offraient que peu d'éléments de datation dans notre région. Deux publications sont attendues de ces travaux : l'habitat dans les futurs Cahiers de Saint-Michel de Cuixà, la céramique dans une revue archéologique régionale...

Sur tous les plans donc - archéologique, associatif, scientifique et personnel - l'opération de fouille de Baixas-Camp del Rey : une réussite à renouveler pour l'A.A.P.-O., et nos compliments mérités pour Olivier Passarrius.

Aymat Catalau

Notes de lecture

Cet été a été, pour moi, celui de la lecture de plusieurs livres dont quatre concernent l'archéologie et l'histoire (les autres étant aux antipodes de ces deux sciences).

Deux brèves notes de lecture d'ouvrages dénichés dans l'Aude. L'un dans une cave coopérative des Corbières, l'autre dans la librairie d'un village du littoral Audois. Ces deux livres sont des rééditions faites par un éditeur nîmois. Le même éditeur a réédité l'ouvrage imposant de Louis de BONNEFOY *Epigraphie Roussillonnaise* sans mentionner le nom de l'auteur....

*
* *

SICARD G. : *L'Aude préhistorique. Notice sur les trouvailles faites dans le département de l'Aude*. Editions Lacour/Rediviva, 1999. 104 p., 11 pl.

Cette réédition d'un ouvrage aujourd'hui disparu est intéressante. L'on y trouve beaucoup de renseignements concernant la Préhistoire et la Protohistoire de l'Aude : comme le char funéraire de Laroque de Fa dont on trouve une description assez édifiante ; ou des descriptions de grottes et de dolmens. Une partie du livre est consacrée aux inventaires de collections audoises avec des fonds venant de départements voire de divers pays.

*
* *

SABARTHES Abbé : *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*. Editions Lacour/Rediviva, 1997. 595 p.

Autre réédition, le dictionnaire topographique de l'Aude de Sabarthès. Une longue introduction (74 pages) donne un résumé historique et une longue description de l'organisation territoriale de l'Aude sous l'Ancien Régime (diocèse civil, Quatre Routes, archiprêtré...). Ce dictionnaire donne un aperçu historique avec mentions des sources de tous les toponymes. Seul inconvénient, le classement est fait par noms de lieux et non pas par commune. Si vous voulez chercher tous les toponymes d'une commune (ce que votre serviteur s'est amusé à faire), mieux vaut vous armer de beaucoup de patience.

*
* *

NOURRIT Léon : *Mille ans d'histoire en Bas Languedoc. Saint-Christol (Hérault)*. Imprimerie Louis Jean, Gap, 1999, 634 p.

Pour changer, un livre édité à compte d'auteur sur un petit village proche de Lunel, Saint-Christol. Ce village est depuis peu célèbre pour ses vins, à défaut de l'être pour son histoire assez riche et très mouvementée. L'auteur est un ingénieur à la retraite, amoureux de son pays et qui a retrouvé les traces de ses ancêtres dans l'histoire de l'Ordre de Malte. Mille ans d'histoire en Bas Languedoc est l'histoire d'un village qui va devenir propriété des Hospitaliers de Saint-Jean qui vont y construire un château qui existe encore. Autour de ce château et de l'église, va se construire un bourg. L'ouvrage retrace l'histoire des Hospitaliers de Saint-Christol qui ont possédé la Tour Constance d'Aigues-Mortes, l'histoire de l'Ordre de Malte et

la vie d'un village avec ses activités assez nombreuses. Ainsi, on apprend qu'il y avait un moulin bladier, un moulin à huile, une tuilerie, une glacière et un four banal. On y apprend aussi la composition de chaque possession tenue par l'Ordre autour de Saint-Christol, on y apprend aussi les problèmes relatifs au bornage des divers terroirs. Il y a un long passage sur les cultures dont la vigne qui demeure omniprésente et sur la manière de faire du bon vin comme celle de faire de la piquette.... Une bonne moitié de l'ouvrage est consacrée à l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean qui va devenir, au fil des siècles, l'Ordre de Malte. On apprend ainsi que parmi les derniers commandeurs de Saint-Christol, se trouvait le célèbre Bailli de Suffren.

*
* *

CARTER Howard : *La fabuleuse découverte de la tombe de Toutankhamon*. Editions J'AI Lu, 1999, 185 p.

Ce livre de poche retrace l'une des plus émouvantes découvertes archéologiques, celle de la tombe du pharaon Toutankhamon, fils du pharaon hérétique Akhenaton. Seul le volume contenant les textes a été publié en français. Les deux autres volumes, contenant des planches de photos, des plans et des dessins n'ont pas été publiés. On peut trouver cela dommage. Mais le témoignage d'Howard Carter laisse rêveur. Howard Carter ne se contente pas de décrire vaguement ce qui est une véritable opération archéologique d'envergure. Il raconte dans le détail les méthodes d'investigation avec relevé photographique de chaque objet avant qu'il ne soit déplacé, emplacement des objets reportés sur un plan, mise au point de méthodes pour la conservation des bois, cuirs... (on est en 1922 !). À cela,

s'ajoute une méfiance, voire un mépris, vis-à-vis de la presse accusée de gêner les archéologues en ameutant la foule sur le site de la Vallée des Rois. Quant aux méthodes utilisées, elles ont toujours cours en Egypte. Preuve que les choses perdurent. Bref, un livre à découvrir avec plaisir.

Guillaume Eppe

*
* *

Vient de paraître :

L'ALBERA

2000

ans d'histoire et plus...

anys d'istoria i més...

Editeur : Association Sources, Perpignan

de Jean-Pierre Lacombe-Massot et Joan Tocabens

Du Paléolithique à la fin du XIXe siècles, ce sont plusieurs millénaires d'histoire de l'Albera que nous content Jean-Pierre Lacombe Massot et Joan Tocabens. Dans un ouvrage richement illustré de photos et de cartes, ils nous invitent à marcher sur les traces de tous ceux qui, bergers, paysans, artisans, pêcheurs ou soldats, ont façonné ce massif. Le considérant dans son unité géographique (versants nord et sud), les auteurs mettent en relief son importance stratégique tout au long des siècles : à la fois passage obligé entre les terres de l'Europe du nord et la péninsule ibérique ou l'Afrique, et limite de comtés ou frontière d'états. Ce parcours historique est proposé sous forme bilingue (français-catalan). Erudit et accessible à un large public, il se présente comme une synthèse des multiples travaux scientifiques publiés à ce jour.

Bibliothèque

Informatisée depuis 1992, la bibliothèque est ouverte à tous publics. Les personnes la fréquentant sont des étudiants, des membres de l'A.A.P.-O., des chercheurs, des archéologues de l'A.F.A.N. et des passionnés d'histoire et d'archéologie.

Les ouvrages et revues composant le fond de la bibliothèque ont été déposés par les associations suivantes : Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, Centre d'Etudes Préhistoriques Catalanes, Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, Association Censa Vell. Ils sont issus d'échanges, d'achats ou de dons.

À ce jour, il y a 1778 ouvrages, 7535 articles dépouillés et 650 tirés à part. Cela représente 9830 références. Pour le fond local, c'est-à-dire les articles, tirés à part et ouvrages sur le département des Pyrénées-Orientales, il y a actuellement 2164 références. À cela, il faut ajouter 201 titres de revues dont 32 nationales, 87 régionales et 83 étrangères.

Un répertoire informatique a été créé pour les cartes et plans actuellement au dépôt : cartes de Cassini, cartes EM au 1/20000, cartes au 1/25000 ou au 1/50000, plans de batailles... Ce répertoire compte 88 références.

L'élargissement de la plage horaire d'ouverture a eu des répercussions sur la fréquentation qui est en hausse avec 51 passages en 1998, 222 en 1999 et 300 en 2000 (chiffre arrêté au 30/11/2000).

Cette année, la bibliothèque s'est enrichie de plusieurs ouvrages et revues achetés, échangés ou donnés. Faire une liste générale serait un exercice trop

fastidieux, voici donc quelques titres parmi tant d'autres :

CAMPERGUE Daniel : *Etude scientifique des directions solaires et des orientations architecturales au château de Montségur en Ariège*. Edité par l'auteur, nd, 128 p.

Collectif : *Catalunya a l'època carolingia. Arts i cultura abans del romanic (segles IX i X)*. Museu Nacional d'Art de Catalunya, Barcelona, 1999, 554 p.

Collectif : *Del rebost a la taula*. Electa, Museu d'Historia de la Ciutat, 1994, 196 p.

Collectif : *Un goût d'Italie. Céramiques et céramiste italiens en Provence du moyen âge au XXème siècle*. Narration Edition, 1993, 144 p.

Collectif : *La céramique, l'archéologue et le potier. Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVIe au XXe siècle*. Narration Edition, 1991, 141 p.

Collectif : *Vingt mille pots sous les mers*. Edisud, Musée d'Istres, 1999, 197 p.

De ROUX Antoine : *Perpignan, de la place forte à la ville ouverte Xe-XXe siècles. Volume 2 - les sources de son histoire : cartes, plans, iconographie, textes, bibliographie*. Archives Communales de Perpignan, 1999, 382 p.

DEMIANS D'ARCHIMBAUD Gabrielle dir. : *La céramique médiévale en Méditerranée*. Narration Editions, 1997, 712 p.

GARDEL Marie-Elise : *Cabaret, histoire et archéologie d'un castrum. Les fouilles du site médiéval de Cabaret à Lastours (Aude)*. CVPM, Carcassonne, 1999, 965 p.

LEENHARDT Marie dir : *Poteries d'Oc. Céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles*. Narration Edition, 1995, 144 p.

POMEY Patrice dir. : *La navigation dans l'antiquité*. Edisud, 1997, 206 p.

Tchernia (André) : *Le vin de l'Italie Romaine*. Ecole Française de Rome, 1986, 410 p.

En plus de ces titres, nous avons, grâce au travail de bénédictin fourni par Jérôme Kotarba dans le cadre de la préparation de l'ouvrage *Carte Archéologique de la Gaule*, un fonds de photocopies d'articles anciens sur le haut Moyen Age, l'Antiquité et la Protohistoire dans notre département venant de diverses revues et trouvés aux Archives, à la Médiathèque ou au C.E.D.A.C.C. : *La Veu del Canigo, Ruscino, Le Publicateur...* Tous ces articles ont été dépouillés et informatisés.

La bibliothèque est ouverte du lundi au vendredi de 9 H à 12 H et de 14 H à 17 H.



L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, c'est :

- **Plus de 200 adhérents** (220 pour l'année 2000).

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.

Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 1800 ouvrages et 650 tirés à part).

- Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).

- Avec des expositions : sur les âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (en cours de préparation pour mai 2001) et des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000 et Perpignan, église Saint-Jacques en 2000).

Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.

- Avec la réalisation de fouilles de sauvetage urgent grâce au recrutement de deux archéologues-animateurs, au titre d'emplois-jeunes.

- Avec l'organisation de colloques : sur les « Voies romaines du Rhône à l'Ebre » (en 1989), sur « les Pyrénées catalanes » et « les Roches ornées et Roches dressées » (en cours de préparation pour mai 2001)...

Et un objectif fondamental, obtenir les infrastructures nécessaires :

- Un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.

- Un service départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.

Composition du Bureau et du Conseil d'Administration au 30/11/2000

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-président	Jérôme KOTARBA
Secrétaire	Jacqueline NOEL
Secrétaire-Adjoint	Michel MARTZLUFF
Trésorier	Bernard DOUTRES
Trésorière-Adjointe	Monique FORMENTI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

ALESSANDRI Patrice	KOTARBA Jérôme
CASTELLVI Georges	LOIRAT Denis
CATAFAU Aymat	MARTZLUFF Michel
COMPS Jean-Pierre	MAZIERE Florent
CONSTANT André	NADAL Sabine
DEBENATH André	NOEL Jacqueline
DEL'FURIA Lucienne	PEZIN Annie
DESCAMPS Cyr	PORRA-KUTENI Valérie
DOUTRES Bernard	ROIG Jacques
FORMENTI Monique	VIGNAUD Alain

Conférences et sorties pour l'année 2001

- 20 janvier** *Pythéas, navigateur et astronome marseillais au siècle d'Alexandre le Grand,*
par Jean-Marie Gassend (C.N.R.S., Aix-en-Provence).
- 24 février** *Le Comte de l'an mil, fouille d'un riche sarcophage de l'enfeu des comtes de Toulouse,*
par Eric Crubézy (Professeur à l'Université Paul Sabatier, Toulouse).
- 17 mars** *Un gisement exceptionnel pour l'étude du Néolithique moyen du Midi de la France : Le Crès à Béziers (34),*
par Gilles Loison (chargé d'études à l'A.F.A.N., U.M.R. 8555).
- 28 avril** *L'habitat rural antique, d'après les fouilles préventives de l'A75 (Vallée de l'Hérault),*
par Hervé Pomarèdes (ingénieur d'études à l'A.F.A.N.).
- 24 au 26 mai** Colloque en hommage à Jean Abélanet.
Thème 1 : *Recherches sur les Pyrénées Catalanes.*
Thème 2 : *Roches ornées, roches dressées : aux sources des arts et des mythes.*
- 23-24 juin** Sortie à Orange et en vallée du Rhône.
- 20 octobre** Compte-rendu des recherches 2001 dans les Pyrénées-Orientales.
- 17 novembre** Compte-rendu des recherches 2001 dans les Pyrénées-Orientales.
- 15 décembre** Assemblée générale.

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 100 F et 50 F pour les étudiants et demandeurs d'emplois (prévoir 20 F de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque archéologique, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis avenue Marcelin Albert
66000 Perpignan
Tél/Fax : 04 68 54 98 84 – Mel : aapo66@hotmail.com

